BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
D
47
NAPOLI

LV. D. 47.

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG,

Précédés d'un DISCOURS PRELIMINAIRE, & suivis de trois DISSERTATIONS, sur la RELIGION, les MOEURS, le GOUVERNEMENT du BRANDEBOURG, & d'une quatrieme sur les RAISONS d'ETABLIR ou d'ABROGER les LOIX.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

A BERLIN ET A LA HAYE
Chez JEAN NEAULME, Libraire.
M. DCC. LI.
Avec Privilege de S. M. Prussienne.

PRIVILEGE POUR LE LIBRAIRE DU ROS Jean Neaulme.

Il est permis au Libraire Privilegié Jean Neaulme, d'Imprimer les Mémoires pour servir à l'Histoire de la Maison de Brandebourg; en tels format, Papier et Caractere qu'il lui conviendra, et de les vendre et débiter, tant en Hollande, que dans sa Maison à Berlin; avec défence expresse à tous libraires et Imprimeurs dans les Etats de sa Majesté, de vendre, imprimer ou débiter ledit livre, sous peine de Confiscation des Exemplaires et d'une amende de Cinq cents Ecus pour chacun des Exemplaires, ainsy contrefaits, qui pourront être saisis dans les Etats de sa Majesté, ladite amende au profit des Pauvres du lieu ou se sera faite ladite Confiscation, et permis audit Jean Neaulme de faire Imprimer le présent Privilége à la tête des Editions dudit Livre et partout où besoin sera. Donné à Potsdam le 22 Juillet 1750.

Federic

S. S. L.

AVERTISSEMENT.

LE Libraire ſe flatte que l'on ne confondra jamais ſes nouvelles Editions originales des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg in* Quarto *& in* Douze, *de cette année* 1751. avec toutes les autres, Antérieures à la datte de ce *Privilege:* parce que les Augmentations, les Cartes Géographiques & les Tables Généalogiques, dont elles ſont enrichies ne peuvent abſolument point ſe trouver dans les Précédentes Editions : ainſi s'il en paroiſſoit dans la ſuite quelques unes qui leur reſſemblent en tout, ou en partie par quelques Augmentations ſéparées ; l'on en pourra également conclure qu'elles ſont contrefaites ; & cela avec d'autant plus de ſureté qu'il n'y a pas d'apparence que l'on y voye le Privilege de S. M. à la tête.

DIS-

AU

PRINCE ROYAL

DE

PRUSSE.

MON CHER FRERE,

J'AI employé depuis quelque tems mes loisirs à faire l'Abregé de l'Histoire de la Maison de Brandebourg. A qui pourrois-je mieux adresser cet Ouvrage qu'à celui qui fera un jour l'Ornement de cette Histoire? à celui que la naissance appelle au

 Trône

Trône & auquel j'ai conſacré tous les Travaux de ma Vie ? Vous étiez inſtruit des actions de vos Ancêtres avant que je priſſe la plume pour les écrire. Les Soins que je me ſuis donné en faiſant cet Abregé ne pourront ſervir qu'à vous en rappeller la mémoire. Je n'ai rien deguiſé ; je n'ai rien tû, j'ai répreſenté les Princes de vôtre Maiſon tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les Vertus civiles & militaires du Grand Electeur, a touché les défauts du premier Roi de Pruſſe, & ces Paſſions qui par la Providence ont ſervi dans la ſuite des tems à porter cette Maiſon au point de la Gloire où elle eſt parvenuë.

Je

Je me ſuis élévé au-deſſus de tous préjugés. J'ai regardé des Princes, des Parens comme des hommes ordinaires; loin d'être ſéduit par la Domination, loin d'idolâtrer mes Ancêtres, j'ai blamé le Vice en eux avec hardieſſe, parce qu'il ne doit pas trouver d'azile ſur le Trône; j'ai loué la Vertu par-tout où je l'ai trouvée, en me déffendant même contre l'Enthouſiaſme, qu'elle inſpire, afin que la Vérité ſimple & pure regnât dans cette Hiſtoire: s'il eſt permis aux hommes de pénétrer dans les Tems qui doivent s'écouler après eux: Si l'on peut en approfondiſſant les principes deviner leur conſéquence. Je préſage, par la connoiſſance

que j'ai de votre Caractère, la Proſpérité durable de cet Empire : ce n'eſt point l'effet d'une amitié aveugle qui me ſéduit en votre faveur, ce n'eſt point le langage d'une baſſe flatterie, que nous déteſtons tous deux également; c'eſt la Vérité qui m'oblige de dire avec une ſatisfaction interieure que vous vous êtes déja rendu digne du rang où la Naiſſance vous appelle; vous avez merité le titre de Deffenſeur de la Patrie en expoſant genereuſement vos jours pour ſon Salut. Si vous ne dedaignates pas de paſſer par les grades ſubordonnés du militaire, c'eſt que vous penſiez que pour bien commander il falloit auparavant obéir ; c'eſt

c'eſt que votre Moderation vous défendoit de vous parer de la Gloire que le vulgaire des Princes eſt avide d'uſurper ſur l'expérience des anciens Capitaines: uniquement attaché au bien de l'Etat, vous avez fait taire toutes Paſſions & tout intérêt particulier, lorſqu'il étoit queſtion de ſon ſervice. C'étoit par un même principe que Boufflers s'offrit au Roi de France la Campagne de 1709. & qu'il ſervit ſous Villars; lors qu'il le vit arriver & qu'il ſçut qu'il devoit ſervir ſous ſes ordres, il lui dit: des Compagnons pareils valent toujours des Maîtres. Ce n'eſt pas ſeulement ſur ce ſang froid inalterable dans les grands périls, ſur cette

reſolution toujours pleine de prudence dans les momens deciſifs, qui vous ont fait connoitre des Troupes comme un des Inſtrumens principaux de leur Victoire, que je fonde mes Eſpérances & celles du Public : les Rois les plus valeureux ont ſouvent fait le malheur des Etats, témoin l'ardeur guerriere de François Premier, de Charles Douze & de tant d'autres Princes qui ont penſé ſe perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un debordement d'ambition : permettez de vous le dire, c'eſt la Douceur, l'Humanité de votre Caractère ; ce ſont ces larmes ſincères & vraies que vous avez verſé, lors qu'un accident ſubit penſa terminer mes jours,

que

que je regarde comme des Gages assurés de vos Vertus, & du Bonheur de ceux dont le Ciel vous confiera le Gouvernement: un cœur ouvert à l'amitié est au-dessus d'une Ambition basse, vous ne connoissez d'autres regles de votre conduite que la justice, & vous n'avez d'autre volonté que celle de conserver l'estime des Sages. C'étoit ainsi que les Antonins, les Tites, & les Trajans, & les meilleurs Princes pensoient, qu'on a nommés avec raison les Délices du Genre humain. Que je suis heureux, mon cher Frere, de connoitre tant de Vertus dans le plus proche & le plus cher de mes Parens! le Ciel m'a donné une ame sensible au mérite, &

un

un cœur capable de reconnoiſſance; ces liens joints à ceux de la nature, m'attachent à vous à jamais. Ce ſont des ſentimens qui vous ſont connus depuis long tems; mais que je ſuis bien-aiſe de vous réitérer à la tête de cet Ouvrage, & pour ainſi dire à la face de l'Univers. Je ſuis avec autant d'amitié que d'eſtime,

MON CHER FRERE,

Votre fidele Frère & Serviteur

FEDERIC.

DIS-

DISCOURS PRELIMINAIRE.

L'Histoire, eſt regardée comme l'Ecole des Princes : elle peint à leur mémoire les regnes des Souverains qui ont été les Peres de la Patrie, & des Tyrans qui l'ont déſolée : elle leur marque les cauſes de l'aggrandiſſement des Empires, & celles de leur décadence : elle déploye une ſi grande multitude de caracteres, qu'il s'en trouve néceſſairement de reſſemblans à ceux des Souverains de nos jours ; & prononçant ſur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans : le blâme, dont elle couvre les hommes vicieux qui ne ſont plus, eſt une leçon de vertu qu'elle fait à la génération préſente : l'Hiſtoire paroît lui révéler quels ſeront ſur elle les arrêts de la poſtérité.

Quoique l'étude de l'Hiſtoire ſoit proprement celle des Princes, elle n'eſt pas moins utile aux Particuliers : c'eſt la chaîne des événemens de tous les ſiécles juſqu'à nos jours : l'homme de Loi, le Politique, le Guerrier, en y aïant recours, apprennent la connexion

que les choſes préſentes ont avec les choſes paſſées : ils trouvent dans l'Hiſtoire l'éloge de ceux qui ont bien ſervi leur Patrie, & combien ſont en abomination les noms de ceux qui ont abuſé de la confiance de leurs Citoïens : ils acquierent une expérience prématurée. Rétrécir & borner la ſphere de ſes idées au lieu qu'on habite ; reſtreindre ſes connoiſſances à ſes devoirs privés : c'eſt s'abrutir dans l'ignorance la plus groſſiere. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés ; embraſſer le monde entier, avec toute l'étendue de ſon eſprit : c'eſt faire réellement des conquêtes ſur l'ignorance & ſur l'erreur ; c'eſt avoir vécu dans tous les ſiécles, & devenir en effet Citoïen de tous les lieux & de tous les païs.

Comme les Hiſtoires Univerſelles ſervent à nous orienter dans cette multitude de faits, qui ſont arrivés dans tous les païs ; que, de l'antiquité la plus reculée, elles nous conduiſent avec ordre par la ſucceſſion des tems, en marquant de certaines époques principales qui ſervent de points d'appui à la mémoire : de même les Hiſtoires Particulieres ont leur utilité, en ce qu'elles détaillent les ſuites des événemens qui ſe ſont paſſés dans un Empire, en ſe bornant à cet objet unique. Les Hiſtoires Univerſelles nous préſentent un grand tableau, rempli d'un nombre prodigieux de figures, dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes, trop peu diſtinctes pour qu'on les remarque. Les Hiſtoires Particulieres tirent une figure de ce tableau ; elles la peignent en grand ; elles l'avantagent des effets de lumieres

mieres & des clairs-obſcurs qui la font valoir; & mettent le Public en état de la conſidérer avec l'attention qu'elle mérite.

UN homme, qui ne ſe croit pas tombé du ciel, qui ne date pas l'époque du monde du jour de ſa naiſſance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'eſt paſſé dans tous les tems & dans tous les païs. Si ſon indifférence ne prend aucune part aux deſtinées de tant de grandes Nations, qui ont été les joüets de la fortune; du moins s'intéreſſera-t-il à l'Hiſtoire du païs qu'il habite, & verra-t-il avec plaiſir les événemens auxquels ſes ancêtres ont participé. Qu'un Anglois ignore la vie des Rois qui ont occupé le Trône de Perſe; qu'il confonde ce nombre infini de Papes qui ont gouverné l'Egliſe; on le lui pardonnera; mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'eſt point inſtruit de l'origine de ſon Parlement, des coûtumes de ſon Ile, & des différentes Races de Rois qui ont regné en Angleterre. On a écrit l'Hiſtoire de tous les païs policés de l'Europe: il n'y avoit que les Pruſſiens qui n'eûſſent point la leur. Je ne compte point au nombre des Hiſtoriens, un Hartknoch, un Pufendorff, Auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, & dont les ouvrages ſont plutôt des Dictionnaires Hiſtoriques, que des Hiſtoires mêmes. Je ne compte point Lockelius, qui n'a fait qu'une Chronique diffuſe, où l'on achette un événement intéreſſant par cent pages d'ennui. Ces ſortes d'Auteurs ne ſont que des Manœuvres, qui amaſſent ſcrupuleuſement & ſans choix, quantité de matériaux qui reſtent inu-

tiles, jusqu'à ce qu'un Architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une Histoire, qu'il est impossible que des caracteres d'imprimerie fassent un Livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases & des périodes.

La jeunesse impatiente & les gens de goût avares de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses: des Lecteurs, qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un IN FOLIO; & par ces raisons les Auteurs que je viens de nommer, étoient peu lus; & l'Histoire de Brandebourg & de Prusse, peu connue.

Des le regne de Frédéric Premier, on sentit le besoin qu'on avoit d'un Auteur, qui rédigeât dans une forme convenable cette Histoire. Tessier fut appellé de Hollande, pour se charger de cet ouvrage: mais Tessier fit un Panégyrique, au lieu d'une Histoire; & il paroît qu'il a ignoré, que la Vérité est aussi essentielle à l'Histoire, que l'Ame l'est au corps humain.

J'ai trouvé devant moi cette carriere vuide, & j'ai essaïé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au Public une Histoire qui lui manquoit.

J'ai puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées: dans les tems reculés j'ai eu recours à César & à Tacite: dans les tems postérieurs, j'ai consulté la Chro-

Chronique de Lockelius, Pufendorff & Hartknoch, & ſur-tout j'ai dreſſé mes Mémoires ſur les faſtes & les documens autentiques qui ſe trouvent dans les Archives Roïales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains; & les lacunes, je les ai laiſſées, comme je les ai trouvées: jo me ſuis fait une loi d'être impartial, & d'enviſager tous les événemens d'un coup-d'œil Philoſophique; perſuadé que d'être vrai, c'eſt le premier devoir d'un Hiſtorien.

SI quelques perſonnes délicates ſe trouvent offenſées, de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une maniere avantageuſe; je n'ai qu'un mot à leur répondre: c'eſt que je n'ai pas prétendu faire un Eloge, mais une Hiſtoire; qu'on peut eſtimer leur mérite perſonnel, & blâmer les fautes qu'ont fait leurs peres; choſes très-compatibles Il n'eſt d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit ſans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais; & qu'on doit moins reſpecter les hommes qui périſſent, que la Vérité qui ne meurt jamais.

PEUT-ETRE y aura-t-il des perſonnes, qui trouveront cet Abrégé trop court; & j'ai à leur dire, que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long & diffus. Qu'un Profeſſeur curieux de minuties, me ſache mauvais gré de n'avoir pas rapporté, de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert ſurnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean le Cicéron: Qu'un Pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable, de ce que je n'ai pas copié dans mon ouvrage, des Procès,

des Négociations, des Contracts, ou des Traités de Paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres; j'avertis tous ces gens-là que ce n'eſt pas pour eux que j'écris: je n'ai pas le loiſir de compoſer un IN FOLIO; à peine puis-je ſuffire à un Abrégé Hiſtorique: & je ſuis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une choſe ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'EST par cette raiſon que j'ai parcouru rapidement l'obſcurité des origines & l'adminiſtration peu intéreſſante des premiers Princes. Il en eſt des Hiſtoires comme des Rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg n'intéreſſe que depuis Jean Sigismond, par l'acquiſition que ce Prince fit de la Pruſſe, autant que par la Succeſſion de Cleves, qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté: c'eſt depuis cette époque, que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moïen de m'étendre à proportion.

LA Guerre de trente ans eſt bien autrement intéreſſante que les démêlés de Frédéric I. avec les Nurenbergeois, ou que les Carrouſels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laiſſé des traces profondes dans tous les Etats, eſt un de ces grands événemens, qu'aucun Allemand ni qu'aucun Pruſſien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'Ambition de la Maiſon d'Autriche, armée pour établir ſon Deſpotisme dans l'Empire, & d'un autre la généroſité des Princes d'Allemagne, qui con-

combattoient pour leur Liberté; la Religion ſervant de prétexte aux deux partis: On voit la Politique de deux grands Rois s'intéreſſer au ſort de l'Allemagne, & réduire la Maiſon d'Autriche, au point de conſentir par la Paix de Weſtphalie, au rétabliſſement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'Ambition des Empereurs & la Liberté du College Electoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les plus grandes affaires, demandoient d'être plus détaillés : auſſi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'ai revu, corrigé & augmenté cette Edition, autant que d'autres occupations plus graves ont pû me le permettre : la première Edition ne s'étant faite que ſur une copie peu correcte; j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en conſidération de la matière, qu'en conſidération du Public, que tout homme, qui écrit, doit reſpecter.

Il vient de paroître un Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette Hiſtoire : le judicieux Auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des graces à la Chronologie même : ſavoir ce que ce livre contient, c'eſt poſſéder parfaitement l'Hiſtoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet eſſai; mais je croirai mes peines récompenſées, ſi cet ouvrage peut devenir utile à notre jeuneſſe, & ménager du tems aux lecteurs qui n'en ont point à perdre.

QUOIQUE j'aïe prévu les difficultés, qu'il y a pour un Allemand, d'écrire dans une langue étrangère; je me ſuis pourtant déterminé en faveur du François, à cauſe que c'eſt la langue la plus polie & la plus répandue en Europe, & qu'elle paroît en quelque façon fixée par les bons Auteurs du ſiécle de Louis XIV. Après-tout, il n'eſt pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en François, qu'il l'étoit du tems de Cicéron, qu'un Romain écrivît en Grec. Je n'en dirai pas davantage ſur mon Livre; ou il arriveroit que la Préface deviendroit plus longue que l'Ouvrage même: c'eſt aux Lecteurs à juger, ſi j'ai rempli la tâche que je me ſuis propoſée, ou ſi j'ai perdu mes peines & mon tems.

EXPLICATION

Du Frontiſpice, des Vignettes, & des Culs-de-Lampe, au nombre de 35. qui ſe trouvent dans la belle Edition des MEMOIRES DE BRANDEBOURG, *en 2 Volumes in 4°.*

PREMIERE PARTIE.

LE Frontiſpice repréſente le Génie de la Maiſon de Brandebourg, qui reçoit la plume des Mains de l'Hiſtoire, pour en écrire les Annales. On voit dans l'éloignement le Temple de Memoire, orné de quelques Médaillons des Electeurs, & découvert par le Tems. La Renommée dirige ſon vol vers ce Temple, pour y ſuſpendre le Médaillon du Roi, ſoutenu par trois Génies qui portent les Symboles de la Puiſſance, de la Victoire, & des Talens. Au bas, deux autres Génies, déploient la Généalogie de la Maiſon de Brandebourg: & dans l'enfoncement, une Piramide, ornée de Palmes & de Lauriers, & ſurmontée d'une Couronne, déſigne les Triomphes du Roi.

La Vignette du Titre, repréſente un Génie deſcendant dans une Nuée, & tenant les attributs de la Préciſion & de la clarté de l'Hiſtoire: & aïant au deſſus de ſa Tête, le Symbole de la longue durée d'une bonne Hiſtoire.

Pag. I. Le Privilege du Roi, dans un cadre d'ornemens.

Pag. V. Il y a à la tête du DISCOURS PRELIMINAIRE une Vignette d'ornemens, deſſinée par feu Bernard Picard.

Pag. XVI. On trouve à la fin de ce *Diſcours*, un Cul-de Lampe qui repréſente pluſieurs attributs relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens.

MEMOIRES DE BRANDEBOURG,

Pag. 1. La Vignette repréſente l'Empereur HENRI VII, dans ſa Tente ſur un Thrône à la Militaire, ayant pluſieurs Soldats enchaînés, à ſa Gauche, & ſes Généraux à ſa droite: le Burggrave FREDERIC IV. lui préſente l'Archiduc FREDERIC D'AUTRICHE, & l'Empereur lui montre à ſon tour les Priſonniers qu'il lui donne. Dans l'Eloignement, on voit les Débris d'une Bataille.

Pag. 10. Cette Vignette repréſente l'Electeur FREDERIC I, qui reçoit l'Inveſtiture des mains de l'Empereur SIGISMOND à la Diette de Conſtance.

Pag. 12. Ce Cul-de-Lampe, repréſente pluſieurs attributs relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens, &c.

Pag. 13. Une Vignette, dont le premier compartiment repréſente le Pape, offrant à l'Electeur FREDERIC II, Surnommé *Dent-de-Fer*, la Couronne de Boheme, qu'il refuſe.

Pag. 15. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.

Pag. 16. Une Vignette, dont le ſecond compartiment repréſente un Tournois, où l'Electeur ALBERT, Surnommé *l'Achille*, culbutte un Chevalier dans la Lice.

Pag. 22. Un Cul-de-Lampe qui repréſente pluſieurs Attributs relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens, &c.

Pag. 23. Une Vignette, qui repréſente dans le troiſième compartiment l'Electeur JEAN *le Ciceron*, entretenant les Rois de Boheme, de Pologne, & de Hongrie, qui ſe diſputoient la Siléſie, & termine leurs Differends.

Pag. 24. Un Cul-de-Lampe d'ornemens.

Pag. 25. Une Vignette, qui repréſente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM I, Surnommé *Neſtor*, qui eſt courronné à l'âge de ſeize ans.

Pag. 26. Une Vignette, qui repréſente dans le ſecond compartiment l'Electeur JOACHIM II, qui reçoit la Communion à la maniere des Luthériens.

Pag. 35. Un Cul-de-Lampe qui repréſente pluſieurs Attributs relatifs à l'Hiſtoire, &c.

Pag. 36. Une Vignette, qui repréſente dans le troiſième compartiment l'Electeur JEAN-GEORGE, partageant à ſes deux Fils les Marckgraviats d'Anſpach & de Bareyth, deſignés par deux Ecuſſons aux Armes de ces Provinces, qu'il préſente à chacun d'eux.

Pag. 37. Une Vignette qui repréſente dans le premier compartiment l'Electeur JOACHIM-FREDERIC, qui établit un Conſeil d'Etat, & y preſide.

Pag. 39. Une Vignette qui repréſente dans le ſecond compartiment l'Electeur, JEAN-SIGISMOND, recevant l'hommage des Pruſſiens.

Pag. 49. Une Vignette, qui repréſente dans le ſecond compartiment l'Entrevue de l'Electeur GEORGE GUILLAUME, & de GUSTAVE-ADOLPHE, Roi de Suéde, proche de Copenick.

Pag. 89. Un Cul-de Lampe, repréſentant pluſieurs Attributs relatifs à l'Hiſtoire, &c.

Pag. 90. Une Vignette, qui repréſente l'Electeur FREDERIC GUILLAUME *le Grand*, ſe tranſportant, avec toute ſon Armée, ſur des Traîneaux, par deſſus les Glaces unies d'un Golfe, à l'Expédition glorieuſe de Tilſe, dans la Lithuanie Pruſſienne.

Pag. 180. Un Cul-de-Lampe, repréſentant pluſieurs Attributs relatifs à l'Hiſtoire, & autres ornemens, &c.

DANS

DANS LA SECONDE PARTIE.

Pag. 180. Voyez la Vignette du Titre de la premiere partie.

Pag. 181. Une Vignette, repréſentant la Cerémonie du Couronnement de l'Electeur FREDERIC III, comme premier Roi de Pruſſe, &c.

Pag. 238. Un Cul-de-Lampe, repréſentant pluſieurs Attributs relatifs, à l'Hiſtoire & autres ornemens, &c.

Pag. 239. Une Vignette, ſur la Religion & la Superſtition, repreſentant L'AMOUR DIVIN, ou, ſi on l'aime mieux, la pure & vraie RELIGION, qui tend ſes Bras, éleve ſes Yeux, & porte les Deſirs de ſon Cœur, au deſſus du *Soleil*, de la *Lune*, & des *Etoiles*, vains Objets & criminels Symboles de l'ancien Culte du *Paganisme Oriental*, *Grec*, *Romain*, &c; & qui foulant aux Pieds les Inſtrumens des Cultes du *Judaïsme*, du *Papisme*, du *Mahométisme*, & du *Paganisme* moderne univerſel, adreſſe ſes Vœux & offre reſpectueuſement ſes Hommages, directement à DIEU ſeul, nullement repréſenté, mais ſimplement indiqué, tant par quelques foibles Raïons de ſa Gloire ineffable & immortelle, que par ce bel & excellent Mot ſi connu de l'Ecriture, SOLI DEO HONOR ET GLORIA, qui ſeul remplit, non ſeulement le But de cette Peinture, mais même l'Eſprit de toute la Religion. Cette Vignette a été inventée par P. M. & deſſinée par feu Bernard Picard.

Pag. 272. Un Cul-de-Lampe, qui repréſente d'un côté le FAUX ZELE armé des Symboles d'une aveugle Perſécution, inſpirant la Crainte & la Terreur, & d'un autre côté la TOLERANCE donnant des marques d'Affabilité, de Magnanimité, & inſpirant l'Amour, l'Admiration & le Reſpect; & au-deſſus de leur Tête la Juſtice vengereſſe & benigne qui donne des Effets de la Bonté, & de la vengence celeſte.

Pag. 273. Une Vignette ſur les Mœurs, Coutumes & Uſage des Peuples, dont le premier compartiment repréſente la ſimplicité du bon vieux tems, tant dans la Médiocrité des vêtemens des Habitans, que dans la Petiteſſe de leurs Cabannes, leurs ſoins & leurs travaux pour la culture des Terres, la Récolte de leurs Productions, la conduite de leurs Troupeaux: tous objets propres à renouveller le ſouvenir du Regne de Saturne, le plus ancien des Dieux, dont on voit dans les nues la figure. L'on voit dans le ſecond compartiment de cette Vignette, une ſale Académique ornée de Livres, de Globes & des autres principaux Inſtumens des Arts & des Sciences; & dans l'Enfoncement le fa-

meux

meux *Leibnitz* préſentant à la Reine Charlotte Sophie les Prémices & Productions de l'*Académie de Berlin* & lui en demandant la protection. Le Crocodile ſuſpendu déſigne l'*Hiſtoire Naturelle*; & dans l'enfoncement un ſuperbe Bâtiment repréſentant l'*Architecture*, & les parties qui y ſont relatives, comme la ſculpture, la Peinture, &c.

Pag. 326. Un Cul-de-Lampe, repréſentant les Attributs ou les Effets des Arts & des Metiers, ceux de la Navigation & du Commerce & autres ornemens.

Pag. 327. Une Vignette, repréſentant FREDERIC GUILLAUME II. Roi de Pruſſe touché du Deſir de rendre ſes Peuples plus heureux, qui réforme le Gouvernement de ſes Etats, & diſtribue aux principaux de ſes Miniſtres les Loix & les Réglemens ſelon leſquels ils doivent ſe conduire dans l'Adminiſtration de la Police, de la Juſtice, de la Milice, de la Religion, en un mot de toutes les Parties d'un bon & ſage Gouvernement.

Pag. 337. Un Cul de-Lampe, qui repréſente le même Prince recevant des mains de ſes Sujets les Requêtes & Placets qu'ils lui préſentent, & ordonnant à ſes Miniſtres & aux Juges ſubalternes de les gouverner avec modération ſelon ſes Ordonnances, dont on en voit une, ſignée FREDERIC GUILLAUME, & accompagnée de ſon ſceau repréſentant Sa Perſonne, & autres ornemens.

Pag. 338. Une Vignette, repréſentant FREDERIC III. qui aſſis au milieu de ſa Bibliotheque, & entouré de divers Livres de Juriſprudence d'où il a tiré ſon Code *Frederic* qu'il tient de la main droite, montre de la gauche, à diverſes Perſonnes qui ſe préſentent à ſon Audience, les Statues de la Juſtice & de la Prudence ſelon les Regles & les Maximes deſquelles il ſe propoſe de les gouverner.

Pag. 385. Un Cul-de-Lampe, repréſentant des Officiers prêts à ſe battre en pleine Campagne, qui en ſont empêchés par des Magiſtrats, dont les uns leur montrent les Ordonnances de FREDERIC III. contre les Duels, & les autres le Buſte de ce Prince élevé ſur une Colonne & comme veillant à la ſureté publique, & dans un Tableau l'idée d'un Congrès, & autres ornemens.

EXPLICATION

Plus particuliere des deux principaux Culs-de-Lampe Hiſtoriques, répandus dans ces Mémoires.

PREMIER CUL-DE-LAMPE.

DAns un Fronton d'Architecture, on voit en bas Relief deux Mains qui ſe joignent, pour déſigner le Mariage de Barbe Fille de l'Electeur Albert avec Henri Duc de Glogaw. Au deſſus s'éleve l'Aigle de Brandebourg; accompagné, d'un côté, d'un Génie ſonnant de la Trompette, & tenant le Caducée de Mercure & une Patente ſcellée, pour ſignifier la maniere dont Tout ſe vendoit alors dans le Païs; &, de l'autre, d'un ſemblable Genie, tenant de la Main droite le Foudre de Jupiter, & de la gauche une Trompette qu'il embouche. Au deſſous, ſont placés toutes ſortes d'Inſtrumens de Mathématiques, de Géographie, d'Architecture Militaire, &c: Tous Symboles d'Amour *pour les Sciences* & les Beaux-Arts.

SECOND CUL-DE-LAMPE.

Sur un Gradin d'Architecture, le Génie de la Maiſon de Brandebourg préſente des deux Mains la Croix de l'Ordre Teutonique attachée au Cordon de cet Ordre. A ſes Côtés ſe voient divers Inſtrumens des Sciences & des Beaux-Arts, relatifs aux Lecons & aux Exercices qui ſe donnoient & pratiquoient, tant dans le *College de Joachim-Sthall*, que dans l'*Académie de Leibnitz*. Derriere lui, paroiſſent des Drapeaux & des Etendarts ſe rapportant à la Révolution arrivée à la Ville de Magdebourg. Du bas s'élevent, par Forme de ſautoir, deux fortes Branches d'Olivier, pour marquer la Paix continuelle qui a conſtamment duré pendant tout l'heureux Regne de l'Electeur JEAN-GEORGE.

NB. On pourra avoir comme par voye de ſouſcription ces deux Volumes, in 4°. pendant tout le cours de l'année 1751. à 15 florins de Hollande. Mais après ce tems-là expiré, on ſe réſerve la liberté d'augmenter cette Edition de prix par ce qu'elle eſt à trop grand marché, vu le petit nombre d'exemplaires qui en a été tiré, & vu ſa Beauté.

CA-

CATALOGUE

Des principales Piéces intéreſſantes, qui ſe trouvent dans le RECUEIL, *intitulé,*

LE PETIT RESERVOIR

En 5 Vol. 8°. La Haye Chez J. Neaulme, 1751.

RElation de ce qui s'eſt paſſé dans une Aſſemblée tenue au bas du Parnaſſe pour la Réforme des Belles-Lettres. *Ouvrage nouveau & ſur le* manuſcrit.

Défence de l'Eſprit des Loix par Mr. de *Montesquieu* lui-même.

Vers de Mr. de *Voltaire* à Mr. *Deſtouche.*

Le Philoſophe Disgracié, ODE.

Vers d'un jeune Cordelier à une Dame en lui envoyant une Toilette de Bois de Ste. Lucie.

Vers de Mr. de *Voltaire* à Mr. Des *Mays.*

Remercimens de Mr. de *Greſſet* au Duc de Richelieu.

Le Trouble de l'Amour raiſonnable, *Stance.*

Le Prodige de l'Amour, *Fable.*

Epitre de Mr. de *Fontenelle* au Prince de Condé.

Epigramme du *même* contre Boileau.

L'Amour conjugale, *Stance.*

Lettre écrite de Perſe à l'Auteur de l'Eſprit des Loix.

Epitre ſur l'Indifférence à Iris par Mr. de *Fontenelle.*

Réponce de l'Indifférence.

Hiſtoire abrégée des moïens par leſquels Thamas Koulikan ou Scha-nadir parvint au Trône de la Perſe, par le Pacha Comte de *Bonneval.*

L'Amour noyé par Mr. de *Fontenelle*, *Stance.*

Lettre de Mr. le *Baron Spon* au Chancelier de France, au ſujet de la Réforme de la Juſtice dans les Etats du Roi de Pruſſe.

Abrégé Hiſtorique concernant l'Egypte & ſon Gouvernement tant ancien que moderne.

Portrait du Comte de Sinzendorf.

Le Prince de Noiſſy, *Ballet Hiſtorique.*

Traits hardis des Caracteres de Mad. *Puiſſieux.*

Parodie du Prince de Noiſſy.

Le Songe interrompu, *Ode.*

La Piſtole, *Hiſtoire Allégorique.*

L'Origine de la Critique: *Hiſtoire Allégorique.*

Deſcription de l'Empire de la Poëſie par Mr. de *Fontenelle*, Hiſtoire Allégorique.

Le Divorce de l'Amour & de l'Hyménée.

Lettre de Ceſar Auguſte aux hommes mariés de la Ville de Rome.

Lettre

Lettre d'une Dame ſur l'Eſprit ſans la Beauté & ſur la Beauté ſans l'Eſprit.
La Préférence de la vertu ſur les Richeſſes.
Diſcours ſur le Principe & l'effet de la Poëſie par l'Abbé *Yart*.
Lettre de Céſar Auguſte à ceux de Rome qui ne ſont pas mariés.
Eſſais de David *Hume* ſur la Polygamie & le Divorce.
Le Puits de la Vérité, nouvelle Gauloiſe.
L'Heure du Pêcheur.
L'Amour champêtre, *Epitre*.
Le Tableau du Sommeil.
Triolet du Pere du *Cerceau* contre Mr. Boileau Deſpreaux.
Préſervatif contre le Suicide, ou Hiſtoire de Camille, avec des Réflexions.
L'Illuſion des Plaiſirs, *Ode*.
Réflexions ſur le Comique larmoïant, par Mr. M. D. C. Tréſorier de France, &c.
Portrait de l'Amour.
La Soumiſſion aux Decrets de l'Etre Suprême. *Ode*.
Vers de Mad. du *Bocage* à M. de la *Motte*.
Epitaphe de l'Abbé *Desfontaine*.
Réflexions ſur l'Education des Filles.
Retraite involontaire du Parnaſſe par Mr. *Verrieres*.
Vers de Mr. de *Voltaire* à la Comteſſe de Neuville & autres.
Ode a la Probité.
Ode à l'Homme.
Portrait de Mademoiſelle, C***.
L'Amour & la Folie, *Fable*.
Recette pour les Dames qui ont des Maris infideles.
La Mode du vieux Tems
S'il vaut mieux qu'un Mari ait pluſieurs Femmes, ou une Femme pluſieurs Maris.
Si le Commerce des Cœurs en Amour a plus de douceur que celui des Sens
L'Ambitieux puni, *Hiſtoire Allégorique*.
Ode ſur le jugement dernier.
La Roſe, *Ode*.
Conſeils d'un Ami à une Demoiſelle.
L'Homme & le Chat, Fable.
L'Hiſtoire de l'Empire de la Chine, ſon Antiquité, ſon Etendue & ſon Gouvernement, imprimée, ſur un Manuſcrit très curieux adreſſé au Prince Eugene & tiré de ſon Cabinet.
Le Caprice.
Maximes de l'Honnete-homme.
Réflexions Philoſophiques.

Ode

Ode sur l'Espérance.
Fleurs, sensitives & animées, découvertes par Mr. *Hugues*, & décrites par le même dans son Histoire Naturelle des Barbadoes.
Ode sur les malheurs du Tems, par Mr. de *Voltaire*.
De la Brièveté de la Vie & de la Vanité des Hommes.
Défence de la Pratique de l'Inoculation de la Petite Vérole.
Ode sur l'Ingratitude.
Examen de la Question : s'il y a quelque chose de Nouveau sous le Soleil, par J. B. *Toltot*.
Le Mal des Yeux, Epitre.
Lettre d'une Dame, à l'Auteur du Magazin de Londres sur son Amour pour une Inconnue.
Dialogue entre un Plaideur & un Avocat par Mr. de *Voltaire*.
Dialogue entre Mad. de Maintenon & Mlle. de l'Enclos par Mr. de *Voltaire*.
Dialogue entre un Philosophe & un Controleur Général des Finances par Mr. de *Voltaire*.
Deux Lettres tirées d'un Manuscrit qu'on se propose d'imprimer sous ce titre, la Monogamie, ou l'Unité dans le Mariage par Mr. de *Prémonval*.
Regulus, Poëme.
Rondeau sur la Ville de Paris.
Les Charmes du Beau-Sexe, détruits par la Passion du Jeu, ou Réflexions sur quelques-uns des mauvais effets que cause la Manie du Jeu.
Le Songe à Iris par Mr. de *Fontenelle*.
Discours qui a emporté le prix de l'Académie de Dijon, sur cette question proposée par la même Académie: si le Retablissement des Sciences & des Arts à contribué à épurer les Mœurs ; par Mr. *Rousseau*, Citoyen de Geneve.
Vers de Mad. du *Bocage* sur le Ranelagh.
Vers de Mr. de *Voltaire* à son Passage en Flandres.
Caractere de Mr. l'*Abbé Terrasson*, avec des Reflexions sur ses Ouvrages.
Lettre de Mr. de *Fontenelle* à Mr. le Marquis de la Farre, sur l'Espace de nos Corps à la Résurrection.
Considérations sur les Gens à la Mode, par Mr. *Duclos*, Auteur de l'Histoire de Louis XI.
L'Automne, à Mr. ***.
Reflexions morales sur l'Inoculation de la Petite Verole, par Mr. David Seme.
L'Hiver a Mr. ***.
Parallele de deux Histoires de la Vie, de Mlle. l'*Enclos*.

Le

Le Rajeuniſſement inutile, ou les Amours de Thiton & de l'Aurore, par Mr. de *Moncrif.*

Voyage de l'Innocence à l'Ile de Cythere, *Hiſtoire Allégorique.*

Le Rambler, ou le Furet, ſur la Paſſion du Jeu.

Réflexions ſur le Génie d'Horace, de Deſpreaux & de Rouſſeau, par Mr. le *Duc de Nivernois.*

Le Coq & la Poulette, *Fable.*

Vers pour une Ville incendiée.

Vers a Mad. du *Boccage*, pendant ſon ſéjour à Londres par Mr. de la Motte.

Le Rambler, ou le Furet, ſur les cauſes du Bonheur ou du Malheur dans les Mariages.

Le Retour de Climene, Paſtorale, par Mr. de *Fontenelle.*

L'Apologie de Mr. *Bayle*, contre l'Abbé d'*Olivet.*

L'Amour & le Reſpect, *Fable.*

L'Imagination & le Bonheur, *Fable Allégorique.*

L'Hiſtoire de la Vie de Mlle. *Ninon l'Enclos* avec ſes Lettres, &c.

Diſcours Préliminaire des Editeurs de l'Encyclopédie ou Dictionnaire Raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers, en 10 Vol. in Folio, propoſée à Paris par Souſcriptions à 280 Livres, ou pour ceux qui n'auront pas ſouſcrit à 372 Livres, avec un Avertiſſement de projet pour en donner une Edition plus ample à meilleur marché.

Reflexions ſur la Grandeur de Dieu, & la Folie des Hommes.

La Défaite de la Raiſon.

L'Amant aveugle.

L'Hiſtoire de la Félicité, par Mr. L'Abbé de *Moiſenon.*

La ſuite de cet ouvrage ſe donnera par Volumes de ſix en ſix mois.

CATALOGUE

De quelques Livres qui ſe trouvent encore en nombre, chez ledit Jean Neaulme.

ANnales des Provinces-Unies des Pays-Bas, par *Basnage* 2 Vol. Folio.
Bibliotheque de Campagne ou Amuſemens de l'Eſprit & du Cœur 12 Vol. 12°.
Belle Wolfienne, par *Formey*, 4 Vol. 8°.
Cauſes célebres & intéreſſantes avec les Jugemens qui les ont décidées, par *Giot de Pitaval* 22 Vol 8°.
Cuiſinier moderne par Vincent de *la Chapelle* 5 Vol. 8°. figures.
Contes de ma Mere l'Oye, en François & en Anglois avec de très jolies figures 8°.
——— Idem le même en François & en Hollandois, 8°. fig.
Défence de la Religion contre les Incrédules, par *Burnet*, 6 Vol. 8°.
Egaremens de l'Eſprit & du Cœur, par *Crebillon*, 3 Vol. 12°.
Eſſais ſur le Regne de Louis XIV., par *Voltaire*, 8°.
Eſſais ſur l'Electricité par l'*Abbé Nolet*, avec fig. 8°.
Eſſais Philoſophiques de Newton, par *Voltaire* avec fig. 8°.
Grammaire Angloiſe & Françoiſe avec le Vocabulaire, par *Pell*, 2 Vol. 8°.
Hiſtoire de la Monarchie Françoiſe, par l'*Abbé du Boſc*, 3 Vol. 12°.
Hiſtoire Romaine de Tite Live par *Guerin*, 10 Vol. 12°.
Hiſtoire de Dona Ruffine fameuſe Courtiſanne, 2 Vol. fig. 12°.
Lettres Philoſophiques ſur les Phiſionomies, 12°.
Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg, nouv. Edition conſidérablement augmentée & avec Cartes, &c. 12°.
——— Idem 2 Vol. 4°. Edition magnifique ornée de Vignettes, & Culs-de-Lampe Hiſtories.
Mémoires Secrets de la République des Lettres, par le *Marquis d'Argens*, 6 Vol. 12°.
Mémoires du Marquis de *Maffei*, 2 Vol. 8°.
Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris, avec fig. 4°.
Mémoires de Hambourg, par *Auberi*, 8°.
Nouveau Théâtre François contenant un recueil des meilleures Piéces, 12 Vol. 12°.
Nouveau Recueil de Chanſons choiſies, avec Muſique, 8 Vol. 12°.

Nou-

Nouveau Parfait Maréchal, par *Garſeaux*, 2 Vol. fig. 4°.
Nouveau Théâtre Italien & François contenant les meilleures Piéces, 12 Vol. 8°.
Petit Réſervoir contenant un Recueil de piéces choiſies, en 5 Vol. 8°.
Plan pour réformer la Juſtice dans les Etats de S. M. le *Roi de Pruſſe*, 12°.
Pamela ou la Vertu récompenſée, 4 Vol. 8°.
Recueil de Remedes, par Mad. *Fouquet*, 12°.
Sermons ſur Divers Textes, par *Caillard*, 2 Vol. 8°.
Spectacle de la Nature, par l'*Abbé Pluche*, 7 Vol. fig. 12°.
Traité du Feu d'Artifice, par *Frezier* avec fig. 12°.
Traité des Inſtrumens de Chirurgie, par *Garangeot*, 2 Vol. fig. 12°.
Vie d'Olimpe, ou Avantures de la *Comteſſe* D***., 6 Vol. 12°.
Vocabulaire Anglois, François & Hollandois, de *Pell*, 8°.
Voyage de Cyrus par Ramſey, Anglois & François, 2 Vol. 8°.
Voyage de Bethel, 8°.

TABLE
DES
MEMOIRES DE BRANDEBOURG.

I. DISCOURS PRELIMINAIRE.
II. MEMOIRES pour servir à l'HISTOIRE DE BRANDEBOURG. Pag. 1
III. FREDERIC I. 11
IV. FREDERIC II. Surnommé DENT DE FER. 13
V. ALBERT. Surnommé L'ACHILLE. 18
VI. JEAN LE CICERON. 21
VII. JOACHIM I. Surnommé NESTOR. 25
VIII. JOACHIM II. 26
IX. JEAN GEORGE. 36
X. JOACHIM FREDERIC. 37
XI. JEAN SIGISMOND. 39
XII. GEORGE GUILLAUME. 50
XIII. FREDERIC GUILLAUME, LE GRAND ELECTEUR. 94
XIV. FREDERIC III. Premier ROI DE PRUSSE. 191
XV. DE LA SUPERSTITION ET DE LA RELIGION. 252
XVI. DES MOEURS ET DES COUTUMES. 285
XVII. DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE. 343
XVIII. DISSERTATION SUR LES RAISONS D'ETABLIR ET D'ABROGER LES LOIX. 354

ME-

A. Walch direx.

É A

I. L
F

I. Tassi

eu

II + l'Alchy
10 ± en 14

III , dit le
agne, né e
n Mariag
de M

IV him I. d
gn Ma

Branche d
lern ± apr 05.

1688. ± le
née le 16

La Princesse
Frederique S
phie Wilhelm
née en 1709 Ep
Frederic Mar
gr: de Barcyt

sse La P
lau - Anne
it. née en
ee
nélie

Pr. Frédé
ri-Charles
sse, né le 3
émb. 1747

J. D. Schleger del.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE LA MAISON
DE
BRANDEBOURG.

LA Maison de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, eſt ſi ancienne, que ſon Origine ſe perd dans les ténebres de l'Antiquité. On pourroit rapporter des fables ou des conjectures ſur ſon extraction; mais les fables ne doivent pas être préſentées au Public judicieux & éclairé de ce ſiécle. Peu importe que des Généalogiſtes faſſent deſcendre cette Maiſon, des Colonnes: & que, par une bévue groſſiere, ils confondent le

Sceptre qui eſt dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette Maiſon Italienne porte dans ſon écuſſon : peu importe enfin que l'on faſſe deſcendre les Comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou de quelque autre tige; les hommes, ce me ſemble, ſont tous d'une race également ancienne. Après-tout, les recherches d'un Généalogiſte, ou l'occupation des Savans qui travaillent ſur l'étymologie des mots, ſont des objets ſi minces, que par cela même ils ne ſont pas dignes d'occuper des têtes penſantes; il faut des faits remarquables, & des choſes capables d'arrêter l'attention des perſonnes raiſonnables.

NOUS ne nous amuſerons donc point à nous alambiquer l'eſprit ſur ces recherches auſſi frivoles que peu intéreſſantes.

TASSILLON eſt le premier Comte de Hohenzollern connu dans l'Hiſtoire; il vécut à peu près l'année 800. Ses Deſcendans ont été Danco, Rodolphe I., Othon, Wolffgang, Frédéric I., Frédéric II., Frédéric III., Burchard, Frédéric IV., Rodolphe II., dont les

vies

vies obscures ne sont pas connues. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200., est le premier Burggrave de Nurenberg dont l'Histoire fasse mention. Ses successeurs furent Frédéric I. en 1216., Conrad II. en 1260., Frédéric II. en 1270. On trouve que Frédéric III. hérita de son Beau-frere le Duc de Méran, les Seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I. lui succéda en 1298., & à celui-ci Frédéric IV. en 1332.

Ce Burggrave rendit des services importans aux Empereurs Albert, Henri VII. & Louïs de Baviere, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Autriche. Le Burggrave le battit, le fit prisonnier, & le livra à l'Empereur, qui par reconnoissance lui fit présent de tous les Prisonniers qu'il avoit faits sur les Autrichiens. Frédéric IV. les relâcha, à condition qu'ils lui préteroient hommage de leurs Terres; & c'est l'origine des Vassaux que les Marckgraves de Franconie ont encore en Autriche.

Les Successeurs de Frédéric IV. furent Conrad IV. en 1334., Jean II. en 1357., Albert VI. dit le Beau en 1361., & le Neveu

d'Albert, Frédéric V., que l'Empereur Charles IV. déclara Prince de l'Empire en 1363. à la Diete de Nurenberg, & qu'il nomma même ſon Lieutenant.

FREDERIC V. partagea en 1402. les terres de ſon Burggraviat entre ſes deux Fils Jean III. & Frédéric VI.; mais Jean III. étant mort ſans enfans, toute la ſucceſſion paternelle échut à Frédéric VI.

CE Prince entra en 1408. avec ſes troupes ſur le territoire de la Ville de Rotweil, qui étoit miſe au ban de l'Empire, & raſa pluſieurs Châteaux. En 1412. il prit poſſeſſion du Gouvernement de la Marche, que l'Empereur Sigismond lui avoit donné.

LES derniers Electeurs de Brandebourg n'aiant pas réſidé dans la Marche, la Nobleſſe s'en prévalut : elle étoit indépendante, mutine & ſéditieuſe : le nouveau Gouverneur ſe ligua avec les Ducs de Poméranie, & livra une ſanglante bataille à ces Rebelles auprès de Zoſſen : il fut pleinement victorieux, & raſa quelques-uns des Forts qui leur ſervoient de retraite; mais il ne put entierement domter

la

la Famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt quatre Châteaux en état de défense.

Nous voici parvenus à la belle époque de la Maison de Hohenzollern; mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau païs, il est bon de donner une idée de l'origine & du gouvernement du Brandebourg.

Les païs qui composoient alors l'Electorat de Brandebourg, étoient la Vieille Marche, la Moienne, la Nouvelle, la Marche Uckeraine, le Prégnitz: mais la Nouvelle Marche étoit engagée à l'Ordre Teutonique; & l'Uckeraine usurpée par les Ducs de Poméranie. Le mot de MARCKGRAVIAT signifie originairement GOUVERNEMENT DE FRONTIERE.

Les Romains établirent les premiers des Gouverneurs dans les païs qu'ils avoient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractere farouche & belliqueux de ces Peuples, selon Tacite, les garantit constamment contre les entreprises des Romains. Les Sueves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chassés, par les Vandales,

les Hénetes, les Saxons & les Francs; & Charlemagne eut bien de la peine à les ſubjuguer en 780. Ce ne fut que l'an 927. que l'Empereur Henri l'Oiſeleur établit des Marckgraves dans ces païs, pour contenir ces Peuples enclins à la révolte, auſſi-bien que leurs voiſins dont la valeur errante s'exerçoit par des incurſions & des ravages. Sigefroi, Beaufrere de l'Empereur Henri l'Oiſeleur, fut, ſelon Enzelt, le premier Marckgrave de Brandebourg en 927. Ce fut ſous ſon adminiſtration que les Evêchés de Brandebourg, & de Havelberg furent établis par l'Empereur Othon I. & ce ne fut que vingt huit-ans après qu'il fonda celui de Magdebourg.

On compte neuf Races différentes de Marckgraves de Brandebourg, depuis Sigefroi juſqu'à nos jours; ſavoir, celle des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Plœtzk, d'Anhalt, de Baviere, de Luxembourg, de Misnie & enfin celle de Hohenzollern qui ſubſiſte actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un Roi Vandale, nommé Miſtevoius, ravagea tota-

le-

lement les Marches, & en chassa les Gouverneurs. L'Empereur Henri II. reconquit ce païs de nouveau; les Barbares furent battus, & Mistevoius y périt avec 6000. des siens. Les Marckgraves, pour être rétablis, n'en possédérent pas plus tranquillement le Brandebourg; ils eurent des guerres à soutenir contre les Vandales & d'autres Peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermit que sous Albert l'Ours, le premier de la Race Anhaltine, qui étoit la cinquieme de celles des Marckgraves. Les Empereurs Conrad III. & Frédéric Barberousse l'éleverent, le premier au Marckgraviat, & le second à la dignité Electorale environ l'an 1100: Primislas, Prince des Vandales, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'Ours, qu'il lui légua par son testament en 1144. la Moienne Marche. Cet Electeur possédoit alors la Vieille & la Moienne Marche, la Haute-Saxe, le païs d'Anhalt, & une partie de la Lusace. Il y a un vuide dans les Archives, & dans l'Histoire une obscurité impénétrable sur les Princes de la Race

Anhaltine. On ſait que cette Ligne s'éteignit en 1332. par la mort de Woldemar II. L'Empereur Louis de Baviere, qui regnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'Empire, le donna à ſon Fils Louis, qui fut le premier de la ſixieme Race. Cet Electeur eut trois guerres à ſoutenir; l'une, avec les Ducs de Poméranie, qui envahiſſoient la Marche Uckeraine; l'autre, avec les Polonois, qui ravageoient le Comté de Sternberg; & la troiſieme, contre un impoſteur, qui prenant le nom d'un Woldemar, Frere du dernier Electeur de la Maiſon Anhaltine, ſe fit un parti, s'empara de quelques Villes, mais fut enfin défait. Ce faux Woldemar étoit le Fils d'un meunier de Bélitz.

Louis le Romain (*) ſuccéda à ſon Frere, & comme il mourut de même ſans enfans, ſon troiſieme Frere Othon lui ſuccéda. Ce Prince étoit ſi puſillanime, qu'après la mort de ſon frere, il vendit en 1373. l'Electorat, pour deux cens mille florins d'or, à l'Empereur

(*) Ce ſurnom lui fut donné parce qu'il étoit ne à Rome.

reur Charles IV. de la Maiſon de Luxembourg, qui ne lui païa pas même cette ſomme modique. Charles IV. donna la Marche à ſon Fils Wenceſlas, qui voulut l'incorporer à la Boheme, dont il étoit Roi.

APRES la mort de Wenceſlas, Sigismond de la même Maiſon reçut l'Electorat. La Nouvelle Marche, que l'Ordre Teutonique avoit conquiſe ſur l'Electeur Jean, & qu'Othon le Long avoit rachetée, fut de nouveau aliénée à cet Ordre : Sigismond aiant beſoin d'argent, vendit cette Province aux Chevaliers en 1402. Joſſe ſuccéda à Sigismond : on prétend qu'il empoiſonna ſon Frere Procope. Comme Joſſe aſpiroit à l'Empire, il vendit l'Electorat pour quatre cens mille florins à Guillaume Duc de Miſnie. Ce Duc ne poſſéda l'Electorat que pendant une année, après laquelle l'Empereur Sigismond le racheta.

CETTE coutume ſinguliere de vendre & d'acheter les Etats, qui étoit ſi fort à la mode dans ce ſiécle là, prouve bien certainement la barbarie de ces tems, & le miſéra-

ble état dans lequel étoient ces Provinces, que l'on vendoit à ſi vil prix. L'Empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'adminiſtration de l'Electorat, y établit un Gouverneur: ſon choix tomba ſur Frédéric VI. du nom, Burggrave de Nurenberg, Frere de Jean III. de la Maiſon de Hohenzollern: & c'eſt l'Hiſtoire de ce Prince que nous allons écrire.

FRE-

FRÉDÉRIC I.

CE fut l'année 1415. que l'Empereur conféra la dignité Electorale & la charge d'Archi-chambellan du St. Empire Romain, à Frédéric VI. de Hohenzollern Burggrave de Nurenberg, & qu'il lui fit la donation en propre du païs de Brandebourg. Ce Prince, que nous appellerons déſormais Frédéric I., en reçut l'inveſtiture des mains de ſon bienfaiteur, à la Diete de Conſtance l'an 1417. Il jouiſſoit alors de la Vieille & de la Moienne Marche. Les Ducs de Poméranie avoient uſurpé la Marche Uckeraine: l'Electeur leur fit la guerre, les battit à Angermund, & réunit à la Marche une Province, qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

La Nouvelle Marche étoit encore engagée à l'Ordre Teutonique, comme on l'a dit plus haut: mais l'Electeur, qui étendoit les vues de ſon aggrandiſſement, s'empara de la Saxe, dont l'Electorat étoit vacant par

la mort du dernier Electeur de la Branche Anhaltine. L'Empereur, qui n'approuva pas cette acquiſition, en donna l'inveſtiture au Duc de Misnie ; & Frédéric I. ſe déſiſta volontairement de ſa conquête.

L'ELECTEUR fit le partage de ſes Etats par ſon teſtament. Son Fils aîné, ſurnommé l'Alchymiſte, fut privé de ſes droits par ſon Pere, qui le laiſſa avec le Voigtland & ſon creuſet. Son ſecond Fils Frédéric eut l'Electorat. Albert, ſurnommé l'Achille, eut les Duchés de Franconie : & Frédéric, ſurnommé le Gros, eut la Vieille Marche ; mais la mort de Frédéric le Gros réunit cette Province à l'Electorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un Pere faſſe un partage égal entre ſes enfans, étoit encore ſuivie dans ces tems reculés. On s'apperçut dans la ſuite, que ce qui faiſoit la fortune des cadets, devenoit le principe de la décadence des Maiſons. Nous verrons cependant, dans cette Hiſtoire, encore quelques exemples de partages ſemblables. Frédéric I. mourut en 1440.

FRE-

FRÉDÉRIC II.

SURNOMMÉ DENT DE FER.

FRÉDÉRIC II. fut surnommé DENT DE FER, à cause de sa force. On auroit dû l'appeller LE MAGNANIME, à cause qu'il refusa la Couronne de Boheme, que le Pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrad; & la Couronne de Pologne, qu'il déclara ne vouloir accepter, qu'au refus de Casimir Frere du dernier Roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet Electeur lui attira la confiance des Peuples; & les Etats de la Basse-Lusace se donnerent à lui par inclination. La Lusace étoit un fief de la Boheme. George Podiébrad, qui en étoit Roi, ne voulut point que cette Province passât sous la domination de Frédéric II.: il porta la guerre en Lusace & dans la Marche. Ces deux Princes firent un traité à Guben en 1462., par lequel Cotbus, Peitz, Sommerfeld, Bobersberg, Storkaw & Bessekaw, furent cédés en

propriété à l'Electeur, par la Couronne de Boheme. L'Electeur, qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes, savoit faire valoir ses droits, lorsqu'ils étoient légitimes; il racheta (*) la Nouvelle Marche de l'Ordre Teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464. Othon III., dernier Duc de Stettin, vint à mourir, & l'Electeur entra en guerre avec le Duc de Wolgast. En voici la raison : Louis de Baviere, Electeur de Brandebourg, avoit fait un Traité en 1338. avec les Ducs de Poméranie; qui portoit, que si leur Ligne venoit à s'éteindre, la Poméranie retomberoit à l'Electorat. Ce Traité avoit été confirmé par l'Empereur. Ce différend se termina par un accord en 1464., suivant lequel le Duc de Wolgast resta à la vérité en possession du Duché de Stettin; mais il devint feudataire de l'Electeur, & la Poméranie lui préta l'hommage éventuel. Frédéric II. réunit en 1469., comme un fief vacant, le Comté de Wernigerode à la Mar-

(*) En 1445. pour 100000. florins d'or.

Marche, & prit les titres de Duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Roſtock, ſur leſquels il avoit droit de réverſion.

Le même eſprit de déſintéreſſement, qui lui avoit fait refuſer deux Couronnes, lui fit abdiquer l'Electorat l'an 1469. en faveur de ſon Frere Albert ſurnommé l'Achille; car il n'avoit point d'enfans. Ce Prince, qui avoit profeſſé le déſintéreſſement & la modération pendant toute ſa vie, ne s'écartant point de ces principes, ne ſe reſerva qu'une modique penſion de 6000. florins, avec laquelle il vécut en Philoſophe, juſqu'à l'année 1471, qu'il mourut accablé d'infirmités.

ALBERT

SURNOMMÉ L'ACHILLE.

ALBERT fut ſurnommé ACHILLE & ULYSSE, à cauſe de ſa prudence & de ſa valeur ; il avoit 57. ans, lorſque ſon Frere lui céda la régence. Il avoit fait ſes plus belles actions lorſqu'il n'étoit que Burggrave de Nurenberg. Comme Marckgrave de Bareyth & d'Anſpach, il fit la guerre à Louis le Barbu Duc de Baviere, & le fit même priſonnier. Il gagna huit batailles contre les Nurenbergeois, qui s'étoient révoltés & lui diſputoient les droits du Burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette Ville au péril de ſa vie, combattant ſeul contre ſeize hommes, juſqu'à ce que le ſecours des ſiens lui arrivât. Il s'empara de la Ville de Greiffenberg, comme Aléxandre de la capitale des Oxidraques, ſautant lui ſeul du haut des murailles dans la Ville, où il combattit juſ-

juſqu'à ce que ſes troupes ayant forcé les portes, vinſſent le ſecourir. Albert gouvernoit preſque tout l'Empire, par la confiance que l'Empereur Frédéric III. lui témoignoit. Il conduiſit les Armées Impériales, contre Louis le Riche Duc de Baviere, & contre Charles le Hardi Duc de Bourgogne, qui avoit mis le ſiége devant (*) Nuis; & Albert diſpoſa ce Prince à la paix. Ce fut cette négociation qui lui acquit le ſurnom d'Ulyſſe; & il mérita toujours celui d'Achille, ſoit à la tête des troupes dans les combats, ſoit dans ces jeux, images de la guerre, qui étoient ſi fort à la mode dans ce tems-là. Il gagna le prix dans dix ſept Tournois, & ne fut jamais déſarçonné.

L'USAGE de ces combats ſemble être originairement François. Peut-être que les Maures, qui inonderent l'Eſpagne, l'établirent dans ce païs avec leur galanterie Romanesque. On trouve dans l'Hiſtoire de France, qu'un certain Godefroi de Preuilly, qui vivoit l'an 1060.,

(*) La Ville de Nuis eſt dans l'Electorat de Cologne.

1060., étoit le rénovateur de ces Tournois. Cependant Charles le Chauve, qui vivoit l'an 844., en avoit déja tenu à Strasbourg, lorsque ſon Frere Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode paſſa en Angleterre dès l'an 1114., & Richard Roi de la Grande-Bretagne l'établit dans ſon Roiaume l'an 1194. Jean Cantacuzene dit, qu'au mariage d'Anne de Savoie avec Andronic Paléologue Empereur Grec, ces combats, dont l'uſage étoit venu des Gaules, ſe célébrerent en 1226. Il y périſſoit ſouvent du monde lorſqu'ils étoient pouſſés à outrance. On lit dans Henri Cnigſton, qu'il ſe fit un Tournoi à Châlons en 1274., au ſujet d'une entrevue entre la Cour du Roi d'Angleterre Edouard & celle du Duc de Bourgogne, où beaucoup de Chevaliers Bourguignons & Anglois demeurerent ſur la place. Les Tournois paſſerent en Allemagne dès l'an 1136. Les Chevaliers s'envoyoient des Lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; & il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient armés Chevaliers de faire de ces défis. Leurs Lettres portoient

à peu-près, qu'un tel Prince, s'ennuyant dans une lâche oiſiveté, déſiroit le combat, pour donner de l'exercice à ſa valeur, & pour ſignaler ſon adreſſe. Elles marquoient le tems, le nombre de Chevaliers, l'eſpece d'armes, & le lieu où le Tournoi devoit ſe tenir; & enjoignoient aux Chevaliers vaincus de donner aux Chevaliers vainqueurs un braſſelet d'or, & un braſſelet d'argent à leurs Ecuyers. Les Papes s'éleverent contre ces dangereux divertiſſemens. Innocent II. en 1140., & depuis Eugene III. au Concile de Latran en 1313. fulminerent des Anathêmes, & prononcerent l'excommunication contre ceux qui aſſiſteroient à ces combats. Mais, malgré la ſoumiſſion qu'on avoit alors pour les Papes, ils ne purent rien contre ce fatal uſage, auquel une fauſſe gloire & une fauſſe galanterie donnoient cours, & que la groſſiereté des mœurs faiſoit ſervir de ſpectacle, d'amuſement & d'occupations, proportionné à la barbarie des ſiécles qui le virent naître. Car, depuis ces excommunications, l'Hiſtoire fait mention du Tournoi de Charles VI.

Roi

Roi de France, qui ſe tint à Cambrai en 1385., de celui de François I. qui ſe tint entre Ardres & Guines en 1520., & de celui de Paris en 1559., où Henri II. reçut une bleſſure à l'œil, par un éclat de la lance du Comte de Montgommeri, dont ce Roi mourut onze jours après.

ON voit par là, que c'étoit alors un grand mérite à Albert l'Achille, d'avoir remporté le prix dans dix ſept Tournois; & qu'on faiſoit dans ces ſiécles groſſiers, le même cas de l'adreſſe du corps, qu'on en faiſoit du tems d'Homere. Notre ſiécle plus éclairé accorde, plutôt qu'aux vertus guerrieres, ſon eſtime aux talens de l'eſprit, & à ces vertus qui élevant l'homme preſque au deſſus de ſa condition, lui font fouler ſes paſſions ſous les pieds, & le rendent bienfaiſant, généreux & ſecourable.

ALBERT l'Achille réunit donc ſes poſſeſſions de Franconie à l'Electorat, par l'abdication de ſon Frere en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473. avec les Maiſons de Saxe & de Heſſe,

Heſſe, qui régloit entre eux la ſucceſſion de leurs Etats, en cas qu'une de leurs Lignes vint à s'éteindre. La même année, il ordonna de ſa propre ſucceſſion entre ſes Fils; l'Electorat tomba en partage à Jean dit le Cicéron; le ſecond de ſes Fils eut Bareyth; & le cadet, Anſpach. Albert abdiqua enfin l'Electorat en 1476. en faveur de Jean le Cicéron. Sa Fille Barbe, qui épouſa Henri Duc de Glogaw & de Croſſen, fit paſſer ce dernier Duché à la Maiſon de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit, qu'au cas que le Duc Henri vînt à mourir ſans enfans, l'Electeur ſeroit en droit de lever annuellement 50000. ducats ſur le Duché de Croſſen. Le cas vint à écheoir: Jean le Cicéron ſe mit en poſſeſſion de la Ville de Croſſen, & maintint cette acquiſition. Le troiſieme Fils d'Albert l'Achille, Frédéric le vieux, Marckgrave d'Anſpach, fut le Grand-Pere de ce George Frédéric qui reçut le Duché de Jägerndorff du Roi de Boheme. Il n'eſt pas inutile de rapporter à cette occaſion, que ce Duc George d'Anſpach & de Jägerndorff, fit un

contrat

contrat avec les Ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel les ſurvivans hériteroient de ceux qui mourroient ſans enfans. Ces deux Ducs ne laiſſerent point de lignée, & George recueillit la ſucceſſion de ces Duchés. Depuis, Ferdinand Frere de Charles V. & héritier du Royaume de Boheme, dépouilla le Marckgrave George, d'Oppelen & de Ratibor; & lui promit, pour dédommagement, une ſomme de 130000. florins, qui ne fut jamais payée.

JEAN

LE CICÉRON.

ON lui donna le surnom de CICERON, à cause de son éloquence naturelle. Il reconcilia trois Rois, qui se disputoient la Silésie; savoir, Ladislas de Boheme, Casimir de Pologne, & Matthias de Hongrie. Jean le Cicéron & l'Electeur de Saxe entrerent en Silésie à la tête de 6000. Chevaux, & se déclarerent ennemis de celui des Rois, qui refuseroit de préter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que disent les Annales, moienna l'accord de ces Princes, par lequel la Silésie & la Lusace furent partagées entre les Rois de Boheme & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce Prince; car, dans celui-ci, les 6000. Chevaux paroissent le plus fort argument. Un

Prin-

Prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, eſt toujours un grand Dialecticien; c'eſt un Hercule, qui perſuade à coups de maſſue.

JEAN le Cicéron eut une guerre à ſoutenir contre le Duc de Sagan, qui formoit des prétentions ſur le Duché de Croſſen : l'Electeur le battit près de cette Ville, & le fit même priſonnier. On peut juger des mœurs de ce tems, par Jean Duc de Sagan, qui eut la cruauté de laiſſer mourir de faim un Frere, avec lequel il s'étoit brouillé. Jean le Cicéron mourut l'an 1499. Il laiſſa deux Fils, dont JOACHIM lui ſuccéda à l'Electorat; & le ſecond, nommé Albert, devint Electeur de Maience & Archévêque de Magdebourg.

JOACHIM I.

SURNOMME NESTOR.

IL reçut le ſurnom de NESTOR, comme Louis XIII. celui de JUSTE; c'eſt-à-dire, ſans que l'on en pénetre la raiſon. Joachim n'avoit que ſeize ans, lorſqu'il devint Electeur. Le Comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann Comte de Lindaw, l'Electeur réunit ce Fief à la Marche. Il mourut en 1532. laiſſant deux Fils, ſavoir, JOACHIM qui lui ſuccéda, & le Marckgrave Jean, auquel il légua la Nouvelle-Marche, Croſſen, Sternberg & Storkaw.

JOACHIM II.

IL paroît qu'on revint, du tems de JOACHIM II., de l'abus de donner des ſurnoms aux Princes. Celui de ſon Pere avoit ſi mal réuſſi, qu'il étoit devenu plutôt un ſobriquet qu'une illuſtration. La flatterie des Courtiſans, qui avoit épuiſé les comparaiſons de l'Antiquité, ſe retourna ſans doute d'un autre côté; & il faut croire que l'amour-propre des Princes n'y perdit rien.

JOACHIM II. hérita l'Electorat de ſon Pere, comme nous venons de le dire. Il embraſſa la Doctrine de Luther en 1539. On ne ſait pas les circonſtances, qui donnerent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes Courtiſans & l'Evêque de Brandebourg ſuivirent ſon exemple.

UNE nouvelle Religion, qui paroît tout à coup dans le monde, qui diviſe l'Europe, change

change l'ordre des poſſeſſions, & donne lieu à de nouvelles combinaiſons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ſes progrès; & ſurtout que nous examinions, par quelle vertu elle produiſoit les converſions ſoudaines des plus grands Etats.

Des l'année 1400. Jean Hus commença à prêcher ſa nouvelle Doctrine en Boheme : c'étoient proprement les ſentimens des Vaudois & de Wiclef, auſquels il adhéroit. Hus fut brûlé au Concile de Conſtance (*). Son prétendu Martyre augmenta le zèle de ſes Diſciples. Les Bohemiens, qui étoient trop groſſiers pour entrer dans les diſputes ſophiſtiques des Théologiens, n'embraſſerent cette nouvelle Secte, que par un eſprit d'indépendance & de mutinerie, qui eſt aſſez le caractere de cette Nation. Ces nouveaux convertis ſecouerent le joug du Pape; & ſe ſervirent des libertés de leurs conſciences, pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur Chef, ce parti fut redouta-

(*) L'An 1415. ſous le Pape Jean XXIII.

doutable. Ziska remporta quelques victoires ſur les troupes de Wenceſlas & d'Ottocare Rois de Boheme : mais, après ſa mort, les Huſſites furent en partie chaſſés de ce Royaume; & l'on ne voit point que la Doctrine de Jean Hus ſe ſoit étendue hors de la Boheme.

L'IGNORANCE étoit parvenue à ſon comble dans les XIV. & XV. ſiécles. Les Eccléſiaſtiques n'étoient pas même aſſez inſtruits pour être Pédans. Le relâchement dans les mœurs & la vie licencieuſe des Moines, faiſoient que l'Europe ne pouſſoit qu'un cri, pour demander la réforme de tant d'abus. Les Papes abuſoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus tolérable. Léon X. faiſoit dans la Chrétienté un négoce d'Indulgences, pour amaſſer les ſommes dont il avoit beſoin, pour bâtir la Baſilique de St. Pierre à Rome. On prétend, que ce Pape fit préſent à ſa Sœur Cibo, du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu caſuel fut affermé: ces étranges Fermiers, voulant s'enrichir, choiſi-

rent

rent des Moines & des Quêteurs propres à ramaſſer les plus grandes ſommes ; & les Commis de ces Indulgences en diſſiperent une partie par des déſordres ſcandaleux. Un Inquiſiteur nommé Tetzel, & des Dominicains, furent ceux, qui s'acquittant ſi mal de cette commiſſion, donnerent lieu à la Réforme. Le Vicaire-Général des Auguſtins, nommé Staupitz, dont l'Ordre avoit été en poſſeſſion de ce négoce, ordonna à un de ſes Moines, nommé Luther, de prêcher contre les Indulgences. Dès l'an 1516. Luther avoit déjà combattu les Scholaſtiques : il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus ; il avança d'autres propoſitions douteuſes ; puis il les ſoutint, en les muniſſant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du Pape en 1520. Il avoit goûté le plaiſir de dire ſes ſentimens ſans contrainte ; il s'y livra depuis ſans bornes. Il renonça au froc, & épouſa Catherine de Bore en 1525. ; encourageant par ſon exemple les Prêtres & les Moines à rentrer dans les droits de la nature & de la raiſon. S'il rendit des Citoïens à la Patrie ;

il lui rendit auſſi ſon patrimoine, en mettant dans ſont parti beaucoup de Princes, pour qui la dépouille des biens Eccléſiaſtiques étoit une douce amorce. L'Electeur de Saxe fut le premier, qui embraſſa ſa nouvelle Secte. Le Palatinat, la Heſſe, le païs de Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Autriche, de la Boheme, de la Hongrie, toute la Sileſie & le Nord, reçurent cette nouvelle Religion. Les Dogmes en ſont ſi connus, que je me crois diſpenſé de les rapporter.

PEU de tems après, Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Woldemar, qui étoit Luthérien, avoit inſpiré ſes ſentimens à Calvin, avec lequel il fit connoiſſance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce nouveau Dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes repriſes. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de Proſélites. Ce Convertiſſeur, qui croyoit connoître le génie de ſa Nation, s'imagina qu'elle ſeroit plutôt perſuadée par des chanſons que par des argumens; & il compoſa, dit-on, un Vaudeville,

le, dont le refrain étoit : O MOINES ! O MOINES ! IL FAUT VOUS MARIER (*) : Ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle, où il fit imprimer ses Institutions. Il convertit ensuite la Duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536. il acheva de ranger la Ville de Geneve à ses sentimens ; & il y fit brûler Michel Servet, qui étoit son ennemi : de Persécuté il devint Persécuteur. La Religion réformée, tantôt persécutée, tantôt tolérée en France, servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes qui penserent plus d'une fois bouleverser ce Royaume.

HENRI VIII. Roi d'Angleterre, auquel le Pape Léon X. avoit donné le titre de DÉFENSEUR DE LA FOI, parce qu'il avoit écrit contre Luther, Henri VIII. devenu amoureux d'Anne de Boulen, & ne pouvant persuader le Pape à rompre son mariage avec Catherine d'Arragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII. qui succéda à Léon X. l'excommunia imprudemment : & dès

(*) Voyez le Dictionnaire de Moréri, Article CALVIN.

dès l'année 1533. il ſecoua le joug du Pape; il ſe fit Pape à Londres, & fraya lui-même le chemin à la nouvelle Religion qui s'établit après lui en Angleterre.

Si donc on veut réduire les cauſes des progrès de la Réforme, à des principes ſimples, on verra, qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre, celui de l'amour; & en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanſon. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther, ou Calvin, fûſſent des génies ſupérieurs. Il en eſt des Chefs de Sectes, comme des Ambaſſadeurs: ſouvent les eſprits médiocres y réuſſiſſent le mieux, pourvu que les conditions, qu'ils offrent, ſoient avantageuſes. Les ſiécles de l'ignorance étoient le règne des Fanatiques & des Réformateurs. Il ſemble, que l'eſprit humain ſe ſoit enfin raſſaſié de diſputes & de controverſes. On laiſſe argumenter les Théologiens & les Méthaphyſiciens, ſur les bancs de l'Ecole; & depuis que dans les païs Proteſtans les Eccléſiaſtiques n'ont plus rien à perdre, les Chefs des nouvelles Sectes n'ont plus rien à gagner,

L'E-

L'ELECTEUR Joachim II. acquit, par la communion ſous les deux eſpeces, les Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébuſs, qu'il incorpora à la Marche.

IL n'entra point dans l'Union, que les Princes Proteſtans firent à Smalcalde en 1535.; & il maintint la tranquillité dans l'Electorat, tandis que la guerre déſoloit la Saxe & les païs voiſins. La guerre de Religion commença en 1546., & finit par la paix de Paſſaw & d'Augsbourg.

L'EMPEREUR Charles Quint s'étoit mis à la tête des Catholiques. L'illuſtre & malheureux Jean Frédéric Electeur de Saxe, & Philippe le Magnanime Landgrave de Heſſe, étoient les Chefs des Proteſtans en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui & le Cardinal Granvelle ſe ſervirent d'un ſtratagême indigne, pour tromper le Landgrave de Heſſe. Charles Quint ſe crut autoriſé par la phraſe équivoque d'un ſauf-conduit, à mettre le Landgrave dans la priſon où il paſſa une grande partie de ſa vie. L'Electeur Joachim, qui avoit été le garant de ce ſauf-conduit, fut ou-

tré de ce manque de foi : il tira ſon épée dans ſa colere contre le (*) Duc d'Albe, mais on les ſépara. Jean Frédéric de Saxe fut dépoſé : l'Empereur donna cet Electorat au Prince Maurice, qui étoit de la Ligne Albertine. Cependant Joachim ne ſe conforma point à l'INTERIM, que l'Empereur avoit fait publier.

LES Electeurs de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'Empereur de mettre le ſiége devant Magdebourg : cette Ville ſe rendit, après s'être défendue quatorze mois : la Capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'Empereur eut peine à la confirmer. L'Archévêque de Magdebourg étant décédé, les Chanoines élurent à ſa place Frédéric Evêque de Havelberg, ſecond Fils de l'Electeur Joachim ; & après la mort de celui-là, l'Electeur eut aſſez de crédit, pour y faire ſuccéder le troiſieme de ſes Fils nommé Sigismond, qui étoit Proteſtant. Ce fut cet Electeur, qui fit bâtir la Forteresſe de Spandaw en 1555. L'Ingénieur, qui la conſtruiſit,

(*) Ambaſſadeur de l'Empereur à Berlin.

ſtruiſit, s'appelloit Giroméla : il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes ſortes d'arts dans ces tems, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choſes : Mais comment pouvoit-on défendre des places, ſi on ne ſavoit pas les fortifier ? Le Marckgrave Jean Frere de l'Electeur fit en même tems travailler aux ouvrages de Cuſtrin. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places : l'Empereur Charles Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers & à Milan : ſi l'on avoit eu une idée diſtincte de l'uſage que l'on en peut faire, on auroit eu des Ingénieurs.

JOACHIM II obtint en 1569 de ſon Beau-Frere Sigismond Auguſte Roi de Pologne, le droit de ſuccéder à Albert Frédéric de Brandebourg Duc de Pruſſe, au cas qu'il mourût ſans héritiers ; & il s'engagea de ſecourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle ſeroit attaquée. Le regne de ce Prince fut doux & paiſible. On l'accuſa de pouſſer la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571.

JEAN GEORGE.

JEAN George hérita par cette mort l'Electorat, de ſon Pere Joachim II., & la Nouvelle-Marche, de ſon Oncle le Marckgrave Jean. Son gouvernement fut pacifique, & ne tient ici que par le fil de l'Hiſtoire Chronologique. Il eſt à remarquer, qu'une de ſes Femmes fut une Princeſſe de Lignitz, nommée SOPHIE. La branche des Marckgraves de Bareyth & d'Anſpach vint à s'éteindre : il partagea cette ſucceſſion entre ſes deux Fils cadets ; Chriſtian, l'aîné des deux, devint l'Auteur de la nouvelle tige de Bareyth ; & Erneſt, de celle d'Anſpach. L'Electeur mourut l'an 1598.

JOACHIM FRÉDÉRIC.

JOACHIM Frédéric avoit cinquante deux ans, lorſqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de ſon Pere, il jouiſſoit des Evêchés de Magdebourg, de Havelberg & de Lébuſs. Lorſqu'il ſuccéda à Jean George, il ſe démit de l'Archevêché de Magdebourg, en faveur d'un de ſes Fils nommé Chriſtian Guillaume. Il adminiſtra la Pruſſe pendant la démence du Duc Albert Frédéric. Il recueillit la ſucceſſion du Duché de Jagerndorff, qu'il céda à un de ſes Fils nommé Jean George, pour le dédommager de l'Evêché de Strasbourg, auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là, les ſucceſſions ſe réuniſſoient ſouvent, & ſe diviſoient de même: la mauvaiſe Politique de ces Princes rendoit le travail, que la fortune faiſoit pour l'aggrandiſſement de leur Maiſon, ingrat & inutile.

JOACHIM Frédéric fut le premier Prince, qui établit un Conseil d'Etat. Il reste à juger, quelle devoit avoir été l'administration du Gouvernement, la Justice & la conduite des Finances, dans ce païs grossier & sauvage, où il n'y avoit pas même des personnes préposées pour vaquer à ces emplois.

L'ELECTEUR s'apperçut sans doute de la nécessité qu'il y avoit, de pourvoir à l'éducation de la jeunesse; car ce fut à cette intention, qu'il fonda le College de Joachimsthal. Cent vingt personnes y sont élevées, nourries & instruites, selon l'institution, dans les Belles-Lettres. Le Grand Electeur transféra depuis ce College à Berlin. La pauvreté du païs & le peu d'especes qui rouloient, donnerent lieu aux Loix Somptuaires que l'Electeur fit publier. Il mourut l'année 1608., âgé de soixante trois ans.

JEAN SIGISMOND.

JEAN Sigismond avoit épouſé à Konigsberg l'an 1594., ANNE fille unique d'Albert Duc de Pruſſe, héritiere de ce Duché & de la ſucceſſion de Cleves. Cette ſucceſſion étoit compoſée des païs de Juliers, Berg, Cleves, la Marck, Ravensberg & Ravenſtein. Le morceau étoit trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient eſpérance d'y participer.

AVANT que de parler des droits des Electeurs de Brandebourg & des Ducs de Neubourg, il eſt bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matieres.

L'EMPEREUR Maximilien avoit donné l'expectative de cette ſucceſſion, aux Princes des deux Lignes de Saxe, à ſavoir, l'Erneſtine & l'Albertine, au défaut de tous les héritiers mâles & femelles des Ducs de Cleves.

Car

Car les Patentes, que le Duc de Juliers, George Guillaume, obtint de l'Empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean Frédéric, dernier Electeur de Saxe de la Maiſon Erneſtine, épouſa SIBYLLE, Fille de Jean III. Duc de Juliers.

LE Duc Guillaume de Cleves, Fils de Jean de Juliers, épouſa la Fille de Ferdinand, Niéce de l'Empereur Charles Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'Empereur avoit, de ce que Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'Union de Smalcalde, le porterent à confirmer au Duc Jean Guillaume le droit qu'il avoit, de diſpoſer de la ſucceſſion en faveur de ſes Filles au défaut des héritiers mâles. Le Fils de ce Duc, nommé comme lui Jean Guillaume, mourut ſans enfans en 1609. Ainſi cette ſucceſſion retomba à ſes Sœurs.

L'AÎNEE, nommée MARIE ELEONORE, avoit épouſé le Duc de Pruſſe Albert Frédéric.

LA ſeconde, ANNE, étoit mariée au Prince Palatin de Neubourg.

LA troiſieme, MAGDELEINE, étoit Femme du Comte Palatin de Deux-Ponts.

LA

La quatrieme, Sibylle, étoit mariée à un Prince d'Autriche Comte de Burgaw.

Ces quatre Princeſſes & leurs Enfans prétendirent à cette ſucceſſion.

La Maiſon de Saxe ajoûtoit au droit de réverſion, le mariage de l'Electeur Frédéric avec la Princeſſe Sibylle Tante du défunt.

Marie Eléonore, Femme d'Albert de Pruſſe, fondoit ſes droits ſur ſon contrat de mariage en 1572., qui portoit en termes exprès, que ſi ſon Frere venoit à mourir ſans enfans, elle & ſa Poſtérité hériteroient des ſix Duchés, en vertu des Pactes fondamentaux des années 1418. & 1496. par leſquels les Filles aînées ont le droit de ſuccéder. Le Duc de Pruſſe s'engagea à païer deux cens mille florins d'or aux Sœurs de ſa Femme, pour les ſatisfaire par cette ſomme ſur toutes leurs prétentions. Si Marie Eléonore eut été en vie au décès de ſon Frere, il eſt fort probable, qu'il n'y auroit point eu de démêlé; mais, étant morte, ſa Fille Anne, Femme de l'Electeur Jean Sigismond, rentroit dans les droits de ſa Mere. Cette ſucceſſion devoit donc tomber

tomber ſur ſon Chef, puiſqu'elle repréſentoit Marie Eléonore; & c'étoit le point de la conteſtation.

LES prétentions d'Anne Ducheſſe de Neubourg ſe fondoient, ſur ce que ſa Sœur Marie Eléonore étant morte, elle rentroit dans ſes droits, & devenoit, par conſéquent, l'aînée de ſes autres Sœurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit Niéce du défunt. Il n'y avoit que les Pactes de famille & le contrat de mariage de Marie Eléonore, de contraires à ces raiſons.

LES deux Sœurs cadettes du Duc Jean Guillaume, ne demandoient pas la ſucceſſion entiere; elles ne propoſoient que le démembrement.

CE qui rendoit nul de toute nullité, le droit de ces trois Sœurs cadettes; c'eſt qu'elles avoient paſſé dans leur contrat de mariage, une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur Sœur aînée.

L'ELECTEUR Jean Sigismond & le Duc Wolffgang Guillaume de Neubourg convinrent, de ſe mettre en poſſeſſion de la ſucceſ-

ſion

sion litigieuse, en se réservant cependant leurs droits respectifs. L'Empereur Rodolphe, qui vouloit s'emparer de cet héritage sous prétexte de le mettre en séquestre, facilita cet accord. L'Archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer ; mais les Princes Protestans s'y opposerent & formerent cette célebre Alliance, qu'on nomma l'UNION, & dans laquelle Jean Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'Union, les Princes Catholiques firent un traité semblable à Wurtzbourg, qu'on nomma la LIGUE. L'Electeur étoit favorisé des Hollandois, qui craignoient le Séquestre Impérial; & le Duc de Neubourg, par Henri IV. Roi de France: mais lorsque ce Prince se préparoit à le secourir, il fut assassiné par Ravaillac (*).

L'ELECTEUR avoit tenté un accommodement avec le Duc de Neubourg ; mais dans une entrevue qu'ils eurent, dans la chaleur de la dispute Jean Sigismond donna un soufflet

(*) Voyez les Mémoires de Sully.

ſlet à ce Prince ; ce qui brouilla les choſes de nouveau. On peut juger par ce trait ſingulier, de la politeſſe & des mœurs de ce tems. En 1611. on tenta un autre accommodement à Juterbock avec l'Electeur de Saxe, au ſujet de la même ſucceſſion, ſans que les Princes s'y trouvaſſent ; car les entrevues étoient devenues dangereuſes : mais le Duc de Neubourg proteſta contre ce Traité ; & il ne fut jamais mis en exécution.

Le Duc Albert de Pruſſe, époux de Marie Eléonore & Beau-Pere de Jean Sigismond, avoit eu le malheur de tomber en démence. Joachim Frédéric avoit adminiſtré la Pruſſe, depuis qu'il ſe trouvoit dans cette triſte ſituation ; & Jean Sigismond ſe chargea enſuite du même ſoin. Il reçut de Sigismond III. Roi de Pologne, l'inveſtiture de la Pruſſe, pour lui & ſes Deſcendans : c'étoit la troiſieme inveſtiture, qui avoit été donnée à la Maiſon Electorale.

Comme la Pruſſe fut réunie à la Maiſon de Brandebourg par Jean Sigismond, il n'eſt pas

pas hors de propos de donner en peu de mots une idée, de ce que ce païs étoit originairement, de ſon Gouvernement, & comment il paſſa au Duc Albert, Beau-Pere de l'Electeur.

Le nom de Borussia dont on a fait Pruſſe, ſignifie; Bo, auprès, Russia, de la riviere de Ruſſe; la Ruſſe eſt une branche du Niémen qu'on nomme à préſent la Ménel. La Pruſſe fut habitée originairement par des Bohemiens, des Sarmates, des Ruſſes & des Venedes. Ces Peuples étoient plongés dans l'Idolatrie la plus groſſiere: ils adoroient les Dieux des forêts, des lacs, des rivieres, & même des Serpens & des Elans. Leur dévotion ruſtique & ſauvage ne connoiſſoit pas la ſomptuoſité des Temples. Leurs principales Idoles, Potrimpos, Percunos & Picollos, avoient leur culte établi ſous des Chênes, où elles étoient placées à Romowa, & à Heiligenbeil. Les Pruſſiens ſacrifioient à leurs Faux-Dieux, juſqu'à leurs ennemis priſonniers. Saint Adelbert fut le premier, qui prêcha le Chriſtianisme à ces Peuples vers l'an

l'an 1000 ; & il reçut la Couronne du Martyre. Selon Criſpus, trois Rois de Pologne, nommés tous trois Boleſlas, firent la guerre aux Pruſſiens, pour les convertir; mais ces Peuples, devenus aguerris, ravagerent la Mazovie & la Cujavii. Conrad, Duc de Cujavie, appella à ſon ſecours les Chevaliers Teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en étoit alors le Grand-Maître. En 1239. il entra en Pruſſe; & il établit, à l'aide des Chevaliers Livoniens, (qui étoient une eſpece de Templiers) les quatre Evêchés de CULM, POMESAN, ERMELAND & SAHMELAND. La guerre, que l'Ordre fit aux Pruſſiens, dura cinquante trois ans. Les Chevaliers ſoutinrent enſuite des guerres, tantôt contre la Pologne, & tantôt contre les Ducs de Poméranie qui étoient jaloux de leur établiſſement. Dès-lors les familles des Chevaliers commencerent à s'établir en Pruſſe; & c'eſt d'eux, en grande partie, que deſcend la Nobleſſe qui l'illuſtre aujourd'hui.

SOUS le Grand-Maître Conrad d'Erlichhauſen en 1450. les Villes de Dantzick, Thorn

&

& Elbing, lui déclarerent, qu'étant laſſes de lui obéir, elles s'étoient données à Caſimir, Fils de Jagellon Roi de Pologne. La guerre, que les Chevaliers & les Polonois ſe firent pour la Pruſſe, dura treize ans. Les Polonois victorieux donnerent la loi : la Pruſſe citérieure de la Viſtule fut annexée à ce Roiaume, & s'appella Pruſſe Roiale : l'Ordre garda la Pruſſe ultérieure, mais il fut obligé d'en préter hommage aux vainqueurs.

En 1510. Albert de Brandebourg fut élu Grand-Maître par l'Ordre : c'étoit l'arriere Petit-Fils d'Albert l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau Grand-Maître, pour venger l'honneur de l'Ordre, entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois, qui finit très heureuſement pour lui, puiſqu'il fut créé Duc de Pruſſe, par Sigismond I. Roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce Prince & ſes Deſcendans. Albert ne s'engagea qu'à préter l'hommage accoutumé à la Pologne.

Le Duc Albert, Maître de la Pruſſe ultérieure, quitta alors l'habit, la croix & les armes.

armes de l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers ſe conduiſirent comme font les plus foibles; ils ſe contenterent de proteſter contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau Duc eut une guerre à ſoutenir en 1563. contre Eric Duc de Brunswick & Commandeur de Mémel. Eric entra en Pruſſe, à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Viſtule. Comme il ne s'y paſſa rien de remarquable, & que les deux bords de la riviere étoient couverts de Soldats qui cueilloient des noix, on appella cette expédition, la GUERRE DES NOIX. Albert ſe fit Proteſtant en 1519.; & la Pruſſe imita ſon exemple. Son fils Frédéric Albert lui ſuccéda en 1568. Il reçut l'inveſtiture, du Roi Sigismond Auguſte, à laquelle eut part l'Envoié de l'Electeur Joachim II. C'eſt cet Albert Frédéric, qui épouſa Marie Eléonore Fille de Jean Guillaume, & Sœur du dernier Duc de Cleves. Jean Sigismond fut le Gendre & le Tuteur de ce Duc de Pruſſe. La mort de ſon Beau-Pere le fit entrer entierement dans

la poſſeſſion de ce Duché l'an 1618. Jean Sigismond s'étoit fait Réformé dès l'an 1614., pour complaire aux Peuples du païs de Cleves, qui devoient devenir ſes Sujets. L'Empereur Rodolphe II. mourut pendant la régence de l'Electeur. Le College Electoral élut en ſa place Matthias Frere du défunt. L'Electeur, ſentant les approches de l'âge & ſe voiant accablé d'infirmités, remit la régence à ſon Fils GEORGE GUILLAUME, & mourut peu de tems après.

GEORGE GUILLAUME.

GEORGE GUILLAUME parvint à l'Electorat l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuſe de toutes celles des Princes de ſa Maiſon. Ses Etats furent déſolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funeſtes furent ſi profondes, qu'on en voit encore des marques au tems que j'écris cette Hiſtoire. Tous les fléaux de l'Univers fondirent à la fois ſur ce malheureux Electorat. Il voioit à ſa tête un Prince incapable de gouverner, qui avoit choiſi pour ſon Miniſtre un Traître (*) à ſa patrie. Une guerre, ou plutôt un bouleverſement général ſurvint en même tems. Il fut inondé par des Armées amies & ennemies, également pillardes & barbares, qui ſe heurtant comme des vagues agitées par une tempête,

(*) Le Comte de Schwartzenberg, Stadthouder de la Marche.

pête, tantôt le couvroient de leur nombre, & tantôt ſe retiroient après l'avoir ruiné. Et enfin, pour mettre le comble à la déſolation, ce qui échapa de ſes habitans au fer du Soldat, périt par des maladies malignes & contagieuſes.

La même fatalité, qui perſécuta cet Electeur, parut s'acharner ſur tous ſes Parens. George Guillaume avoit épouſé la Fille de Frédéric IV. Electeur Palatin. Il étoit, par conſéquent, Beau-Frere du malheureux Frédéric V. élu & couronné Roi de Boheme, battu au Weiſenberg, dépouillé du Palatinat & mis au ban de l'Empire, par l'Empereur Ferdinand II. Le Duc de Jagerndorff Oncle de George Guillaume fut dépoſſédé de ſon païs, parce que ce Prince avoit embraſſé le parti de Frédéric V.; & l'Empereur donna ſes biens confiſqués à la Maiſon de Lichtenſtein, qui en eſt actuellement en poſſeſſion. L'Electeur proteſta envain contre cette violence. Enfin ſon ſecond Oncle, l'Adminiſtrateur de Magdebourg, fut dépoſé & mis au ban de l'Empire, pour être entré dans la Li-

gue de Lavenbourg, & pour s'être allié avec le Roi de Dannemarck. L'Empereur victorieux de ſes ennemis, étoit preſque deſpotique dans l'Empire.

La guerre de trente ans avoit commencé dès l'an 1618., à l'occaſion de la révolte des Bohemiens, qui élurent pour leur Roi Frédéric V. Electeur Palatin: mais comme nous nous bornons aux évenemens, qui regardent directement l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette Hiſtoire.

La treve, que les Hollandois & les Eſpagnols avoient conclue en 1609. pour douze ans, étoit prête d'expirer; & les Duchés de la ſucceſſion de Cleves, où ces deux Nations avoient des troupes, devinrent le théatre de la guerre. Les Eſpagnols forcerent la garniſon de Juliers, que les Hollandois tenoient pour l'Electeur: Cleves & Lipſtadt ſe rendirent à Spinola. Les Hollandois chaſſerent cependant en 1629. les Eſpagnols, du païs de Cleves; & reprirent quelques Villes pour l'Electeur,

lecteur. George Guillaume & le Duc de Neubourg diſpoſerent les Eſpagnols en 1630., à évacuer une partie de ces Provinces: les Hollandois mirent garniſon dans les places de l'Electeur, & les Eſpagnols dans celles du Duc; mais cet arrangement ne fut pas de durée.

En 1635. la guerre recommença dans ces Provinces avec plus de violence qu'auparavant; & pendant toute la régence de l'Electeur, les Provinces de cette Succeſſion furent en proie aux Eſpagnols & aux Hollandois, qui s'emparoient des poſtes, ſurprenoient des Villes, gagnoient des avantages les uns ſur les autres, les reperdoient de même, & où cependant il ne ſe paſſa rien de conſidérable. Les exactions des Officiers & le brigandage des Soldats, faiſoient dans ces tems-là la partie principale de l'art militaire.

Quoique l'Empereur affectât une Souveraineté indépendante, les Princes de l'Empire ne laiſſoient pas que d'oppoſer à ſon deſpotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois: ces Princes formoient des Ligues,

qui donnoient ſouvent l'alarme à Vienne.

Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe intercéderent auprès de l'Empereur, pour leur Collegue l'Electeur Palatin, mis au ban de l'Empire; & ils refuſerent de reconnoître l'Electeur Maximilien Duc de Baviere, que Ferdinand II. avoit élevé à cette Dignité, au préjudice de la Maiſon Palatine & contre les Loix de l'Empire. Selon la Bulle d'Or, un Empereur n'eſt point en droit de mettre au ban de l'Empire, ni de dégrader un Electeur, ſans le conſentement unanime de toute la Diete aſſemblée en corps. Ces interceſſions ne produiſirent aucun effet; & l'Empereur, qui n'étoit occupé que de ſa vengeance perſonnelle, ſe trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés du Corps Germanique, ni des Loix de l'équité.

Des ce tems, l'Electeur & ſon Conſeil prévirent les approches de la guerre, & la néceſſité qui les y entraîneroit, par la complication d'évenemens, qui la rendoit preſque inévitable. D'un côté, des droits à ſoutenir ſur la Succeſſion de Cleves; de l'autre,

la

la guerre de trente ans; & de plus, les diſſenſions que la Religion avoit fait naître, & qui occaſionnoient des cabales & des Ligues puiſſantes; des guerres déjà allumées, & d'autres prêtes à embraſer ſon Etat, avertiſſoient George Guillaume de ſe préparer à les ſoutenir, lorſqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier Miniſtre, le Comte de Schwartzenberg, propoſa par différentes repriſes, de lever un corps de vingt mille hommes, qu'il vouloit faire paſſer au ſervice de l'Empereur: mais on prit de ſi mauvaiſes meſures, & l'on fit des arrangemens ſi ridicules, qu'on aſſembla à peine ſix mille hommes.

Les progrès de la Réforme, qui diviſoit l'Allemagne en deux puiſſans partis, acheminerent inſenſiblement les choſes à une guerre ouverte.

Les Proteſtans, intéreſſés à ſoutenir l'exercice libre de leur Religion, & à retenir les biens des Eccléſiaſtiques, qu'ils avoient confiſqués, firent une Confédération à Lavenbourg. Chriſtian IV. Roi de Dannemarck, & les Ducs de Lunébourg, de Holſtein, de Meck-

lenbourg, & l'Adminiſtrateur de Magdebourg Oncle de l'Electeur, y entrerent. L'Empereur en prit ombrage; & jugeant au deſſous de lui d'emploier les voies de la négociation & de la douceur, pour ramener les eſprits à un accommodement, il envoia Tilli à la tête de douze mille hommes, dans le Cercle de la Baſſe-Saxe. Tilli ſe préſenta devant Halle; & quoique la Ville ſe fût rendue ſans réſiſtance, il la livra au pillage. Wallenſtein s'approcha dans le même tems des Evêchés d'Halberſtadt & de Magdebourg, avec douze mille Autrichiens. Les Etats de la Baſſe-Saxe, étonnés de ces hoſtilités, demanderent à l'Empereur de s'accommoder: mais ces propoſitions n'empêcherent point Tilli ni Wallenſtein, d'envahir les païs d'Halberſtadt & de Magdebourg. Chriſtian Guillaume Adminiſtrateur de Magdebourg fut dépoſé (*); & contre l'attente de la Cour Impériale, le Chapitre donna ſa nomination à un Fils cadet de l'Electeur de Saxe, nommé Auguſte.

L'Ad-

(*) L'Empereur avoit deſſein de donner ce Bénéfice à ſon Fils.

L'ADMINISTRATEUR dépoſé joignit ſes troupes à celles que le Roi de Dannemarck avoit fait entrer en Baſſe-Saxe, pour ſoutenir la Confédération de Lavenbourg. Chriſtian Guillaume & le Comte de Mansfeld qui commandoit cette Armée, attaquerent Wallenſtein au pont de Deſſau, & furent battus: ils ſe ſauverent, après leur défaite, dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillerent. Un autre corps, que le Roi de Dannemarck avoit en Baſſe-Saxe du côté de l'Huter, fut battu en même tems que Tilli. Le voiſinage & les victoires des Impériaux obligerent George Guillaume, de ſe ſoumettre enfin aux volontés de l'Empereur, & de reconnoître la nouvelle dignité de Maximilien de Baviere.

LE Roi de Dannemarck, qui ſe releva de ſes défaites, reparut l'année ſuivante avec deux Armées, dont il commandoit l'une & l'Adminiſtrateur l'autre: mais découragé par les mauvais ſuccès qu'il avoit eus, il n'oſa pas ſe préſenter devant Tilli, qui occupoit Brandebourg, Rathenau, Havelberg & Perleberg.

MANSFELD, qui raſſembla de même les débris de ſon Armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'Electeur. Les Impériaux détacherent contre lui ſept mille hommes, auſquels l'Electeur en joignit huit cens ſous les ordres du Colonel Kracht: ce corps paſſa la Warthe, & diſſipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces foibles ſecours que l'Electeur donna alors, il paroît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes ſur pied.

LES Impériaux profiterent de leurs avantages, & ils mirent garniſon dans toute la Poméranie: & comme il y avoit quelque apparence que le Roi de Suéde, à l'exemple de celui de Dannemarck, embraſſeroit le parti des Princes Proteſtans d'Allemagne, que les Catholiques alloient opprimer, l'Empereur ſe ſervit de ce prétexte pour paroître le défenſeur de l'Empire, lors même que ſon intention ſecrete étoit de diſpoſer ſelon ſa volonté de ce Duché, dont la ſucceſſion retomboit à l'Electeur, après la mort du Duc Bogiſlas qui n'avoit point de lignée. Stralſund réſiſta aux Impériaux; Wallenſtein y mit le

ſiége,

ſiége, & le leva après y avoir perdu douze mille hommes: ce nombre me paroît exagéré de beaucoup, vu la foibleſſe des corps dont on ſe ſervoit alors; & il eſt apparent, que les Chroniqueurs de ces tems y ont ajoûté quelque choſe, par amour du merveilleux. La Ville de Stralſund, qui s'étoit maintenue par ſon courage, ſe méfiant de ſes forces, conclut une alliance avec le Roi de Suéde Guſtave Adolphe, & reçut une garniſon Suédoiſe de neuf mille hommes.

L'EMPEREUR cependant, enflé des ſuccès que ſes Généraux avoient eus en Allemagne, & croiant l'occaſion favorable pour abaiſſer les Princes Proteſtans & la nouvelle Religion, publia ſon fameux Edit de Reſtitution. Cette Ordonnance enjoignoit aux Princes Proteſtans, de rendre à l'Egliſe les biens dont la Réforme les avoit mis en poſſeſſion depuis la Transaction de Paſſaw (*). Tous y auroient fait des pertes conſidérables; la Maiſon

(*) En 1552. il y étoit ſtipulé que touchant les affaires de Religion, on demeureroit tranquille; & que perſonne ne ſeroit inquiété, juſqu'à ce que la Diete de l'Empire en eût décidé.

ſon de Brandebourg ſe ſeroit vue dépouillée des Evêchés de Brandebourg, de Havelberg & de Lébuſs. Ce fut le ſignal qui arma de nouveau les Proteſtans contre les Catholiques.

Les projets ambitieux de Ferdinand II. ne ſe bornoient pas à rabaiſſer les Princes de l'Empire : il avoit toujours des vues ſur l'Archévêché de Magdebourg : cependant Wallenſtein, qui aſſiégeoit depuis plus de ſept mois cette Capitale, fut obligé d'en lever le ſiége honteuſement.

Les troubles de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher, de conſidérer pour un moment ceux qui s'éleverent en Pologne.

Sigismond, Roi de Pologne, forma des prétentions ſur le Roiaume de Suéde, que Guſtave Adolphe gouvernoit alors. Le Roi de Suéde, plus actif, plus grand-homme que ſon adverſaire, le prévint : & pendant que Sigismond ſe preparoit à lui faire la guerre, Guſtave Adolphe paſſa en Pruſſe (*), prit le Fort de Pilow, & fit de grands progrès tant

(*) En 1625.

tant en Livonie que dans la Pruſſe Polonoiſe; & ſigna à Dantzig une treve de ſix ans avec les Polonois, dans laquelle l'Electeur fut compris, & qu'on prolongea juſqu'à vingt ſix ans. Il fut queſtion dans ce Traité, de George Guillaume en qualité de Feudataire de la Pologne; l'année 1626. il avoit pris en perſonne à Varſovie l'inveſtiture de la Pruſſe.

Le Roi de Suéde avoit deſſein d'entrer en Allemagne, afin de profiter des diviſions qui la déchiroient, & des troubles qui augmentoient encore par l'Edit de Reſtitution, que l'Empereur avoit fait publier. Guſtave, ſelon l'uſage des Rois, fit paroître un Manifeſte, dans lequel il détailloit les griefs qu'il avoit contre l'Empereur. Ses ſujets de plainte conſiſtoient, en ce que l'Empereur avoit aſſiſté le Roi de Pologne (*) d'un puiſſant ſecours; qu'il avoit dépoſé ſon Allié, le Duc de Mecklenbourg; & qu'il avoit uſé de violence envers la Ville de Stralſund, avec laquelle Guſtave étoit en alliance. L'Empereur

(*) Dix mille hommes.

reur auroit pu répondre, qu'étant en alliance avec le Roi de Pologne, il avoit été obligé de le ſecourir en vertu de ſes engagemens; que le Duc de Mecklenbourg n'auroit point été dépoſé, s'il ne s'étoit pas joint à la Ligue de Lavenbourg; & qu'enfin il n'étoit point permis à une Ville Anſéatique comme Stralſund, de faire d'autres Traités avec les Rois & Princes étrangers, que relativement à leur commerce.

A bien conſidérer les raiſons de Guſtave, elles ne valoient pas mieux que celles que Charles II. d'Angleterre emploia, pour chercher querelle aux Hollandois : les voici en peu de mots. Le Roi ſe plaignoit, que les Sieurs de Witt avoient dans leur Maiſon un tableau (*) ſcandaleux. Faut-il que des ſujets auſſi frivoles arment des Nations les unes contre les autres ? cauſent la ruine des plus floriſſantes Provinces ? & que l'eſpece humaine répande ſon ſang & prodigue ſa vie, pour

(*) Ce tableau repréſentoit une Bataille Navale, que Jean de Witt Général-Amiral avoit gagnée ſur les Anglois

pour contenter l'ambition & le caprice d'un ſeul homme?

PENDANT que les Suédois faiſoient des préparatifs pour venir fondre ſur l'Allemagne, Wallenſtein qui s'étoit établi dans l'Electorat de Brandebourg, en tiroit des ſommes exorbitantes. Il étoit bien ſinguliér, que les Impériaux traitaſſent, avec cette dureté exceſſive, un païs ami dont le Prince n'avoit donné aucun ſujet de plainte à l'Empereur. La ſituation déplorable dans laquelle ſe trouvoit George Guillaume, paroît rendue avec bien de la vérité, dans une réponſe qu'il fit à Ferdinand II, ſur ce qu'il l'avoit invité de ſe rendre à la Diete de Ratisbone. Il y dit: „ L'épuiſement de la Marche me met hors „ d'état de fournir à mes dépenſes ordinaires, „ & à plus forte raiſon, à celle d'un pareil „ voiage. 1630.

LES Auteurs rapportent que les Régimens de Pappenheim & de Saint Julien, qui avoient leurs quartiers dans la Moienne Marche, en tirerent trois cens mille écus en ſeize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus: il

eſt

eſt à préſent à douze. Moiennant quoi, cette ſomme feroit quatre cens mille écus de notre monoie. Ces Auteurs aſſûrent de même, que Wallenſtein tira de l'Electorat la ſomme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à dix ſept millions, 777 mille, 777 écus; ce qui eſt aſſûrément exagéré de plus de la moitié. Les Ecrivains de ces tems ne ſe piquoient point d'exactitude; ils ramaſſoient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités; & ils ne faiſoient pas réflexion, que des perſonnes ruinées trouvent une eſpece de conſolation, à amplifier leurs malheurs & à groſſir leurs pertes.

Les orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'Electorat, ſe réunirent enfin & vinrent de tous côtés fondre ſur lui. Guſtave Adolphe entra en Allemagne; il fit une deſcente dans l'Ile de Rugen, dont il délogea les Impériaux, à l'aide de ſa garniſon de Stralſund. A l'approche des Suédois; l'Empereur ſignifia aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils préparaſſent des vivres & des munitions pour

ſes

ſes troupes; les aſſûrant, qu'en faveur de ce ſervice, il modifieroit à leur égard ſon Edit de Reſtitution.

PENDANT que la Diete de Ratisbonne déploroit en beaux diſcours les malheurs de l'Allemagne, & qu'elle délibéroit ſur les moiens de la délivrer de tant de maux, & ſurtout de l'invaſion du Roi de Suéde : Guſtave Adolphe, qui ne perdoit pas ſon tems en paroles inutiles, s'empara de toute la Poméranie. Il mit garniſon à Stettin, & chaſſa de ce Duché Torquato Conti qui commandoit les Impériaux. Ce Général, chaſſé de la Poméranie par les Suédois, ſe retira par la Nouvelle Marche, & s'établit avec ſes troupes auprès de Francfort ſur l'Oder.

GUSTAVE Adolphe, maître de la Poméranie, fit un Traité avec le Duc Bogiſlas, dans lequel il fut ſtipulé, que ſi quelqu'un venoit à diſputer la ſucceſſion de la Poméranie à l'Electeur de Brandebourg après la mort du Duc, ou que la Suéde ne fut pas entiérement indemniſée des frais de la guerre, cette Province reſteroit en ſéqueſtre entre les mains de Guſtave Adolphe.

LE

Les Proteſtans, encouragés par l'approche du Roi de Suéde, tinrent une Aſſemblée à Léipzig, où ils délibérerent ſur leurs intérêts.

La Ville de Magdebourg s'étoit déjà alliée avec lui, & avoit accordé à ce Prince le paſſage ſur ſon pont de l'Elbe: en conſéquence de cette alliance, elle chaſſa les Impériaux du plat païs; mais Tilli revint à la tête de ſon armée, & mit devant cette Ville ce blocus ſi fameux dans l'Hiſtoire.

Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, desapprouvant la conduite des Magdebourgeois, réſolurent de ſe tenir conſtamment attachés à l'Empereur, & d'aſſembler leur Arriere-ban pour s'oppoſer aux Suédois.

A l'approche de Guſtave Adolphe, l'Electeur fit élever à la hâte quelques Ouvrages de terre devant les portes de Berlin; il fit planter quelques Canons ſur les remparts: manquant de troupes, & n'aiant pas eu le tems de raſſembler l'Arriere-ban, il obligea les Bourgeois à monter la garde, & à veiller à la ſûreté de la Ville.

Cependant Guſtave Adolphe traverſoit

la

la Marche, & couroit au ſecours du Duc de Mecklenbourg : ce Roi, auſſi politique que brave, fit obſerver à ſes troupes une diſcipline exacte : il avoit deſſein d'engager tous les Proteſtans dans ſes intérêts, publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne, que dans l'intention de délivrer les Princes du joug que l'Empereur leur impoſoit, & ſurtout pour défendre la liberté de la Religion. La France & la Suéde avoient le même intérêt de s'oppoſer au Despotisme de la Maiſon d'Autriche : elles s'allierent bientôt ; & leur Traité, entamé longtems auparavant, fut conclu à Berwald.

Les Impériaux, dont les forces étoient diviſées, ſongerent à ſe joindre pour tenir tête aux Suédois : Tilli laiſſa quelques troupes qui continuerent à bloquer Magdebourg, & marcha avec le gros de ſes forces à Francfort ſur l'Oder, où il ſe joignit avec Torquato Conti : il traverſa enſuite l'Electorat pour attaquer les Suédois, qui faiſoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Guſtave Adolphe avoit un aſcendant marqué ſur celle du Général Impérial : le Roi de Suéde quitta

le

le Mecklenbourg; il paſſa l'Oder à Schwedt; il prit Landsberg en paſſant, & mit le ſiége devant Francfort que ſept mille Impériaux défendoient; il prit la Ville, & une nombreuſe artillerie qui y étoit gardée; il s'empara encore de Croſſen; & puis il tourna brusquement vers Berlin, pour ſecourir Magdebourg que Tilli étoit revenu aſſiéger en perſonne.

Lorsque Guſtave Adolphe arriva à Cöpenick, il demanda à l'Electeur qu'il lui remît les Fortereſſes de Spandaw & de Cuſtrin, ſous prétexte d'aſſûrer ſa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George Guillaume dans ſes intérêts. L'Electeur, étonné de cette propoſition ſingulière, ne put ſe réſoudre à rien: les Miniſtres propoſerent une entrevue entre ces deux Princes. George Guillaume alla au devant du Roi, à un quart de mille de Berlin: l'entrevue ſe fit dans un petit bois: l'Electeur y trouva le Roi, eſcorté de mille Fantaſſins & de quatre Canons: Guſtave Adolphe réitéra les propoſitions qu'il avoit déjà faites à George Guillaume: l'Electeur, jetté dans le plus cruel embarras,

barras, ne ſachant à quoi ſe déterminer, demanda une demi-heure pour conſulter ſes Miniſtres: le Monarque Suédois s'entretint, en attendant, avec les Princeſſes & les Dames de la Cour. Les Miniſtres de George Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrein: QUE FAIRE? ILS ONT DES CANONS. Après avoir longtems délibéré & rien conclu, on pria le Roi de Suéde de ſe rendre à Berlin: Guſtave Adolphe entra dans cette Capitale avec toute ſon eſcorte: deux cens Suédois monterent la garde au Château de Berlin; le reſte des troupes fut logé chez les Bourgeois. Le lendemain toute l'Armée Suédoiſe ſe campa aux portes de la Ville; & l'Electeur, qui n'étoit plus le maître chez lui, conſentit à tout ce que vouloit le Roi de Suéde. Les troupes Suédoiſes, qui occuperent les Fortereſſes de Cuſtrin & de Spandaw, préterent ſerment à l'Electeur; & le Roi lui promit de lui remettre ces places, dès que le beſoin qu'il en avoit ſeroit paſſé. Guſtave Adolphe s'avança au-de-là de Potsdam; & les Impériaux, qui tenoient

Bran-

Brandebourg & Rathenau, ſe replierent à ſon approche ſur l'armée qui faiſoit le ſiége de Magdebourg. L'Electeur de Saxe refuſa aux Suédois le paſſage ſur le pont de l'Elbe à Wittenberg : ce qui empêcha Guſtave de ſecourir la Ville de Magdebourg, comme il en avoit l'intention.

CETTE malheureuſe Ville, que Wallenſtein ni Tilli n'avoient pu prendre par la force, ſuccomba à la fin à la ruſe. Les Impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremiſe des Villes Anſéatiques : ils affectoient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer ſur la place : les Magdebourgeois, crédules & négligens à la fois, s'endormirent dans cette ſécurité apparente : les Bourgeois, qui avoient fait de nuit la garde ſur le rempart, ſe retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maiſons : Pappenheim, qui dirigeoit le ſiége, & qui étoit avancé avec ſes attaques juſqu'à la contreſcarpe du foſſé, s'en apperçut & en profita : il fit ſes diſpoſitions ; & un matin que peu de monde étoit ſur le rempart, il donna quatre aſſauts

à

à la fois, & ſe rendit maître des remparts ſans grande réſiſtance : en même tems les Croates, qui cotoioient l'Elbe dont le lit étoit bas alors, la longérent ſans trop s'éloigner des bords, & prirent les Ouvrages à revers : & Tilli, maître des Canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfiloient les rues ; & le nombre des Impériaux, qui augmentoit à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les Habitans auroient pu faire. Cette Ville, une des plus anciennes & des plus floriſſantes de l'Allemagne, fut priſe ainſi lorſqu'elle s'y attendoit le moins, & fut barbarement livrée trois jours de ſuite au pillage.

Tout ce que peut inventer la licence effrénée du Soldat, lorſque rien n'arrête ſa fureur ; tout ce que la cruauté la plus féroce inſpire aux hommes lorſqu'une rage aveugle s'empare de leurs ſens, fut commis alors par les Impériaux dans cette Ville déſolée : les Soldats attroupés, les armes à la main, couroient par les rues, & maſſacroient indifféremment les vieillards, les femmes & les enfans, ceux qui ſe défendoient, & ceux qui

ne

ne leur faiſoient point de réſiſtance : les maiſons étoient pillées & ſaccagées ; les rues inondées de ſang, & couvertes de morts : on ne voioit que des cadavres encore palpitans, entaſſés ou étendus tout nus : les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit, & les cris furieux de leurs Aſſaſſins, ſe mêloient dans les airs & inſpiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des Citoiens : il ne s'en ſauva que quatorce cens, qui s'étant enfermés dans le Dôme, obtinrent leur grace de Tilli. Aux maſſacres ſuccéderent les embraſemens : les flammes s'éleverent de tous les côtés, & dans peu d'heures les maiſons des particuliers & les Edifices publics ne formerent qu'un même monceau de cendres : à peine ſauva-t-on cent quarante maiſons de cet incendie général. Douze cens Filles ſe noierent, dit-on, pour conſerver leur virginité ; mais ce ſont de ces contes fabuleux, qui auroient plutôt réuſſi du tems d'Hérodote que du nôtre.

TOUTE l'Allemagne, amis & ennemis, plaignit le ſort de cette Ville, & déplora la

fin

ſin funeſte de ſes Habitans : la cruauté des Impériaux fut d'autant plus en horreur, que l'Hiſtoire ne préſente que peu d'exemples d'une auſſi grande inhumanité.

Apres la perte de Magdebourg, Guſtave Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la ſeconde fois : il étoit outré de n'avoir pu ſauver cette Ville alliée, & il en rejettoit la faute ſur les Electeurs de Brandebourg & de Saxe. George Guillaume députa l'Electrice & toutes les Princeſſes de ſa Cour, au camp du Roi de Suéde pour l'appaiſer : il s'y rendit enfin lui-même, & il accorda au Roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorſque l'Electeur s'en retourna à Berlin, l'Armée Suédoiſe le ſalua d'une triple décharge de canons : comme ces piéces étoient chargées à balles & braquées vers la Ville, il y eut beaucoup de maiſons & de toits que les boulets endommagerent : les Habitans trouverent cette civilité un peu Gothique & Hérule. Le lendemain, l'Armée Suédoiſe paſſa la Sprée & défila par la Ville.

L'Electeur excuſa ſa conduite auprès

de Ferdinand II., en lui repréſentant, qu'il n'avoit pas été en état de réſiſter à la violence d'un Prince puiſſant, qui lui avoit preſcrit des loix à main armée : l'Empereur répondit ſéchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches, que n'avoient fait les Impériaux.

L'ELECTEUR de Saxe, qui voioit proſpérer les armes des Suédois, ſe rangea du côté de la fortune, & donna l'exemple à tous les Princes Proteſtans : les Suédois rendirent à l'Electeur Spandaw & Cuſtrin ; ils inondèrent enſuite la Baſſe Saxe, entrerent dans la Vieille Marche, & prirent le camp de Werben; poſte d'une aſſiette admirable, & ſitué au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilli, craignant pour Pappenheim qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe & vint à ſon ſecours : il s'avança vers le camp du Roi de Suéde: le génie heureux de ce Prince, qui facilitoit toutes ſes entrepriſes, lui fit naître le deſſein de ſurprendre l'Avant-garde de Tilli, compoſée de trois Régimens que ce Général avoit trop

avan-

avanturés ; il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en piéces ; après-quoi, il retourna dans ſon camp. Tilli, qui vouloit laver cet affront, marcha droit aux Suédois ; mais l'aſſiette du camp étoit ſi forte, & les diſpoſitions du Roi ſi bonnes, qu'il n'oſa pas en courir le hazard : il manqua de vivres ; & ſe trouvant obligé de ſe retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipzig, & de contraindre l'Electeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Guſtave Adolphe, pénétrant ſon deſſein, quitte ſon camp de Werben, paſſe l'Elbe à Wittenberg, ſe joint aux Saxons à Duben, & fond ſur les Impériaux qu'il défait totalement. Parmi la nombreuſe artillerie que le Roi prit aux Impériaux dans cette bataille de Leipzig, on remarqua beaucoup de piéces aux armes de Brandebourg, de Saxe & de Lunebourg, que les Impériaux s'étoient appropriées. Tilli, après avoir laiſſé ſix mille des ſiens ſur la place, s'enfuit en Thuringe, où il raſſembla les débris de ſa défaite.

Nous ne ſuivrons point les Suédois dans

le cours de leurs triomphes ; il ſuffit de ſavoir, que Guſtave Adolphe devint l'Arbitre de l'Allemagne, & qu'il pénétra juſqu'au Danube ; tandis que Banier, à la tête d'un autre corps Suédois, chaſſa les Impériaux des Evêchés de Magdebourg & d'Halberſtadt ; & qu'il établit dans ces païs une Régence au nom de ſon Maître. Il ne reſta aux Impériaux que la Ville de Magdebourg, où ils avoient une forte garniſon.

PENDANT que l'Allemagne étoit ravagée & pillée, Sigismond Roi de Pologne mourut, & Uladiſlas fut élu à ſa place.

LES Suédois, qui ne s'endormoient pas ſur leurs lauriers, mirent le ſiége devant Magdebourg ; & Pappenheim accourut du Duché de Brunswig où il étoit, pour la ſecourir : Banier leva le ſiége à ſon approche. En même tems, le Duc de Lunebourg, qui étoit Allié des Suédois, vint joindre Banier avec une belle Armée. Pappenheim, ſe trouvant trop foible pour réſiſter à tant de forces, évacua la Ville de Magdebourg, & ſe retira dans les Cercles de Weſtphalie & de Franconie où

la guerre le ſuivit. Les Suédois entrerent à Magdebourg, & ils encouragerent le peu qui reſtoit de ſes anciens Habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'EMPEREUR, que l'infortune de ſes armes rendoit plus doux, ſe ſervit d'un langage plus inſinuant, afin de détacher les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du parti des Suédois; mais ceux-ci avoient de fortes raiſons pour en uſer autrement. L'Electeur de Saxe ſe flattoit, qu'à la faveur de la ſupériorité qu'avoient les Suédois, il pourroit jouer un grand rôle dans l'Empire; & l'Electeur de Brandebourg, craignant également les Impériaux & les Suédois, ne ſachant à quoi ſe déterminer, crut prendre un parti avantageux à ſes Etats, en s'attachant à la fortune de Guſtave Adolphe, qui paroiſſoit alors ſi bien affermie: il envoia même quelques foibles ſecours aux Saxons, qui pourſuivoient en Siléſie un corps d'Impériaux, commandé par Balthaſar de Maradas.

L'EMPEREUR, irrité du refus de ces Princes, & encore plus de l'irruption qu'ils faiſoient

ſoient en Siléſie, voulut en marquer ſon reſſentiment ; il envoia Wallenſtein à la tête d'une forte Armée, pour s'emparer de ces deux Electorats. Pappenheim quitta la Weſtphalie, & ſe joignit à Wallenſtein. Comme le Roi de Suéde ſe trouvoit alors en Bavière, ces deux Généraux profiterent de ſon éloignement ; ils entrerent en Saxe, & prirent Leipzig, Naumbourg, Merſebourg, Halle & Gibichenſtein.

Le Roi de Suéde apprend cette nouvelle, & accourt au ſécours de la Baſſe Saxe : il arrive ; il gagne la fameuſe bataille de Lutzen & perd la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus ; n'aiant plus leur Héros à leur tête ; & les Impériaux, quoique défaits, ſe croioient victorieux, n'aiant plus Guſtave Adolphe à combattre.

Ainsi finit ce Roi, qui avoit fait trembler l'Empereur ; qui avoit rétabli la liberté des Princes d'Allemagne ; & auquel on ne peut reprocher que le défaut de trop d'ambition, qui eſt malheureuſement celui de la plupart des Grands-Hommes. Après ſa mort,

les

les Suédois chaſſerent les Impériaux de la Baſſe Saxe ; & toutes les Villes, dont Wallenſtein s'étoit emparé, furent repriſes par l'Electeur de Saxe. Oxenſtiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne ; & il conclut, au nom de la Suéde, une Alliance à Heilbrun avec les Cercles de Franconie, de Suabe, du Haut & du Bas Rhin.

Quoique l'Electeur ne fût pas de l'Alliance de Heilbrun, il envoia de nouveau quelques ſécours à Arnim, qui commandoit les troupes Saxones en Siléſie : toutes celles de l'Electeur ne conſiſtoient qu'en trois mille Cavaliers, & en cinq mille Fantaſſins. Lorſqu'il apprit que Wallenſtein & Galas rentroient en Siléſie, il convoqua l'Arriere-ban ; ou plutôt il fit un armement général de tous ſes Sujets : mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne raſſembla jamais de forces aſſez nombreuſes pour s'oppoſer à la violence de ſes ennemis.

Wallenstein s'avança en Siléſie avec une Armée de quarante cinq mille hommes ; il amuſa Arnim par des propoſitions d'ac-

commodement ; il lui donna des jalouſies ſur la Saxe : mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit cens Suédois, s'empara de Francfort, & envoia des partis qui déſolerent la Poméranie & la Marche Electorale : il ſomma Berlin de lui porter ſes clefs : mais il apprit d'un côté, que Bernhard de Weimar avoit repris Ratisbonne ; & de l'autre, que neuf mille Saxons & Brandebourgeois s'avançoient vers lui : & ſans s'opiniâtrer dans ſes projets, il ſe retira en Siléſie, laiſſant une forte garniſon à Francfort & dans quelques autres Villes. Arnim & Banier couvrirent Berlin avec leur Armée : l'Electeur, aſſiſté des troupes Suédoiſes, ſe trouva à la tête d'une Armée de vingt mille hommes, dont à peine la ſixieme partie lui appartenoit : on a conſervé le nom des Régimens Brandebourgeois, qui étoient de cette Armée ; à ſavoir, Borgsdorff, Wolkman, François Lavenbourg, & Erentreich Borgsdorff. Avec ces troupes, il ſe préſenta devant Francfort ; & mille Autrichiens en ſortirent par capitulation : la garniſon Impériale de Croſſen en ſortit le bâton blanc à la main.

PEN-

PENDANT que Banier dirigeoit les opérations militaires de la Suéde, Oxenſtiern devenoit l'ame des négociations. Ce Chancelier, aiant trouvé avantageuſe l'Alliance qu'il avoit faite à Heilbrun avec les Cercles de l'Empire, en propoſa une pareille aux Cercles de la Haute & Baſſe Saxe: elle ſe conclut effectivement à Halberſtadt; & les Electeurs de Saxe & de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce Miniſtre, voiant les Armées de Suéde par-tout triomphantes & les Princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suéde, crut ſa puiſſance ſi bien établie, que rien ne pourroit déſormais lui réſiſter: dans cette perſuaſion, il leva le masque dans l'Aſſemblée qui ſe tint à Francfort ſur le Main; & il propoſa, que pour dédommager la Suéde des dépenſes qu'elle avoit faites en faveur des Princes Proteſtans, l'Empire lui cédât la Poméranie après la mort de ſon dernier Duc.

CETTE propoſition (ſoit dit en paſſant) étoit le vrai commentaire du Manifeſte, que Guſtave Adolphe avoit publié lorsqu'il entra en Allemagne. L'Electeur de Brandebourg ſe

trouva extremement bleſſé de cette propoſition d'Oxenſtiern, qui tendoit à le fruſtrer de ſes droits ſur la Poméranie : & l'Electeur de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalouſie extrême du pouvoir de ce Chancelier, & de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut, que dans ces circonſtances l'Archiduc Ferdinand & le Cardinal Infant remportaſſent à Nordlingue une victoire complette ſur les Suédois ; ce qui acheva d'ébranler des Alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables ſujets de mécontentement.

L'EMPEREUR, attentif à diviſer l'Allemagne liguée contre lui, profita avec habileté des diſpoſitions pacifiques de ces deux Electeurs ; & il fit avec eux ſa Paix à Prague : les conditions de ce Traité, ſigné le 20. de Mars 1635., furent, que le ſecond Fils de l'Electeur de Saxe reſteroit Adminiſtrateur de Magdebourg ; & que les quatre (*) Baillages démembrés de cet Archévêché, demeureroient

(*) Querfurt, Juterbock, Bock & Damme.

roient en toute propriété à la Saxe : l'Empereur promit à l'Electeur de Brandebourg, de maintenir ſes droits ſur la Poméranie, & de ne plus révendiquer les biens de l'Egliſe, qu'il poſſédoit : il confirma de plus ſes Pactes de Confraternité entre les Maiſons de Brandebourg, de Saxe & de Heſſe.

Apres cette Paix, les troupes Impériales & Saxones nettoierent les Evêchés de Magdebourg & de Halberſtadt des Suédois qui les infeſtoient : la Ville de Magdebourg tint ſeule pour les Suédois : la Poméranie, le Mecklenbourg & la Vieille Marche ſe reſſentirent de nouveau des troubles de la guerre : les Impériaux & les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe & de la Havel; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courſes bien avant dans le païs, & de pouſſer même leurs partis juſqu'à Oranienbourg.

Banier, pour éloigner la guerre de la Poméranie qu'il vouloit conſerver à la Couronne de Suéde, aſſembla ſon Armée à Rathenau, & marcha par Wittenberg à Halle,

eſpérant encore de délivrer la garniſon Suédoiſe de Magdebourg, que les Impériaux tenoient extrêmement preſſée. L'Electeur de Saxe accourut en Miſnie, où il ſe joignit à un corps d'Impériaux qúe Moroſini commandoit. La guerre s'arrêta longtems aux bords de la Sale : les Saxons contraignirent cependant Banier à ſe retirer ; & les Impériaux prirent Magdebourg : Banier paſſa par le païs de Lunebourg, & revint dans la Marche : Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes : ils ſurprirent & forcerent Brandebourg & Rathenau, où il y avoit garniſon Impériale. Ainſi ce malheureux Electorat devenoit la proie du premier occupant : ceux qui prenoient le nom d'Amis, de même que ceux qui ſe diſoient Ennemis déclarés, en tiroient des Contributions exorbitantes, pilloient, ſaccageoient, dévaſtoient le païs, & y faiſoient les maîtres pendant qu'ils y étoient ; toutes les Villes ſituées le long de la Havel fûrent, en moins de ſix ſemaines, deux fois pillées par les Suédois, & une fois par les Impériaux : cette déſolation

étoit

étoit univerſelle ; le païs n'étoit pas ruiné, mais il étoit abîmé totalement.

La fatalité de ces tems fit, que la fortune ne ſe déclara jamais entierement pour un parti ; & que ſemblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus, & rabaiſſoit enſuite ceux qu'elle avoit relevés.

La maniere, dont on faiſoit la guerre alors, étoit différente de celle dont on la fait à préſent : les Princes ne faiſoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes : ils entretenoient en tems de guerre une ou, ſelon leur puiſſance, pluſieurs Armées ; le nombre de chacune ne paſſoit pas d'ordinaire vingt quatre mille hommes : ces troupes vivoient du païs où elles étoient emploiées : elles cantonnoient ordinairement, & ne campoient que lorſqu'elles vouloient donner bataille, ce qui leur rendoit les ſubſiſtances faciles. Lorsque l'Empereur ou le Roi de Suéde vouloient exécuter quelque grand projet, ils joignoient deux Armées, au moien deſquelles ils gagnoient la ſupériorité. Les

Généraux, dont les corps étoient les plus foibles, aiant comparé les forces des ennemis avec les leurs, ſe retiroient ſans combattre; & comme ils vivoient également partout à diſcrétion, il leur étoit indifférent d'abandonner un païs, parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre, ne décidoit de rien, conſommoit plus de monde par ſa durée que celles d'à-préſent; & la rapine & le brigandage des troupes dévaſtoient totalement les Provinces qui ſervoient de théatre de guerre aux Armées.

BANIER remporte une victoire à Witſtock ſur les Impériaux & les Saxons. Les Suédois reprennent tout d'un coup la ſupériorité: les troupes battues & fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig: les Suédois inondent la Marche de nouveau: Wrangel entre à Berlin, & y met cinq compagnies en garniſon: après quoi il redemande à l'Electeur ſes Fortereſſes. George Guillaume, qui s'étoit retiré à Peitz, lui répondit: Qu'il s'abandonnoit à la diſcrétion des Suédois; mais que les Impériaux étoient maî-

maîtres de ſes places ; & qu'il n'en pouvoit pas diſpoſer. Wrangel prit ſes quartiers, & hiverna dans la Nouvelle Marche.

Dans ce tems mourut Ferdinand II., ce fier oppreſſeur de l'Allemagne : ſon Fils Ferdinand III., qu'il avoit fait élire Roi des Romains, lui ſuccéda comme ſi ce trône avoit été héréditaire. Bogiſlas, dont la famille avoit poſſédé le Duché de Poméranie pendant 700. ans, mourut de même pendant ces troubles ; & avec lui s'éteignit toute ſa Maiſon. Les Armées Suédoiſes, maîtreſſes de la Poméranie & des Etats du Brandebourg même, empêcherent l'Electeur de faire valoir ſes droits ſur ce Duché : il ſe contenta d'envoier un Trompette aux Etats de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis : cette Ambaſſade ſinguliere n'eut aucun effet : ſans doute que l'Electeur ſe ſervit d'un Trompette, à cauſe qu'il crut qu'il paſſeroit plus facilement qu'un homme de condition, à travers des troupes Suédoiſes.

Cependant les Impériaux, ſous les ordres de Hatzfeldt & de Moroſini, chaſſerent Banier

Banier de la Saxe, le pouſſerent au de-là de Schwedt, & reprirent Landsberg. Klitzing, à la tête des Saxons, nettoia en même tems la Marche & les bords de la Havel, & délivra ce païs des Suédois. La guerre, qui voiageoit d'une Province à l'autre, ſe transporta de nouveau en Poméranie, où les Impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le ſort des Marches; expoſée aux mêmes brigandages, elle fut priſe, repriſe, brûlée & ruinée.

ALORS la fatalité voulut que les Suédois reçurent de puiſſans ſecours; ce qui leur donna le moien de contraindre les Impériaux à fuir devant eux juſqu'en Boheme: mais quelques revers qu'éprouvaſſent les troupes Autrichiennes, rien ne fut capable de détacher les Electeurs de Brandebourg & de Saxe de l'Alliance qu'ils avoient faite avec l'Empereur.

LES Suédois parurent pour la quatrieme fois devant les portes de Berlin; & quatre cens Brandebourgeois évacuerent la Ville à leur approche.

L'Electeur, pour ſe venger des maux que les

les Suédois faiſoient ſouffrir à l'Electorat, projetta une diverſion : quatre mille Pruſſiens entrerent en Livonie, & y firent quelques ravages ; mais négligeant de s'emparer des Villes pour y aſſûrer leur établiſſement, ils abandonnerent promtement leurs conquêtes ; & leur expédition devint inutile. Les Suédois firent reſſentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie ; ils ſurprirent à Bernau, quinze cens Brandebourgeois, que Borgsdorff commandoit : Devitz prit la route de la Siléſie ; & Banier ſaccagea la Saxe & le païs de Halberſtadt.

Axelille, qui commandoit à Berlin, ſerra Spandaw de près, & bloqua légerement Cuſtrin, où l'Electeur s'étoit retiré avec ſa Cour fugitive. Dans ces tems les Etats de Poméranie ſe tinrent, & l'Electeur y envoia des Députés : les Etats ne favoriſerent point les Suédois ; & les Envoiés de l'Electeur à la Diete de Ratisbonne y tinrent les places des Ducs de Wolgaſt & de Stettin.

Comme les Etats de la Pruſſe devoient ſe tenir cette année à Konigsberg : George Guillaume

laume s'y rendit, pour y ſolliciter le paiement de quelques ſubſides arriérés : mais il mourut à Konigsberg le 3. de Décembre : laiſſant à ſon Fils FREDERIC GUILLAUME, un païs déſolé dont ſes ennemis étoient en poſſeſſion, peu de troupes, des Alliés dont l'affection étoit équivoque, & preſque aucune reſſource.

ON ne ſauroit, ſans bleſſer les loix de l'équité, charger George Guillaume de tous les malheurs qui arrivérent pendant ſa régence : s'il fit des fautes capitales, elles conſiſterent, en ce qu'il plaça ſa confiance dans le Comte de Schwartzenberg ; qui le trahit, & qui, ſelon quelques Hiſtoriens, avoit formé le projet de ſe faire lui-même Electeur de Brandebourg : il étoit Catholique ; il avoit toujours tenu le parti de l'Empereur ; & il ſe flattoit d'autant plus de ſa protection, que les Forteresſes de l'Electorat avoient été livrées à l'Empereur, auquel les Commandans avoient prété ſerment. On doit ſurtout reprocher à ce Prince, de n'avoir pas levé, avant que la guerre vînt ravager ſes Etats, un corps de vingt mille hommes, qu'il étoit en état d'entre-

tre-

tretenir : ces troupes auroient ſervi à ſoutenir ſes droits ſur la Succeſſion de Cleves, & plus utilement encore à défendre ſes Provinces : ſi l'Electeur avoit été armé de la ſorte, Mansfeld & l'Adminiſtrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris, comme ils le firent, de traverſer l'Electorat ; l'Empereur Ferdinand II. ſe ſeroit empreſſé de lui témoigner des égards ; & il n'auroit dépendu que de lui, de devenir ou l'Allié ou l'Ennemi des Suédois, au lieu d'être l'eſclave du premier-venu, comme il le fut.

Des lors que George Guillaume ne prit pas ces meſures, la complication biſarre des conjonctures ne lui laiſſa plus que le choix des fautes : il fut obligé d'opter entre les Impériaux & les Suédois, & comme il étoit foible, ſes Alliés furent toujours ſes maîtres.

Le zèle, avec lequel l'Empereur perſécutoit les Proteſtans, le fameux Edit de Reſtitution, les vues que ce Prince avoit ſur l'Archevêché de Magdebourg, & ſur-tout la maniere deſpotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne, ne pouvoient inſpirer à l'Electeur

teur que de l'éloignement pour ce Prince. D'un autre côté, les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une Puiſſance étrangere, les pillages inouis que les Suédois exerçoient dans les païs de Brandebourg, la fierté d'Oxenſtiern, & le deſſein que cette Couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie, empêchoient George Guillaume d'entrer dans l'Alliance des Suédois: il appréhendoit de plus, qu'ils ne ſe ſerviſſent de lui, comme d'un inſtrument principal, pour lui arracher la ſucceſſion de la Poméranie. En certains tems révolté contre la dureté de Ferdinand II., il ſe jettoit, comme par déſeſpoir, dans les bras de Guſtave Adolphe; & dans d'autres, pouſſé à bout par les projets d'Oxenſtiern, il recherchoit l'appui de la Cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, ſans force & ſans puiſſance, il tournoit de gré ou de force du côté du plus fort; & la fortune, qui paſſoit tous les jours des Armées Impériales aux Suédoiſes & des Suédoiſes aux Impériales, ſe plut à rendre ce Prince la victime de ſa légereté: de ſorte

que

que ſes Alliés n'eurent jamais des avantages aſſez ſuivis pour le protéger, comme ils l'auroient dû, contre les entrepriſes de leurs ennemis communs.

FRÉDÉRIC GUILLAUME, LE GRAND ELECTEUR.

FREDERIC Guillaume naquit à Berlin le 6. de Fevrier 1620. Il étoit digne du nom de GRAND, que ſes Peuples & ſes Voiſins lui ont donné d'une commune voix. Le Ciel l'avoit formé exprès pour rétablir par ſon activité l'ordre dans un païs, où la mauvaiſe adminiſtration de la Régence précédente avoit mis une confuſion totale, afin d'être le défenſeur & le reſtaurateur de ſa Patrie, l'honneur & la gloire de ſa Maiſon. Le mérite d'un grand Roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un Electeur: au deſſus du rang qu'il occupoit, il déploia dans ſa Régence les vertus d'une ame forte & d'un génie ſupérieur; tantôt tempérant ſon Héroisme par ſa prudence, & tantôt

tôt s'abandonnant à ce bel enthouſiasme qui enleve notre admiration. Il rétablit ſes anciens Etats par ſa ſageſſe, & en acquit de nouveaux par ſa politique. Il forma ſes projets, & lui-même les mit en exécution. Les effets de ſa bonne-foi furent, qu'il aſſiſta ſes Alliés; & les effets de ſa valeur, qu'il défendit ſes Peuples. Dans les dangers imprévus il trouvoit des reſſources inopinées; & dans les petites choſes, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'EDUCATION de ce Prince avoit été celle d'un Héros : il apprit à vaincre dans un âge où le commun des hommes apprend à bégaïer ſes penſées. Le Camp de Frédéric Henri d'Orange fut ſon école militaire : il aſſiſta aux ſiéges du Fort de Schenk & de Bréda.

SCHWARTZENBERG, Miniſtre de George Guillaume, connoiſſant l'eſprit tranſcendant du jeune Prince, l'éloigna de la Cour de ſon Pere, & le tint en Hollande autant qu'il le put, ne ſentant pas ſes vertus aſſez pures pour qu'elles ſoutinſſent l'examen d'un ſurveillant auſſi éclairé. Le jeune Prince vint cepen-

cependant trouver ſon Pere, malgré le Miniſtre; & il fit avec l'Electeur le voiage de Pruſſe, où la mort de George Guillaume le mit en poſſeſſion de ſes Etats.

FREDERIC Guillaume avoit vingt ans, lorſqu'il parvint à la Régence : mais ſes Provinces étoient en partie entre les mains des Suédois, qui avoient fait de l'Electorat un déſert affreux, où l'on ne reconnoiſſoit les Villages, que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître; & les Villes, que par des décombres & des ruines.

LES Duchés de la Succeſſion de Cleves étoient en proie aux Eſpagnols & aux Hollandois, qui en tiroient des contributions exorbitantes, & qui les pilloient ſous prétexte de les défendre.

LA Pruſſe, que Guſtave Adolphe avoit envahie peu de tems auparavant, ſaignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

DANS des conjonctures auſſi déſeſpérées où ſon héritage étoit envahi par tant de Souverains, Prince ſans être en poſſeſſion de ſes Pro-

Provinces, Electeur ſans en avoir le pouvoir, Allié ſans avoir d'Amis, Frédéric Guillaume commença ſa Régence ; & dans cette premiere jeuneſſe, qui étant l'âge des égaremens rend à peine les hommes capables d'obéiſſance, il donna des marques d'une ſageſſe conſommée, & de toutes ces vertus qui le rendoient digne de commander aux hommes.

Il commença par établir de l'ordre dans ſes Finances : il proportionna ſa dépenſe à ſa recette ; & ſe défit des Miniſtres dont la mauvaiſe adminiſtration avoit le plus contribué aux malheurs de ſes Peuples. Le Comte de Schwartzenberg, qui voioit ſon autorité limitée, ſe démit de lui-même de ſes emplois : il étoit Gouverneur de la Marche, Préſident du Conſeil, Grand-Chambellan, & Grand-Commandeur de Malte : il avoit réuni ſur lui toutes les charges importantes ; il étoit plus Souverain que ſon Maître : & comme il avoit été une Créature de la Maiſon d'Autriche, il ſe réfugia à Vienne où il mourut la même année. Son Fils, qu'il avoit fait élire Coadjuteur de l'Ordre & de la Com-

manderie de Malte, ne fut point reconnu par l'Electeur: ce Prince lui fit de plus reſtituer tous les Baillages appartenant à l'Etat, que le Comte ſon Pere s'étoit appropriés.

APRES la mort de ce Comte l'Electeur envoia le Baron de Borgsdorff à Spandaw & à Cuſtrin, pour appoſer ſon ſcellé ſur les effets du défunt: les Commandans de ces Forteréſſes refuſerent de lui obéir, ſous prétexte qu'ils ne dépendoient que de l'Empereur, auquel ils avoient prété ſerment: Borgsdorff diſſimula; & ſans relever par d'inutiles paroles l'inſolence de ce refus, il fit obſerver Rochau Commandant de Spandaw, qu'il ſaiſit un jour que par imprudence il étoit ſorti de ſa Fortereſſe: l'Electeur fit trancher la tête à ce Sujet rebelle, comme il le méritoit; & les Commandans de ſes autres places, intimidés par cet exemple, ſe rangerent incontinent à l'obéiſſance.

1642. LADISLAS, Roi de Pologne, donna l'inveſtiture de la Pruſſe à Frédéric Guillaume, qui la reçut en perſonne & s'engagea de lui païer un tribut annuel de cent vingt mille forins,

florins, & de ne faire ni Treve ni Paix avec les Ennemis de cette Couronne : le Baron de Leben reçut celle de l'Electorat, de l'Empereur Ferdinand III. : mais il n'obtint point celle des Duchés de la Succeſſion de Cleves, parce que les différends pour cette Succeſſion n'étoient pas décidés entre les Prétendans.

APRES avoir ſatisfait à ces formalités, 1643
l'Electeur ne penſa qu'aux moïens de retirer ſes Provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient uſurpées : il négocia, & ſa Politique le fit rentrer dans la poſſeſſion de ſes biens : il conclut une Treve (*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuerent la plus grande partie de ſes Etats : il païa cent quarante mille (†) écus aux Garniſons Suédoiſes qui tenoient encore quelques Villes, & leur fit livrer mille boiſſeaux de bled par an : il fit de même un Traité avec les Heſſois, qui lui remirent une partie du païs de Cleves dont ils s'étoient emparés ; & il obtint des Hol-

(*) A Stockholm ; Gôtze & Leuchtmar furent ſes Envoïés.

(†) Qui font près de 200 mille écus de notre monoie.

Hollandois l'évacuation de quelques autres Villes.

Les Puiſſances de l'Europe, enfin laſſées d'une guerre dont le poids s'appéſantiſſoit & qui de jour en jour devenoit plus ruineuſe, ſentirent toutes un même déſir de rétablir la Paix entre elles. Les Villes d'Osnabruck &
1645. de Munſter furent choiſies, comme les lieux les plus propres pour ouvrir les Conférences; & Frédéric Guillaume y envoïa ſes Miniſtres.

La multitude des matieres, la complication des cauſes, tant d'ambitieux à contenter; la Religion, les prééminences, le compromis de l'autorité Impériale & des libertés du Corps Germanique; tout ce cahos énorme à débrouiller occupa les Plénipotentiaires juſqu'à l'année 1647., qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la Paix.

1647. Nous ne rapporterons point le Traité de Weſtphalie dans toute ſon étendue; & nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce Traité qui ſont relatifs à cette Hiſtoire.

La France, qui avoit épouſé les intérêts de

de la Suéde, demandoit que ce Roïaume conſervât la Poméranie, en dédommagement des frais que la guerre avoit coûtés à Guſtave Adolphe & à ſes Succeſſeurs: & quoique l'Empire & l'Electeur refuſaſſent de ſe déſiſter de la Poméranie, on convint enfin que Frédéric Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure, les Iles de Rügen & de Wollin, les Villes de Stettin, de Gartz, de Golnau & les trois embouchûres de l'Oder: ajoutant que, ſi les Deſcendans mâles de la Ligne Electorale venoient à manquer, la Poméranie & la Nouvelle Marche retomberoient à la Suéde; & qu'en attendant il ſeroit permis aux deux Maiſons de porter les armes de ces Provinces. En équivalent de cette ceſſion, on ſécularisa en faveur de l'Electeur les Evêchés de Halberſtadt, de Minden & de Camin, dont on le mit en poſſeſſion de même que du Comté de Hohenſtein & de Reichenſtein; & il reçut l'expectative ſur l'Archevêché de Magdebourg, dont Auguſte de Saxe étoit alors Adminiſtrateur. Quant à la Religion, on convint que la Lu-

thérienne & la Calviniſte ſeroient déſormais autoriſées dans le Saint Empire Romain.

CETTE Paix, qui ſert de baſe à toutes les poſſeſſions & à tous les droits des Princes d'Allemagne, dont Louis XIV. devint le ga-
1648. rant, fut publiée l'année 1648.

L'ELECTEUR, dont on avoit ainſi fixé
1649. les intérêts, conclut l'année ſuivante un nouveau Traité avec les Suédois pour le réglement des limites, & pour l'acquit de quelques dettes dont la Suéde ne voulut païer
1650. que le quart: ce ne fut que l'année 1650. que l'Electorat, la Poméranie & les Duchés de Cleves, furent entierement évacués par les Suédois & par les Hollandois.

LE Duc de Neubourg penſa jetter alors les affaires dans la même confuſion, dont on venoit de les tirer avec tant de peine: il s'aviſa de perſécuter avec rigueur les Proteſtans du Duché de Juliers & de Berg: ſur quoi Frédéric Guillaume ſe déclara leur Protecteur, & envoïa ſon Général Spar avec quelques troupes ſur le territoire du Duc, lui faiſant en même tems propoſer un accommode-

modement par la médiation des Hollandois.

CHARLES IV. Duc de Lorraine, Prince errant & vagabond, chaſſé de ſes Etats par la France, & qui avec un petit corps de troupes menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un Souverain, vint dans ces entrefaites au ſecours du Duc de Neubourg : ſon arrivée penſa faire évanouir les diſpoſitions pacifiques des deux partis : on s'accorda cependant : quant à l'ordre des poſſeſſions, on s'en tint au Traité de Weſtphalie (*) ; & quant à la liberté de conſcience, à ceux qu'on avoit faits depuis l'année 1612. juſqu'à l'année 1647.

DANS ces tems il arriva en Suéde un é- 1654.
venement, dont la ſingularité attira les yeux de toute l'Europe : la Reine Chriſtine abdiqua la Couronne de Suéde en faveur de ſon Couſin Charles Guſtave Prince de Deux-Ponts. Les Politiques, qui n'ont l'eſprit rempli que d'intérêt & d'ambition, condam-

(*) Les Duchés de Cleves, de la Marck & de Ravensberg échurent à l'Electeur ; Juliers, Berg & Ravenſtein, au Duc.

damnerent beaucoup cette Reine : les Courtiſans, qui cherchent des fineſſes partout, débitoient que l'averſion qu'elle avoit pour Charles Guſtave qu'on lui vouloit faire épouſer, avoit pouſſé cette Princeſſe à quitter la Souveraineté : les Savans la louerent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la Philoſophie : ſi elle avoit été véritablement Philoſophe, elle ne ſe ſeroit point ſouillée du meurtre de Monaldesqui, ni elle n'auroit regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des Sages la conduite de cette Reine ne parut que biſarre : elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le Trône : une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des motifs qui la fait réſoudre, par les circonſtances qui l'accompagnent, & par la magnanimité dont elle eſt ſoutenue.

A peine Charles Guſtave fut-il monté ſur le Trône, qu'il s'occupa des moïens de ſe ſignaler par les armes : il s'en falloit de ſix ans que la Treve, que Guſtave Adolphe avoit faite

faite avec la Pologne, ne fût expirée : ſon deſſein étoit de porter Jean Caſimir (qui depuis l'an 1648. avoit été élu Roi à la place de Ladiſlas) à renoncer aux prétentions que la Couronne de Pologne formoit ſur celle de Suéde, & à lui céder la Livonie.

FREDERIC Guillaume, qui ſe défioit de Charles Guſtave, pénétra dès-lors quels étoient ſes deſſeins: mais pour flatter ce Prince, il termina par ſa médiation les démêlés que la Régence Suédoiſe de Stade avoit avec la Ville de Breme, relatifs aux libertés de cette Ville Anſéatique.

LES Suédois, qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Ruſſie, demanderent à l'Electeur ſes Ports de Pillaw & de Memel; de même que Guſtaphe Adolphe avoit demandé à George Guillaume ſes Forteresſes de Cuſtrin & de Spandaw. Les conjonctures avoient bien changé depuis ces tems là; & le Prince, auquel les Suédois s'adreſſoient, étoit bien un autre homme que George Guillaume. L'Electeur rejetta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit

faites avec indiſcrétion; ajoûtant que, ſi l'intention du Roi de Suéde étoit poſitivement d'attaquer la Ruſſie, il s'engageoit de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre; d'autant plus que les progrès des Moſcovites en Pologne lui faiſoient appréhender qu'ils ne s'approchaſſent de ſes frontieres. Cette défaite artificieuſe fit connoître aux Suédois, que l'Electeur n'étoit ni timide ni dupe.

Il avertit cependant la République de Pologne du danger qui la menaçoit; & celle-là le pria de l'aſſiſter de ſon artillerie, de ſes troupes & de ſes bons conſeils: cette priere fut ſuivie d'une Ambaſſade, qui demanda ſa médiation afin de hâter ſon accommodement avec la Suéde; & celle-ci, par une autre qui le preſſa de fournir des ſubſides pour ſubvenir aux frais de la guerre.

L'Electeur, qui connoiſſoit les délibérations tumultueuſes de cette République, incertaine dans ſes réſolutions, légere dans ſes engagemens, prête à faire la guerre ſans en avoir préparé les moïens, épuiſée par la rapine

pine des Grands, & mal obéie par ſes troupes; répondit qu'il ne pouvoit pas ſe charger des malheurs qu'il appréhendoit, ni ſacrifier le bien de ſes Provinces pour ſauver cette République, qui païeroit ſes ſervices d'ingratitude.

AFIN d'aſſûrer la tranquillité de ſes Etats à la veille d'une guerre prête à s'allumer, il fit avec les Hollandois une Alliance défenſive qui devoit durer huit ans: il rechercha l'amitié de Cromwel, cet Uſurpateur heureux qui ſous le titre de Protecteur de ſa Patrie y exerçoit un deſpotisme abſolu: il eſſaïa de ſe lier avec Louis XIV., qui depuis la Paix de Weſtphalie étoit devenu l'Arbitre de l'Europe: il flatta de même la hauteur de Ferdinand III., afin de l'engager dans ſes intérêts; mais il ne reçut en réponſe que de ces vaines paroles dont la politeſſe des Miniſtres aſſaiſonne l'aprêté des refus: Ferdinand III. augmenta ſes troupes; & l'Electeur ſuivit ſon exemple.

LES ſoupçons, que l'Electeur avoit eus 1655.
des deſſeins des Suédois, ne tarderent pas à

ſe confirmer : un corps de Suédois, commandé par le Général de Wittenberg, traverſa la Nouvelle Marche ſans en avoir fait la réquiſition, & marcha vers les frontieres de la Pologne : à peine Steinbock attaqua-t-il ce Roïaume, que deux Palatinats de la Haute Pologne ſe rendirent à lui.

COMME tout l'effort de la guerre ſe portoit du côté des frontieres de la Pruſſe, l'Electeur y marcha à la tête de ſes troupes, afin d'être plus à portée de prendre des meſures, & de les exécuter avec promtitude : il conclut à Marienbourg une Alliance défenſive avec les Etats de la Pruſſe Polonoiſe, qui roula ſur un ſecours mutuel de quatre mille hommes que ſe promettoient les parties confédérées, & ſur l'entretien des Garniſons Brandebourgeoiſes dans Marienbourg, Graudentz & quelques autres Villes.

LES Suédois n'étoient pas alors les ſeuls Ennemis de la Pologne : le Czar avoit pénétré juſqu'en Lithuanie dès l'année précédente : cette irruption avoit pour prétexte l'omiſſion frivole de quelques titres, que la Chancellerie Polo-

Polonoiſe avoit oublié de donner au Czar : & il étoit bien étrange qu'une Nation qui ne ſavoit peut-être pas lire, fît la guerre à ſes Voiſins pour la vétille grammaticale d'une adreſſe de Lettre.

CEPENDANT les Suédois, profitant de l'embarras de leurs Ennemis, faiſoient des progrès conſidérables : maîtres de la Pruſſe, ils y prirent des quartiers en s'approchant de Konigsberg : ces entrepriſes rendoient la ſituation de l'Electeur plus dure de jour en jour : il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conſerver ſa neutralité, ſans expoſer la Pruſſe à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait par pluſieurs repri- 1656.
ſes des propoſitions avantageuſes, il s'attacha à leur fortune, & conclut à Konigsberg ſon Traité avec cette Couronne, par lequel il ſe reconnoiſſoit Vaſſal de la Suéde, & lui promettoit hommage de la Pruſſe Ducale, à condition qu'on ſéculariſeroit l'Evêché de Warmie en ſa faveur. Pour fortifier ſon parti, Frédéric Guillaume entra en Alliance avec Louis XIV., qui lui garantit ſes Pro-

vinces ſituées le long du Rhin & du Weſer. Il changea depuis à Marienbourg ſon Traité avec les Suédois en Alliance offenſive: le Roi & l'Electeur eûrent enſuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, & ſur-tout des moïens de reprendre Warſovie des mains des Polonois, qui venoient d'en déloger les troupes Suédoiſes.

L'ELECTEUR marcha enſuite par la Mazovie, & joignit l'Armée Suédoiſe au confluent du Bog & de la Viſtule: les Alliés paſſerent le Bog, en même tems que l'Armée Polonoiſe paſſa la Viſtule à Warſovie; de ſorte qu'il n'y avoit plus d'obſtacle qui les ſéparât.

LES Miniſtres de France, d'Avaugour & de Lombres, ſe flattoient de concilier les eſprits par le moïen de leurs négociations: ils paſſerent pour cet effet ſouvent d'un camp à l'autre; mais les Polonois, fiers de leur nombre (*), mépriſant les Alliés dont les forces

ne

(*) Ils avoient 40000. Combattans.

ne montoient qu'à ſeize mille hommes, rejetterent avec inſolence toutes les propoſitions que leur firent ces Médiateurs.

L'ARMEE Polonoiſe étoit dans un camp retranché : ſa droite s'étendoit vers un marais ; & la Viſtule, qui couloit en ligne transverſale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même tems cette aile : Charles Guſtave & Frédéric Guillaume marcherent à eux le 28. de Juillet de grand matin.

LE Roi, qui menoit la premiere colomne, paſſa un petit bois, & appuia ſa droite à la Viſtule ; mais le terrein étoit ſi étranglé, qu'en ſe déploïant il ne pouvoit préſenter à l'Ennemi qu'un front de douze eſcadrons & de trois bataillons : le camp des Polonois étoit fort de ce côté-là & difficile à attaquer ; ce qui obligea le Roi de reſter en colonne, & la journée ſe paſſa en eſcarmouches & en canonades. L'Electeur, qui commandoit la gauche, laiſſa le bois, que le Roi avoit paſſé, ſur ſa droite ; & comme la nuit ſurvint, l'Armée demeura dans cette poſition, ſans repaître & ſans quitter les armes, juſqu'au retour de l'aurore.

LE

Le lendemain 29. l'Electeur s'empara d'une colline qui étoit vers ſa gauche, d'où il découvrit au de-là de ce petit bois une plaine propre à étendre ſes troupes : il fit défiler ſa colonne par ſa gauche, en la déploïant dans la plaine, & aſſûrant ſon flanc par ſix eſcadrons qui le couvroient : les Tartares apperçûrent ce mouvement, & attaquerent l'Electeur de tous côtés; mais ils furent repouſſés, & ſon aile ſe forma entierement dans la plaine : ſur-quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réuſſit auſſi mal que la premiere ; & ils ſe retirerent en confuſion vers leur camp.

Le Roi, voïant qu'il étoit impoſſible d'attaquer le retranchement des Ennemis du côté de la Viſtule, ſe prépara à changer ſa diſpoſition : l'Infanterie Polonoiſe, qui faiſoit mine de ſortir de ſon retranchement, le contint pendant un tems : mais quelques canons, qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un ſi grand effet que toutes les fois que les troupes Polonoiſes eſſaïerent de déboucher, elles furent miſes en con-

confuſion & contraintes d'abandonner leur entrepriſe: pendant ce tems Charles Guſtave, changeant ſon ordre de bataille, retira ſes troupes par le bois qu'il avoit paſſé la veille, & vint ſe former ſur la plaine à la gauche des troupes que l'Electeur avoit déjà déploïées.

L'Armee Polonoiſe ſortit alors de ſon retranchement par ſa droite, & forma un front ſupérieur à celui des Alliés: elle avoit diſpoſé toute ſa Cavalerie ſur ſa droite, que couvroit un Village garni d'Infanterie, qui étoit flanqué & défendu par une batterie placée ſur une éminence: le Roi de Suéde ſe porta avec ſa gauche ſur leur flanc droit: auſſitôt les Polonois mirent le feu au Village, l'abandonnerent, & ſe rallierent derriere un Village plus en arriere qu'un marais couvroit: le Roi les pourſuivit & leur gagna le flanc pour la ſeconde fois; ce qui produiſit de la part des Polonois un nouvel incendie de Village & une nouvelle retraite: dans ce danger la Cavalerie Polonoiſe fit un effort général; elle attaqua les Alliés en flanc, en dos & de front

tout

tout à la fois: comme toutes les troupes étoient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venoient par derriere; les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là; & le corps de bataille les mit en désordre après quelques décharges, de sorte qu'ils fuioient de tous les côtés : la nuit déroba pour cette fois une victoire complette aux Suédois : ils attendirent, sur le champ de bataille les armes à la main, que le jour vînt achever leur triomphe.

Le lendemain de bonne heure, le Roi de Suéde jugea à propos de changer son ordre de bataille: il forma ses deux premieres lignes d'Infanterie, & mit sa Cavalerie sur la troisieme, à l'exception des Cuirassiers & des Dragons Brandebourgeois que l'Electeur mit à la droite de ses troupes, trouvant l'occasion convenable de s'en servir.

L'Ennemi étoit demeuré en possession d'un bois situé vis-à-vis de la gauche : on y détacha une brigade d'artillerie soutenue de cinq cens chevaux : après quelques décharg-

charges de canons, la Cavalerie chaſſa l'ennemi du bois ; & les Alliés le firent occuper par deux cens Fantaſſins: cette opération étoit d'autant plus néceſſaire, que tant que les ennemis reſtoient maîtres de ce bois, ils protégeoient leur Cavalerie, de maniere qu'on auroit pu difficilement l'entamer: l'Electeur attaqua alors la Cavalerie Polonoiſe qui étoit en bataille ſur une hauteur, la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos, & la diſſipa entierement: l'Infanterie ennemie, abandonnée de ſes gens de cheval & aiant perdu ſes canons dès la veille, ſans attendre les Suédois & les Brandebourgeois, s'enfuit dans une confuſion totale: elle paſſa en hâte la Viſtule, dans un ſi grand déſordre que beaucoup de monde ſe noïa; & ne ſe croïant pas même en ſûreté derriere cette riviere, elle abandonna Warſovie qui ſe rendit dès le lendemain aux Vainqueurs.

L'Armee Polonoiſe perdit ſix mille hommes dans ces combats différens ; & les Alliés, fatigués de tant de travaux & exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis trois

trois jours, ſe trouverent hors d'état de pourſuivre les Vaincus.

JEAN Caſimir avoit aſſiſté en perſonne à la défaite de ſes troupes: la Reine ſon Epouſe & quelques unes des premieres Sénatrices de ce Roïaume en avoient été les ſpectatrices du pont de la Viſtule; mais elles ne ſervirent qu'à multiplier les embarras, la confuſion & la honte d'une déroute totale.

APRES que l'Armée victorieuſe eut pris quelque repos, elle fit une marche de ſix milles d'Allemagne à la pourſuite des Polonois: mais l'Electeur laiſſa quelques troupes aux ordres du Roi de Suéde, & retourna en Pruſſe avec le gros de ſon Armée, pour en chaſſer des Tartares qui y faiſoient des incurſions: comme il remarquoit le beſoin extrême que Charles Guſtave avoit de ſon aſſiſtance; il ſe ſervit de cette conjoncture avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entiere Souveraineté de la Pruſſe par le Traité de Libau: la Suéde ne ſe réſerva que la ſucceſſion éventuelle de ce Duché. L'Electeur notifia à l'Empereur le gain de la bataille de Warſovie:

vie : mais Ferdinand III., qui appréhendoit encore les Suédois, qui voïoit à contre-cœur la bonne intelligence qui regnoit entre eux & les Brandebourgeois, & qui de plus envioit les ſuccès brillans de ces deux Héros, ſe contenta de lui répondre: „ Qu'il plai- „ gnoit les Polonois d'avoir affaire à deux „ auſſi braves Princes."

L'EMPEREUR, qui étoit alors en paix avec tous ſes Voiſins, crut qu'il étoit de ſa dignité de ſe mêler des troubles de la Pologne, ſoit pour défendre ce Roïaume, ſoit pour abaiſſer le Roi de Suéde, ſoit pour en profiter lui-même: il envoïa Hatzfeldt à la tête de ſeize mille hommes au ſecours de cette République. Le Dannemarck épouſa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suéde. Cette Ligue puiſſante devenoit pour Guſtave un préſage certain de l'inconſtance de la fortune. Ferdinand III., non content d'aſſiſter les Polonois de ſes troupes, voulut les délivrer d'un Ennemi redoutable; & il ſollicita Frédéric Guillaume dans les termes les plus preſſans de ſe détacher des Suédois. 1657.

L'Elec-

L'ELECTEUR, preſſé de tous les côtés, ſe réſolut de prévenir les loix de la néceſſité : il ſe préta de bonne grace à ce qu'il n'étoit pas en état de refuſer : & prévoïant que l'Empereur & le Roi de Dannemarck pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faiſant une irruption dans ſes Etats d'Allemagne ; il ſigna à Vélau ſa Paix avec les Polonois : cette Couronne reconnut la Souveraineté de la Pruſſe ; elle lui céda les Baillages de Lavenbourg & de Butau, en dédommagement de l'Evêché de Warmie ; la Ville d'Elbing lui fut engagée moïennant une ſomme d'argent ; & la Succeſſion de Pruſſe fut étendue ſur ſes Couſins les Marckgraves de la Franconie ; la Pologne & le Brandebourg ſe promirent un ſecours réciproque de deux mille hommes : l'Electeur évacua toutes les Villes dépendantes de cette République où il avoit garniſon ; & ce Traité important fut confirmé à Braunsberg.

COMME les anciennes liaiſons que l'Electeur avoit eues avec la Suéde & avec la France, étoient rompues par la paix qu'il venoit de

de faire avec les Polonois ; il trouva à propos d'y suppléer par des liaisons nouvelles, & il fit une Aliance avec l'Empereur & le Roi de Dannemarck : par ce Traité Ferdinand III. s'engageoit de fournir six mille hommes ; & Frédéric Guillaume, un contingent de trois mille cinq cens hommes à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir besoin. L'Archiduc Léopold, que dès l'année 1653. son Pere avoit fait élire Roi dès Romains malgré la Bulle d'or & contre l'intention de la plupart des Princes de l'Empire, remplit alors le Trône Impérial devenu vacant par la mort de l'Empereur Ferdinand III.

CEPENDANT le Roi de Suéde, irrité de ce que l'Empereur & le Roi de Dannemarck faisoient avorter dès leur naissance les projets qu'il avoit sur la Pologne, s'en vengea sur le Seeland où il fit une irruption, & força le Roi de Dannemarck à signer sa Paix à Rothschild : à peine cette Paix fut-elle conclue, que le Roi de Dannemarck la rompit ; & le retour de la liberté détruisit l'ouvrage de la contrainte : Frédéric III. de Dannemarck, quoi-

quoiqu'aggreſſeur, ſollicita les ſecours de l'Empereur & de l'Electeur contre la Suéde, & les obtint.

FREDERIC Guillaume, prêt à ſecourir le Roi de Dannemarck, établit le Prince d'Anhalt Gouverneur de ſes Etats pendant ſon abſence: il partit de Berlin à la tête de ſa Cavalerie & de trois mille Cuiraſſiers Impériaux: il força les Suédois qui étoient dans le Holſtein, à ſe retirer au de-là de l'Eider; & mit garniſon Brandebourgeoiſe & Impériale à Gottorp: après avoir chaſſé les Suédois de l'Ile d'Aland, il mit ſes troupes en quartier d'hiver en Jutland.

1658. L'ANNEE d'après, il ouvrit la campagne par la priſe de Fridérichſode & de l'Ile de Fionie. Mais l'entrepriſe qu'il forma ſur l'Ile de Fuynen lui manqua, à cauſe que huit vaiſſeaux de guerre Suédois diſſiperent les barques chargées de ſes troupes de débarquement.

POUR diviſer davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les Impériaux & deux mille Brandebourgeois (*) dans la Poméra-

(*) Le Comte de Dhona y commandoit les troupes de l'Electeur.

méranie citérieure : lui & Starenberg s'emparerent de quelques petites Villes de l'Ile de Wollin, & mirent le ſiége devant Stettin: Würtz, qui en étoit Commandant, fit une belle défenſe : la renommée annonça cette expédition en Dannemarck, où Wrangel commandoit les Suédois ; il vola au ſecours de la Poméranie, débarqua à Stralſund, ſurprit deux cens Brandebourgeois dans l'Ile d'Uſedom, & jetta ſeize cens hommes de ſecours dans Stettin.

Würtz ne laiſſa pas languir ce ſecours dans l'oiſiveté : il fit une furieuſe ſortie, chaſſa les Impériaux de leurs approches, encloua leur canon, porta la terreur dans leur camp, & les contraignit de lever le ſiége qui avoit déjà duré 46 jours.

La guerre ſe rapprochoit des païs de Brandebourg, depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie ; ce qui porta l'Electeur à quitter le Jutland : il ſuivit Wrangel ; il prit Warnemund & Tripſée, battit en perſonne un détachement de trois cens chevaux auprès de Stralſund, & finit ſa Campagne par la priſe de Demmin.

TANDIS que la guerre ſe faiſoit vivement dans le Holſtein & en Poméranie, les Suédois avoient délogé les Polonois du Grand & du Petit Werder & de la Ville de Marien-
1659. bourg dans la Pruſſe Roiale : ils en furent chaſſés l'année d'après par les Impériaux & les Polonois ; & Polentz Général de l'Electeur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques Villes.

IL eſt néceſſaire d'ajoûter pour le plus grand éclairciſſement de ces faits militaires, que la plupart des Villes qui ſoutenoient des ſiéges alors, ne réſiſteroient pas vingt quatre heures à la maniere dont on les attaque à préſent ; à moins qu'elles ne fûſſent ſoutenues par une Armée entiere.

CHARLES Guſtave mourut à la fleur de ſon âge, parmi le trouble & les agitations où il avoit plongé le Nord : la minorité de ſon fils Charles XI. qui avoit cinq ans, modéra l'inſtinct belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs Maîtres. Jean Caſimir Roi de Pologne avoit abdiqué preſque en même tems la Couronne, & les Polo-

Polonois avoient élu à ſa place Michel Coribut: après la mort du Roi de Suéde & l'abdication du Polonois, les animoſités ceſſerent de part & d'autre.

Les Parties belligérantes, qui ſoupiroient après la Paix, ne demandoient que leur ſûreté; & comme elles ſe trouvoient toutes dans les mêmes diſpoſitions, elles convinrent d'ouvrir les Conférences dans l'Abbaïe d'Oliva proche de Dantzig: comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations, elles parvinrent bientôt à une fin heureuſe: on garantit à l'Electeur le Traité de Braunsberg, & l'on reconnut ſa Souveraineté de la Pruſſe. Les autres Puiſſances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des poſſeſſions, ſur le pied qu'elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

Les Etats de la Pruſſe ſe ſoumirent avec peine au Traité de Braunsberg: ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de diſpoſer de leur liberté: un Gentil-homme nommé Rode, plus ſéditieux que les autres, fut arrêté; & après que les premiers mouvemens de 1660.

cette révolte ſe furent appaiſés, l'Electeur reçut en perſonne l'hommage des Pruſſiens à Konigsberg.

1661. La tranquillité, qui regnoit dans toute l'Europe, permit à l'Electeur de tourner tou-
1662. te ſon attention au bien de ſes Peuples : s'il devenoit le Défenſeur de ſes Etats en tems de
1663. guerre, il n'en avoit pas moins la noble ambition de leur ſervir de Pere en tems de paix: il ſoulageoit les familles ruinées par les
1664. ennemis; il relevoit les murailles détruites des Villes; les déſerts devenoient des champs cultivés; les forêts ſe changeoient en Villages; & des colonies de Laboureurs nourriſſoient leurs troupeaux dans des endroits, que les ravages de la guerre avoient rendus l'aſile des bêtes ſauvages: l'œconomie rurale, cette induſtrie ſi mépriſée & ſi utile, étoit encouragée par ſes ſoins: on voïoit journellement quelques nouvelles créations; & l'on parvint à former le cours d'une riviere artificielle, qui joignant la Sprée à l'Oder facilitoit le commerce de ſes Provinces, & abrégeoit le tranſport des marchandiſes tant pour la Balti-

Baltique que pour l'Océan. Frédéric Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de ſon caractere & par ſon application au bien public, que par ſes vertus militaires & ſa politique meſurée, qui lui faiſoient faire toutes choſes de la façon dont il le falloit pour réuſſir, & dans le tems où elles devoient être faites. La valeur fait les grands Héros: l'humanité fait les bons Princes.

DURANT cette Paix l'Electeur reçut 1665.
l'hommage éventuel de l'Archevêché de Magdebourg, & mit garniſon dans cette Capitale: il réunit de même à ſes Domaines la Seigneurie de Régenſtein qui étoit un Fief de la Principauté de Halberſtadt, & maintint ſes droits contre les prétentions des Ducs de Brunswick.

APRES avoir rapporté les ſoins que l'Electeur prit pour l'intérieur du Gouvernement, il ſera néceſſaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe: il envoïa à l'Empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un ſecours de deux mille hommes ſous le com-

mandement du Duc de Holſtein: il aſſiſta de même Michel Coribut Roi de Pologne dans la guerre qu'il avoit à ſoutenir contre les Infideles: ce fut auſſi par ſon entremiſe que
1666. les Fils du Duc de Lunébourg s'accorderent touchant l'héritage paternel: & il ajuſta avec le Duc de Neubourg tous les différends qui reſtoient à accommoder touchant la Succeſſion de Cleves: les Suédois firent avec lui une Alliance défenſive, & il conclut à la Haïe une Quadruple Alliance avec le Roi de Dannemarck, la République de Hollande & le Duc de Brunſwick, à laquelle l'Empereur accéda.

Ces Alliances, dont l'objet étoit d'aſſûrer la tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre; elles dénotoient trop la ſupériorité de la France & la foibleſſe de l'Empire, dont tant d'Etats réunis pouvoient à peine s'oppoſer à la puiſſance d'un ſeul Monarque.

1667. On vit bientôt combien ces précautions des Princes de l'Empire étoient vaines: Louis XIV., qui commençoit à regner par lui-même,

me, bruloit d'impatience de ſignaler ſon regne par quelque action digne d'attacher ſur lui les regards de l'Europe : il marcha à la tête de ſon Armée pour attaquer la Flandre Eſpagnole : une dot, qui n'avoit point été païée à Marie Thereſe, fournit à la France le ſujet d'un Manifeſte : quoique les raiſons ne parûſſent pas auſſi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV. crut procéder ſelon les regles, en envahiſſant les Païs-Bas Eſpagnols alors défendus par peu de troupes.

La France, attentive à prévenir les Ligues qui ſe formoient pour le ſoutien de l'Eſpagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'Electeur ; & ce Prince promit de ne point ſe mêler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangere.

Louis XIV. s'empara d'une partie de la 1668.
Flandre Eſpagnole preſque ſans réſiſtance : l'hiver d'après il prit la Franche-comté par les ſoins du Prince de Condé, qui envieux de la belle Campagne que Turenne avoit faite en Flandre, voulut le ſurpaſſer par celle qu'il fit alors : les Eſpagnols dans ce preſſant

besoin eurent recours aux Hollandois, qu'ils avoient autrefois opprimés & mépriſés; & cette République les protégea dans cette occaſion contre les entrepriſes du Roi de France : De Witt Penſionnaire de Hollande, le Chevalier Temple Miniſtre d'Angleterre, & Dhona Ambaſſadeur de Suéde, réſolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suéde, la Hollande & l'Angleterre conclurent une Alliance à la Haïe : Louis XIV. diſſipa cet orage, en propoſant lui-même la Paix aux Eſpagnols : elle ſe conclut effectivement à Aix la chapelle. Les conditions en furent, que le Roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquiſes, & qu'il rendroit la Franche-comté aux Eſpagnols : les Hollandois auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre; mais quelques ſoins qu'ils priſſent pour y porter ce Prince, ce fut d'autant plus inutilement qu'il étoit
1669. irrité des procédés des Hollandois, & que méditant de s'en venger, la Flandre lui devenoit d'autant plus néceſſaire : les deſſeins,
1670. que Louis XIV. formoit ſur les Provinces-unies,

unies, n'étoient pas ſi cachés qu'il n'en tranſpirât quelque choſe : ceux qui ſont les moins intéreſſés dans les affaires, y ſont ſouvent les plus clairvoïans. Frédéric Guillaume prévit que la Paix, que la France venoit de faire avec l'Eſpagne, pourroit devenir funeſte aux Hollandois : il eſſaïa de détourner l'orage qui menaçoit cette République : Louis XIV., bien-loin d'adopter des ſentimens auſſi pacifiques, tâcha d'entraîner l'Electeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois : il chargea de cette commiſſion le Prince de Furſtenberg, qui ſe rendit à Berlin ; & ce Prince vit avec étonnement un Souverain, qui préféroit les ſentimens de l'amitié & de la reconnoiſſance aux amorces de l'intérêt & aux appas de l'ambition.

Il ſe forma bientôt une Ligue pour le ſoutien des Provinces-unies : l'Electuer de Brandebourg & celui de Cologne, l'Evêque de Munſter & le Duc de Neubourg, ſignerent ce Traité à Bilefeldt : mais à peine cet engagement fut-il pris, que l'Electeur de 1671

Cologne & le Duc de Neubourg passerent dans le parti contraire.

1672. La Hollande, attaquée par la France en 1672., harcelée en même tems par l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses Alliés. Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermometre, qui indique en même tems le réfroidissement de leurs Amis. Leurs Provinces étoient conquises par Louis XIV.; leurs troupes, intimidées & fugitives; & la Ville d'Amsterdam, sur le point d'être prise: dans cet état comment osoient-elles espérer, qu'un Prince eût l'ame assez magnanime, pour affronter les hasards que cette République avoit à craindre pour elle & pour ses Défenseurs, en s'opposant au Monarque le plus puissant & le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités? Cependant ce Défenseur se trouva; & Frédéric Guillaume eut l'ame assez grande, pour conclure une Alliance avec cette République,

lors-

lorſque toute l'Europe comptoit la voir ſubmergée par les flots, ſur leſquels elle avoit regné avec un empire ſi abſolu.

Il s'engagea de fournir un corps de vingt mille hommes, dont la moitié devoit être à la païe de la République : l'Electeur & la Hollande ſe promirent de plus de ne point faire de Paix ſéparée avec leurs ennemis : peu de tems après l'Empereur Léopold accéda à cette Alliance.

Cependant les ſuccès rapides de Louis XIV. avoient fait changer la forme du Gouvernement de Hollande : le Peuple, que la calamité publique & les intrigues du Prince d'Orange rendoient furieux, accuſa le Penſionnaire de tous ſes malheurs, & vengea ſur les Freres de Witt avec une cruauté inouie les maux que la Hollande avoit à ſouffrir : Guillaume d'Orange fut élu Stadthouder tumultuairement par le Peuple ; & ce Prince âgé de dix neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable, que l'ambition de Louis XIV. ait eu à combattre.

L'Electeur Parent du nouveau Stadt-

houder s'empreſſa de le ſecourir : à peine eut-il aſſemblé ſes troupes, qu'il s'avança à Halberſtadt où Montécuculi le joignit avec dix mille Impériaux ; il continua incontinent ſa marche vers la Weſtphalie : ſur le bruit de ſon approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques Villes dans le païs de Cleves, & vint à ſa rencontre à la tête de trente mille François : la Ville de Groningue évacuée par l'Evêque de Munſter, & le ſiége de Maſtricht levé par les François, furent les ſeuls fruits de cette diverſion. L'Electeur vouloit combattre Turenne, & marcher tout-droit au ſecours des Hollandois ; mais Montécuculi, qui avoit des ordres ſecrets de ne point agir offenſivement, ne voulut point y conſentir ; il allégua toute ſorte de mauvaiſes raiſons pour en diſſuader l'Electeur, qui n'étant pas aſſez puiſſant pour agir avec ſes propres forces, fut contraint de ſe conformer aux intentions de l'Empereur : il marcha donc du côté de Francfort au Main, en donnant avis au Prince d'Orange des raiſons de ſa conduite : cette marche obligea pour-

tant

tant Turenne de repaſſer le Rhin à Andernach, & débarraſſa les Hollandois de trente mille ennemis.

Turenne auroit été ſuivi, ſi la choſe n'avoit dépendu que de l'Electeur : il avoit fait des préparatifs pour paſſer le Rhin à Nirſtein ; mais Montécuculi s'y oppoſa hautement, & lui déclara que les Impériaux ne paſſeroient pas cette riviere : la campagne s'écoula ainſi infructueuſement ; & l'Electeur prit ſes quartiers d'hiver en Weſtphalie.

Les François profiterent de cette inaction : Turenne paſſa le Rhin à Wéſel, s'empara des Duchés de Cleves & de la Marck, & s'avança vers le Wéſer ; & l'Evêque de Munſter tenta inutilement de prendre Bilefeld.

On conſeilla à l'Electeur de remettre ſes affaires à la déciſion d'une bataille : le Prince d'Anhalt étoit de cet avis, & le fortifioit de bonnes raiſons : il ſoutint que ſi Turenne étoit battu, il ſeroit obligé de repaſſer le Rhin ; & que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas pourſuivre les troupes vaincues à cauſe qu'il ſe ſeroit trop éloigné des frontieres de la Fran-

ce. L'Electeur panchoit assez pour cet avis: c'étoit un dimanche; & les Ministres, autant timides vis-à-vis des François qu'envieux de la réputation du Prince d'Anhalt, engagerent le Prédicant à allonger son discours: le sermon dura près de trois heures; ce qui leur donna le tems d'arranger les choses, de façon que ce projet vint à manquer: les troupes de l'Empereur refuserent d'agir; & l'Electeur crut qu'il n'étoit pas assez fort, pour se mesurer seul contre la France sans le secours de ses Alliés.

Ce Prince, ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes, le vainquit dans cette campagne par générosité. Un François nommé Villeneuve, qui étoit dans le camp de Turenne, offrit à l'Electeur d'assassiner son Général: Frédéric Guillaume eut horreur de ce crime, & avertit Turenne de se garder du Traître, ajoûtant qu'il embrassoit avec plaisir l'occasion de lui témoigner, que l'estime qu'il avoit pour son mérite, n'étoit point altérée par le mal que les François avoient fait souffrir à ses Provinces.

Les

Les Hollandois devoient les ſubſides qu'ils 1673.
s'étoient chargés de païer : l'Empereur & l'Eſpagne n'avoient point encore pris parti contre la France ; & toutes les Provinces que l'Electeur poſſédoit en Weſtphalie étoient perdues : tant de raiſons jointes à ſon impuiſſance diſpoſerent Frédéric Guillaume à faire ſon accommodement avec la France : la Paix fut conclue à Woſſen, & Louis XIV. la ratifia dans ſon camp devant Maſtricht : on lui rendit toutes ſes Provinces, à l'exception des Villes de Retz & de Wéſel que les François garderent, juſqu'à ce que la Paix avec la Hollande fût conclue : l'Electeur promit de ne plus aſſiſter les Hollandois, ſe réſervant toutefois la liberté de défendre l'Empire au cas qu'il fût attaqué : le reſte de ces articles de Paix rouloit ſur l'indemniſation des dommages qu'avoient faits les troupes Françoiſes, que Louis XIV. promit de païer à l'Electeur. Tous les efforts qu'il fit pour diſpoſer le Roi de France à comprendre les Hollandois dans cette Paix, furent inutiles : il s'étoit ſacrifié pour ſauver

cette

cette malheureuſe République : ſi tant de Princes plus puiſſans que lui eûſſent imité en partie ſa généroſité, la Hollande auroit été ſauvée plutôt; & l'Electeur ne ſe ſeroit pas vu contraint de plier ſous la puiſſance du Roi le plus formidable de l'Europe.

Louis XIV. avoit terraſſé les Hollandois, obligé leurs Alliés à les abandonner, & contenu les deux Maiſons d'Autriche dans l'inaction : cependant l'Arc de triomphe, qu'on lui fit ériger devant la porte Saint Denis pour la Conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé que cette Conquête fut perdue. Les François avoient occupé trop de places, ce qui affoiblit conſidérablement leurs Armées : ils avoient négligé de s'emparer d'Amſterdam, l'ame de cet Etat : les Hollandois lâcherent leurs écluſes pour ſe ſauver : Turenne ne put empêcher la jonction du Prince d'Orange & de Montécuculi : toutes ces choſes jointes enſemble firent perdre aux François leur avantage, & les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV., afin de regagner la ſupériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-

Franche-comté : Turenne entra dans le Pa- 1674.
latinat ; ſes troupes y commirent des excès énormes. L'Electeur Palatin, qui de ſon Château avoit vu bruler pluſieurs Villages, s'en plaignit à la Diete ; & l'Empereur, qui avoit tranquillement vu ſubjuguer la Hollande, ſortit de ſa léthargie pour ſecourir l'Empire : il rompit avec le Roi de France ; & c'eſt peut-être la ſeule guerre que la Maiſon d'Autriche ait entrepriſe pour la ſûreté & la défenſe de l'Allemagne.

LEOPOLD ſe joignit à l'Eſpagne & à la Hollande ; & Frédéric Guillaume s'engagea de conduire ſeize mille hommes au ſecours de l'Empire : les Hollandois & les Eſpagnols lui promirent de le ſoulager en partie dans l'entretien de ſes troupes. Comme Louis XIV. attaquoit l'Empire, la réſolution que l'Electeur prit dans cette occaſion de le ſecourir, n'étoit point contraire aux engagemens qui ſubſiſtoient avec la France depuis la Paix de Woſſen.

LE commencement de cette Campagne fut malheureux pour les Alliés : le Prince d'O-

range

range venoit d'être battu à Senef par le Prince de Condé : Turenne, qui avoit passé le Rhin à Philipsbourg, remporta une victoire sur le vieux Caprara, combattit le Duc de Lorraine Charles IV. à Sintzheim, & marcha de-là à Holtzheim, où il défit Bournonville qui commandoit un gros corps d'Impériaux.

L'ELECTEUR passa le Rhin à Strasbourg, & joignit Bournonville peu de jours après sa défaite: il trouva les Généraux qui commandoient cette Armée, divisés & animés les uns contre les autres, & plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

DEPUIS la jonction des Brandebourgeois, l'Armée Impériale étoit forte de plus de cinquante mille hommes : l'Electeur, qui cherchoit la gloire & qui vouloit combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement : l'Armée prit le camp de Kokersberg : les Brandebourgeois s'emparerent du petit Château de Woselsheim : & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Sarre & se retira en Lorraine.

AINSI se perdit infructueusement cette Cam-

Campagne, où les troupes de l'Empire manquant de profiter de leur ſupériorité, laiſſerent à leurs ennemis le tems & les moïens de leur porter les coups les plus dangereux: l'Electeur établit ſes quartiers depuis Colmar juſqu'à Maſt-Munſter; & les Impériaux bloquerent Briſac.

TURENNE étoit toujours bien fort vis-à-vis d'une Armée où regnoit la diſcorde: il reçut un ſecours de dix mille hommes de l'Armée de Flandre: après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'ELECTEUR avoit prévu ce qui devoit arriver, & il avoit conſeillé à Bournonville à différentes repriſes de reſſerrer ſes quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant; la retraite des François l'endormoit dans une ſécurité dont on ne put pas le faire ſortir; il ne voulut jamais conſentir à rapprocher ſes quartiers. Cependant Turenne paſſe les défilés de Tan & de Bedfort; pénetre dans les quartiers des Impériaux; en enleve deux; fait priſonnier un Régiment de Dragons (*) Brande-

(*) Régiment de Spar.

debourgeois; bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhlhauſen ; & pourſuit ce Général qui ſe joint en hâte à l'Electeur, qui avoit aſſemblé ſes troupes à Colmar. Turenne arrive ; il préſente ſa premiere ligne vis-à-vis du front de ce camp qui étoit inattaquable, & le tourne avec la ſeconde. L'Electeur, poſté dans un terrein ſerré, pris en flanc par Turenne & contrarié par Bournonville, décampa pendant la nuit & repaſſa le Rhin à Strasbourg.

Les Impériaux leverent le ſiége de Briſac, & les François devinrent les Maîtres de l'Alſace.

Frederic Guillaume prit ſes quartiers en Franconie avec ſes Brandebourgeois : les mauvais ſuccès que l'Electeur eut dans cette Campagne, ne doivent pas ſurprendre ceux qui connoiſſent les principes ſelon leſquels ſe conduit la Cour de Vienne.

Les Miniſtres de l'Empereur étoient bien inférieurs aux Miniſtres du Roi de France ; & Bournonville ne pouvoit pas ſe comparer à Turenne.

A Vienne, des Miniſtres qui n'étoient que poli-

politiques, dreſſoient dans la retraite de leurs cabinets des projets de campagne qui n'étoient point militaires; & ils prétendoient mener les Généraux par la liſiere, dans une carriere où il faut voler pour la remplir.

A Verſailles, des Miniſtres qui ſavoient que le détail des expéditions militaires n'étoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, & croïoient les Condés & les Turennes d'aſſez Grands Hommes, pour s'en rapporter à eux ſur la maniere de les exécuter (*).

Les Généraux François, preſque ſouverains dans leurs Armées, s'abandonnoient à la libre impulſion de leur génie: ils profitoient de l'occaſion lorſqu'elle ſe préſentoit: au lieu que les ennemis la perdoient ſouvent par l'envoi de Courriers, qui demandoient à l'Empereur la permiſſion d'entreprendre des choſes qui n'étoient plus faiſables à leur retour.

L'Em-

(*) Le Cardinal de Richelieu montrant un jour ſur une carte l'endroit ou Bernard de Weimar devoit paſſer une riviere: le Général Allemand lui donna ſéchement ſur les doigts, & lui dit: „ M. le Cardinal, vo„ tre doigt n'eſt pas un pont.

L'EMPEREUR, qui dans ſes Armées décoroit l'Electeur de la repréſentation, ne mettoit ſa confiance qu'en ſes propres Généraux: de-là vint que Montécuculi fit manquer les projets de la Campagne de 1672. & que Bournonville fut cauſe des malheurs qu'on éprouva en Alſace. Le Conſeil de Vienne qui n'étoit point ſur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sintzheim & de Holtzheim, penſoit que l'Allemagne ſeroit perdue s'il riſquoit la quatrieme: ajoûtons à cela la méſintelligence des Généraux de l'Empereur; & ces raiſons priſes enſemble firent que Frédéric Guillaume ne parut jamais auſſi admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ſes propres troupes.

1675. PENDANT que Turenne aſſûroit les frontieres de la France par ſon habileté, le Conſeil de Louis XIV. travailloit à le débarraſſer d'un ennemi dangereux: & afin de ſéparer Frédéric Guillaume des Impériaux, la France lui ſuſcita une diverſion qui le rappella dans ſes propres Etats.

QUOIQU'EN 1673. la Suéde eût fait une Allian-

Alliance défenſive avec l'Electeur, la France trouva le moïen de la rompre; & Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une Armée Suédoiſe.

Le Prince d'Anhalt, qui en étoit Gouverneur, ſe plaignit amèrement de cette irruption: Wrangel ſe contenta de lui répondre, que les Suédois ſe retireroient avec leurs troupes, dès que l'Electeur auroit fait ſa Paix avec la France.

Le Prince d'Anhalt informa l'Electeur de la déſolation de ſes Etats, & des pillages que les Suédois y exerçoient; & comme il avoit trop peu de troupes pour ſe préſenter devant une Armée, l'Electeur approuva qu'il ſe renfermât dans Berlin pour y attendre ſon arrivée.

Tandis que les troupes Brandebourgeoiſes ſe refaiſoient des fatigues de la Campagne d'Alſace dans les quartiers d'hiver de la Franconie; les Païſans de la Marche déſeſpérés des vexations des Suédois s'attrouperent, & remporterent quelques avantages ſur leurs Ennemis: ils avoient formé des compagnies:

l'on

l'on voïoit dans leurs drapeaux le nom de l'Electeur, avec cette légende:

POUR LE PRINCE ET POUR LA PATRIE,

NOUS SACRIFIRONS NOTRE VIE.

WRANGEL, qui tenoit pourtant une eſpece d'ordre parmi les Suédois, tomba malade; & ſon inaction augmenta les concuſſions & les pillages: les Egliſes n'étoient point épargnées; & l'avidité intéreſſée du Soldat le pouſſa aux plus grandes cruautés.

LES Marches, qui ſoupiroient après leur Libérateur, ne l'attendirent pas longtems: Frédéric Guillaume, qui ſe préparoit à ſe venger de la mauvaiſe foi des Suédois, partit de ſes quartiers de la Franconie, & arriva le 11. de Juin à Magdebourg: il fit fermer les portes de cette Forteresſe incontinent après ſon arrivée; & il uſa de toutes les précautions poſſibles, pour dérober aux Ennemis les nouvelles de ſon approche. L'Armée paſſa l'Elbe vers le ſoir, & arriva par des chemins détournés la nuit d'après aux portes de Rathenau: il fit avertir de ſon arrivée le Baron

de

de Briſt (*), qui étoit dans cette Ville ; & concerta avec lui en ſecret des moïens de ſurprendre les Suédois.

Briſt s'acquitta habilement de ſa commiſſion : il donna un grand ſouper aux Officiers du Régiment de Wangelin, qui étoient en garniſon à Rathenau : les Suédois s'y livrerent ſans retenue aux charmes de la boiſſon ; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'Electeur fit paſſer la Havel ſur différens bateaux à des détachemens d'Infanterie, pour aſſaillir la Ville de tous les côtés.

Le Général Dörffling, ſe diſant Commandant d'un parti Suédois pourſuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau : il fit égorger les Gardes ; & en même tems toutes les portes furent forcées : la Cavalerie nettoïa les rues ; & les Officiers Suédois eurent de la peine à ſe perſuader à leur réveil, qu'ils étoient Priſonniers d'un Prince, qu'ils croïoient encore avec ſes troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces

(*) Il étoit Conſeiller de Province & très attaché à l'Electeur.

ces tems les poſtes avoient été établies comme des nôtres, cette ſurpriſe auroit preſque été impoſſible ; mais c'eſt le propre des Grands Hommes de mettre à profit juſqu'aux moindres avantages.

L'ELECTEUR, qui ſavoit de quel prix ſont les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenau que toute ſon Infanterie l'eut joint : il marcha avec ſa Cavalerie droit à Naven, afin de ſéparer le Corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg : quelque diligence qu'il fît dans cette conjoncture déciſive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté Brandebourg au bruit de ſon approche, & s'étoient retirés par Naven une heure avant qu'il arrivât : il les ſuivit avec vivacité ; & il apprit par la dépoſition des Priſonniers & des Déſerteurs, que ce Corps marchoit à Fehrbellin, où il s'étoit donné rendez-vous avec celui de Havelberg.

L'ARMÉE Brandebourgeoiſe conſiſtoit en cinq mille ſix cens chevaux : elle n'avoit point d'Infanterie, & menoit cependant dou-

ze

ze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix Régimens d'Infanterie & huit cens Dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre & la différence des armes, l'Electeur ne balança point d'aller aux Ennemis afin de les combattre.

Le 18. de Juin il marche aux Suédois : il confie ſeize cens chevaux de ſon Avant-garde au Prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnoître l'Ennemi. Ce Prince part ; & après avoir traverſé un bois, il voit les troupes Suédoiſes campées entre les Villages de Hackenberg & de Tornow, aïant un marais à leur dos, le pont de Fehrbellin au de-là de leur droite, & une plaine raſe devant leur front : il pouſſe les grandes gardes, les pourſuit & les mene battant juſqu'au gros de leur Corps ; les troupes ſortent en même tems de leur camp, & ſe rangent en bataille : le Prince de Hombourg, plein d'un courage brillant, s'abandonne à ſa vivacité, & engage un combat qui auroit eu une fin funeſte, ſi l'Electeur averti du danger dans lequel il ſe trouvoit, ne fût accouru à ſon ſecours.

FREDERIC Guillaume, dont le coup-d'œil étoit admirable & l'activité étonnante, fit dans l'inſtant ſa diſpoſition : il profita d'un tertre pour y placer ſa batterie ; il en fit faire quelques décharges ſur les Ennemis : l'Infanterie Suédoiſe en fut ébranlée : & lorſqu'il vit qu'elle commençoit à flotter, il fondit avec toute ſa Cavalerie ſur la droite des Ennemis, l'enfonça & la défit : les Régimens Suédois du corps & d'Oſtrogothie furent entierement taillés en piéces ; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche ; les Suédois ſe jetterent dans des marais où ils furent tués par les Païſans, & ceux qui ſe ſauverent, s'enfuirent par Fehrbellin où ils rompirent le pont derriere eux.

IL eſt digne de la majeſté de l'Hiſtoire, de rapporter la belle action que fit un Ecuïer de l'Electeur dans ce combat : l'Electeur montoit un cheval blanc : Froben ſon Ecuïer s'apperçut que les Suédois tiroient plus ſur ce cheval, qui ſe diſtinguoit par ſa couleur, que ſur les autres : il pria ſon maître de le troquer contre le ſien, ſous prétexte que celui

lui de l'Electeur étoit ombrageux ; & à peine ce fidele Domeſtique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué & ſauva ainſi par ſa mort la vie à l'Electeur.

Ce Prince, qui n'avoit point d'Infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni pourſuivre l'Ennemi dans ſa fuite : il ſe contenta d'établir ſon camp ſur ce champ de bataille, où il avoit acquis tant de gloire : il pardonna au Prince de Hombourg, d'avoir expoſé avec tant de légereté la fortune de tout l'Etat, en lui diſant : „ Si je vous ju-„ geois ſelon la rigueur des Loix militaires, „ vous auriez mérité de perdre la vie ; mais „ à Dieu ne plaiſe que je terniſſe l'éclat d'un „ jour auſſi heureux, en répandant le ſang „ d'un Prince qui a été un des principaux „ inſtrumens de ma victoire ! ”

Les Suédois perdirent deux étendarts, huit drapeaux, huit canons, trois mille hommes & grand-nombre d'Officiers, dans cette journée auſſi célebre que déciſive.

Dörffling arriva avec l'Infanterie, les pourſuivit le lendemain, fit beaucoup de Pri-

ſonniers, & reprit avec leur bagage une partie du butin qu'ils avoient fait dans les Marches de Brandebourg. L'Armée Suédoiſe, qui étoit fondue & réduite à quatre mille combattans, ſe retira par Ruppin & Witſtock, dans le Duché de Mecklenbourg.

PEU de Capitaines ont pu ſe vanter d'avoir fait une Campagne pareille à celle de Fehrbellin : l'Electeur forme un projet auſſi grand que hardi, & l'exécute avec une rapidité étonnante : il enleve un quartier des Suédois, lorſque l'Europe le croïoit encore en Franconie : il vole aux plaines de Fehrbellin où les Ennemis s'aſſembloient : il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence ; & avec un corps de Cavalerie inférieur & haraſſé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une Infanterie nombreuſe & reſpectable, qui avoit ſubjugué par ſa valeur l'Empire & la Pologne : par l'habileté de ſa conduite, il laiſſe à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit été le maître d'agir en Alſace ſelon ſa volonté : cette expédition auſſi brillante que valeureuſe

ſe mérite qu'on lui applique le VENI, VIDI, VICI, de Céſar : il fut loué par ſes Ennemis, béni par ſes Sujets ; & ſa poſtérité datte de cette fameuſe journée, le point d'élévation où la Maiſon de Brandebourg eſt parvenue dans la ſuite.

LES Suédois battus par l'Electeur furent déclarés Ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ſes Membres : s'ils avoient été ſecondés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé des Alliés.

L'ELECTEUR, fort des ſecours des Impériaux & des Danois, attaqua à ſon tour les Suédois dans leurs Provinces : il entra en Poméranie, & ſe rendit maître des trois principaux paſſages de la Pene.

LES Brandebourgeois prirent la Ville de Wolgaſt & l'Ile de Wollin ; & Wismar ne ſe rendit aux Danois, qu'après que le Prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes Electorales.

LES intérêts, qui lioient également le Roi de Dannemarck & le Grand Electeur dans la guerre qu'ils faiſoient aux Suédois, furent 1676.

reſſerrés plus étroitement par une Alliance qu'ils conclurent enſemble au commencement de l'année 1676.

La forte Garniſon que les Suédois avoient à Stralſund, incommodée du voiſinage des troupes Brandebourgeoiſes, tenta pendant l'hiver de les déloger de l'Ile de Wollin: Mardefelt y paſſa avec un détachement Suédois, & aſſiégea les troupes Electorales qui en défendoient la Capitale. La vigilance du Maréchal Dörffling leur fit païer aſſez cher leur entrepriſe: il raſſembla quelques-uns de ſes quartiers, paſſa dans l'Ile de Wollin, battit Mardefelt & l'auroit entierement défait, ſi le Suédois n'eut gagné ſes vaiſſeaux en hâte & ne ſe fut ſauvé à Stralſund.

Au commencement de la Campagne la Baltique ſe vit couverte de deux puiſſantes Flottes, qui bloquerent les Suédois dans leurs Ports & les empêcherent d'envoïer des ſecours en Poméranie: l'une étoit la Flotte que les Hollandois envoïoient au ſecours des Alliés, commandée par l'Amiral Tromp le plus grand Marin de ſon ſiécle; & l'autre étoit

étoit celle du Roi de Dannemarck, ſous les ordres de l'Amiral Juhl qui ne le cédoit gueres en réputation au premier : les Capres Brandebourgeois ſe diſtinguerent même dans cette Campagne, & firent des priſes ſur les Suédois.

CETTE Nation, prévoïant qu'il lui ſeroit impoſſible de réſiſter au nombre d'Ennemis qu'elle venoit de s'attirer, haſarda quelques propoſitions de Paix, pour détacher l'Electeur de ſes Alliés & peut-être même pour le commettre avec eux : voici comme la Suéde s'y prit.

WANGELIN, qui avoit été fait Priſonnier à Rathenau, fit quelques ouvertures, promit de grands avantages, & ſe ſervit de toutes les ſéductions de la Politique, pour engager l'Electeur à ſe réconcilier avec la Suéde : mais Frédéric Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejetta loin de lui des propoſitions auſſi contraires à ſa gloire.

IL ſe mit à la tête de ſes troupes, & prit Anclam malgré l'oppoſition qu'y mit le Général Konigsmarck : il tourna enſuite ſes ar-

mes victorieuſes vers Stettin, qu'il ſe contenta de bloquer, la ſaiſon étant trop avancée pour en faire le ſiége dans les formes.

1677. La Campagne ſuivante s'ouvrit ſur mer par une bataille navale, où la Flotte Suédoiſe fut défaite par celle des Danois. Charles XI., qui n'avoit été que pupille juſqu'alors, parvenu à l'âge de majorité, commença à paroître comme Roi; il ſe mit à la tête de ſon Armée; & pour ſon coup d'eſſai, il gagna la fameuſe bataille de Lunden en Scanie, où Chriſtian V. fut mis en fuite, après avoir laiſſé ſix mille hommes ſur la place.

La fortune des Suédois, qui prévaloit contre le Roi de Dannemarck, devenoit impuiſſante contre l'Electeur : cette Campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuſes.

L'Electeur, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6. de Juin devant cette place: les Brandebourgeois attaquerent cette Ville par la rive gauche de l'Oder; & les Lunébourgeois, qui s'étoient joints à l'Electeur, pouſſerent leurs approches

du

du côté de la rive droite de cette riviere: le ſiége dura ſix mois de tranchée ouverte.

Les Fortifications de Stettin conſiſtoient dans des boulevarts de terre, entourés d'un foſſé & défendus par une mauvaiſe contre-ſcarpe; quelques redoutes étoient ſes ſeuls ouvrages extérieurs : ſelon la méthode dont on ſe ſert pour aſſiéger les places à préſent, cette bicoque auroit été incapable de faire une longue réſiſtance : alors les troupes de l'Electeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des ſiéges: elles étoient excellentes pour des coups de main; mais elles menoient peu de gros canons, peu de mortiers avec elles; & elles manquoient ſur-tout d'habiles Ingénieurs.

Stettin capitula le 14. Décembre : la Garniſon étoit réduite à trois cens hommes; & les Relations de ces tems aſſûrent, que les Aſſiégeans y perdirent dix mille hommes : il paroît cependant clairement que ce nombre a été groſſi, ſoit que ces Auteurs cruſſent qu'un ſiége ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit, ſoit qu'ils fuſ-

ſent trompés eux-mêmes par de fauſſes nouvelles: les plus grandes Fortereſſes maçonnées, caſematées & minées que de grandes Armées aſſiégent, ne coûtent pas auſſi cher aux Princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, ſelon ces Auteurs, aux Brandebourgeois.

APRE'S la priſe de cette Ville les Lunébourgeois ſe retirerent chez eux.

LES avantages brillans, que l'Electeur remporta ſur ſes Ennemis, ne firent pas ſur la Cour Impériale l'impreſſion favorable à laquelle on devoit s'attendre: l'Empereur vouloit avoir de foibles Vaſſaux & de petits Sujets, & non pas des Princes riches & des Electeurs puiſſans: comme ſa Politique tendoit au Deſpotisme, il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les Princes dans la médiocrité & dans l'impuiſſance: ſes Conſeillers (& entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire: „ Qu'on „ voïoit à Vienne avec chagrin, qu'un nou„ veau Roi des Vandales s'aggrandît ſur les „ bords de la Baltique". Ou il falloit le ſouffrir

frir & ſe taire ; ou il falloit avoir des moïens pour l'empêcher.

PENDANT que les expéditions militaires 1678.
de l'Electeur n'étaloient qu'une ſuite de proſpérités & de triomphes ; Louis XIV. donnoit des loix à l'Europe, & lui preſcrivoit des conditions de Paix. Par ce Traité la France reſta en poſſeſſion de la Franche-comté qui lui fut annexée pour jamais, d'une partie de la Flandre Eſpagnole, & de la Fortereſſe de Fribourg. Après que cette Paix eut été ſignée à Nimegue, le Prince d'Orange tenta vainement de la rompre, en livrant l'inutile combat de Saint Denis, où le Duc de Luxembourg triompha malgré la ruſe & la mauvaiſe foi de ſon Adverſaire. Les Hollandois, en faiſant cette Paix, avoient penſé à eux & point à leurs Alliés : Frédéric Guillaume leur reprocha leur ingratitude ; mais la choſe étoit dès-lors ſans remede.

LA France propoſa à l'Electeur, de rendre aux Suédois les Conquêtes qu'il avoit faites ſur eux, & de les indemniſer des frais de la guerre : il auroit été difficile que Louis XIV.

eût preſcrit des conditions plus humiliantes, à un Prince abattu par ſes défaites : auſſi l'Electeur n'en voulut-il point entendre parler : ſes vœux s'élevoient plus haut, & il eſpéroit de conſerver par des Traités ce qu'il avoit acquis par des combats : il gagna plus par ſes négociations à la Paix de Weſtphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de ſa vie par les armes & par ſes nombreuſes victoires.

La guerre continua en Poméranie : les Suédois enleverent ſur l'Ile de Rugen deux détachemens, l'un Danois, l'autre Brandebourgeois, chacun fort de ſix cens hommes : & le Roi de Dannemarck perdit Chriſtiania & l'Ile de Blékingen.

La fortune de l'Electeur, ou (pour mieux dire) ſon habileté, n'étant aſſujettie à aucun haſard, parut dans cette guerre également ſtable : il reçut un ſecours de quatre mille Lunébourgeois, avec leſquels & à l'aide des Vaiſſeaux Danois il fit une deſcente dans l'Ile de Rugen, en chaſſa les Suédois, & leur enleva la Fehrſchantz : il s'empara tout-de-ſuite de l'Ile de Bornholm, paſſa à Stralſund, & fit

fit bombarder cette Ville avec tant de vivacité qu'elle ſe rendit au bout de deux jours: il termina enfin cette belle Campagne par la priſe de Gripswalde.

Il ſembloit que la fortune ſe plût à fournir des occaſions à ce Prince, où il pût déploïer ſes grands talens: à peine avoit-il fini ſa Campagne, qu'il apprit que le Général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Pruſſe avec ſeize mille Suédois.

Il reçut cette nouvelle ſans étonnement, & y remédia ſans embarras: ſon eſprit fertile en expédiens lui fourniſſoit en foule des projets, dont il ne lui reſtoit à faire que le choix & l'application: il penſa & il exécuta dans le même moment: le Général Görtz fut détaché avec trois mille hommes; il arriva heureuſement à Konigsberg où il ſe joignit à Hohendorff, & ſe tint dans l'inaction juſqu'à l'arrivée de l'Electeur.

Pour fortifier ſon parti, Frédéric Guillaume fit une Alliance défenſive avec ces mêmes Hollandois, qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté: il les diſpenſa de lui

païer

païer les ſubſides arriérés, leur fit la ceſſion réelle du Fort de Schenck, & n'en reçut en récompenſe que de frivoles garanties, que ces Républicains ingrats refuſerent même d'accomplir.

Les Suédois avançoient en attendant, & faiſoient des progrès en Pruſſe : ils avoient brûlé en paſſant le Fauxbourg de Memel, & s'étoient emparés de Tilſe & d'Inſterbourg ; leurs troupes s'étoient étendues, & leurs partis couroient tout le païs.

1679. L'Electeur répara bientôt ces pertes par ſa prodigieuſe diligence : le 10. de Janvier il part de Berlin ; ſe met à la tête de neuf mille hommes, avec leſquels Dörffling avoit pris les devans ; il paſſe la Viſtule le 15. précédé par la terreur de ſon nom qui étoit devenu redoutable aux Suédois : Horn ſe confond à ſon approche ; il perd l'eſpérance de réſiſter au Vainqueur de Fehrbellin ; il ſe retire, & ſes troupes ſe découragent : Görtz profite de ce trouble, le ſuit, le harcele, le retarde ; & ce commencement de déſordre fait perdre huit mille hommes

mes aux Suédois : un grand nombre de Païſans, qui s'étoient joints au Corps de Görtz, ſe jetterent ſur les traîneurs & ſur ceux qui s'écartoient de l'Armée Suédoiſe, les firent Priſonniers, ou les maſſacrerent.

L'ELECTEUR, qui ne perdoit pas ſes momens dans l'oiſiveté, ſe trouvoit ſur les bords du Friſch Haff; il avoit fait préparer des traîneaux, ſur leſquels il mit toute ſon Infanterie & ſes troupes dans l'ordre où elles devoient combattre; la Cavalerie à leurs côtés ſuivoit l'Electeur, qui faiſoit de cette façon étrange & nouvelle ſept grands milles d'Allemagne par jour; on étoit ſurpris de voir cette courſe de traîneaux d'une Armée ſur la glace unie d'un golfe, qui deux mois auparavant avoit été couvert de vaiſſeaux de toute la Terre que le commerce de la Pruſſe y attiroit.

LA marche de l'Electeur avec ſon Armée reſſembloit au ſpectacle d'une fête galante & ſuperbe : l'Electrice & toute ſa Cour étoient avec lui ſur des traîneaux; & ce Prince étoit reçu dans tous les endroits où

il

il paſſoit, comme le Libérateur de la Patrie.

ARRIVE' à Labiaw, il détacha le Général Tréfenfeldt avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois & lui donner le tems de les joindre : il fit le même jour une traite conſidérable ſur le golfe de Courlande, & arriva le 19. de Janvier avec ſon Infanterie à trois milles de Tilſe, où les Suédois avoient leur quartier : il apprit le même jour, que Tréfenfeldt avoit battu deux Régimens des Ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit pris vingt huit drapeaux (*) & étendarts, deux paires de timbales & ſept cens chariots de bagage.

LES Suédois battus par Tréfenfeldt, harcelés par Görtz & intimidés par le voiſinage de l'Electeur, abandonnerent Tilſe & ſe retirerent du côté de la Courlande : Görtz atteignit leur Arriere-garde forte de quatorze cens hommes entre Schultzen-Krug & Cuadjuc,

(*) Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de Drapeaux auprès d'un Corps auſſi foible, ou il s'eſt gliſſé quelque faute de nombre : j'aurois héſité de rapporter ce fait, s'il n'étoit pas conſtaté par differentes Relations qui ſe trouvent dans les Archives Roïales.

juc, & la défit entierement: il revint d'un côté & Tréfenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les Ennemis avoient fait, & conduiſant avec eux grand nombre de Priſonniers.

La retraite des Suédois reſſembloit à une déroute; de ſeize mille qu'ils étoient, à peine trois mille retournerent-ils en Livonie: ils étoient entrés en Pruſſe comme des Romains; ils en ſortirent comme des Tartares.

Ainsi ſe termina cette expédition unique dans ſon eſpece, dans laquelle le génie de l'Electeur ſe déploïa tout entier, où ni la rigueur de la ſaiſon dans ce climat ſauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder juſqu'aux frontieres de la Livonie, ni les fatigues, le nombre des Ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

Cette Campagne ſi bien projettée, ſi bien exécutée, ne valut à l'Electeur que de la réputation: c'eſt la monnoie des Héros; mais ce n'eſt pas toujours celle dont les Princes ſe contentent.

Les Ennemis de Frédéric Guillaume l'avoient

voient attiré de l'Alſace dans la Marche, & de la Poméranie en Pruſſe: à peine en eut-il expulſé les Suédois, que les cris de ſes Sujets lui annoncerent que trente mille François, ſous les ordres du Général Calvo, étoient entrés dans le Duché de Cleves.

Louis XIV. inſiſtoit ſur l'entier rétabliſſement des Suédois, & rien ne put le fléchir ſur cet article : Colbert rejetta avec hauteur toutes les propoſitions que lui avoient faites les Miniſtres de l'Electeur.

La partie devenoit trop inégale: l'Electeur de Brandebourg & le Roi de Dannemarck, qui étoient reſtés les ſeuls Champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute-lutte ſur Charles XI. & ſur Louis XIV. enſemble: malgré la répugnance que l'Electeur avoit de ſe déſiſter de ſes Conquêtes, il fit pour quinze jours une Treve avec les François, & leur remit les Villes de Wéſel & de Lipſtadt juſqu'à l'entiere concluſion de la Paix.

Ce terme s'étant écoulé ſans qu'on eût pu convenir de rien, Créqui entra avec dix mille

mille hommes dans la Principauté de Minden: les Lunébourgeois l'y joignirent; & ces troupes renfermerent conjointement entre elles & le Wéſer, un Corps Brandebourgeois que le Général Spar commandoit: c'étoit le même Régiment de Dragons fait priſonnier en Alſace, qui fut pris auprès de Minden pour la ſeconde fois; depuis l'Electeur le ſupprima entierement.

FREDERIC Guillaume abandonné par l'Empereur, & ne recevant que des refus de la part des Hollandois, qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie, réſolut enfin de s'accommoder. Il envoïa le Baron de Meinder à Saint Germain en Laye où la Cour de France ſe tenoit, & où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions ſuivantes: à ſavoir, que le Traité de Weſtphalie ſerviroit de baſe à cette Paix; que l'Electeur auroit en propriété tous les péages des Ports de la Poméranie ultérieure, avec les Villes de Camin, Gartz, Greiffenberg & Wildenbruck: il conſentit de ſon côté, à remettre les Suédois en poſſeſſion de

toutes

toutes les Conquêtes qu'il avoit faites ſur eux, & à ne point aſſiſter le Roi de Dannemarck; moïennant quoi la France évacua ſes Provinces de Weſtphalie, & lui païa trois cens mille ducats, pour l'indemniſer des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ſes Etats.

CETTE Paix ainſi conclue & ratifiée fut miſe en exécution, ſans qu'aucun incident en ſuſpendît l'accompliſſement.

LE Roi de Dannemarck ne tarda point à ſuivre l'exemple de l'Electeur : il fit ſa Paix avec la France & la Suéde à Fontainebleau; avec cette différence, que l'Electeur y trouva du moins quelques avantages, & que le Roi de Dannemarck, pour avoir attendu trop longtems, n'en profita en aucune maniere.

LA Paix de Saint Germain termina les exploits militaires de Frédéric Guillaume; ſes dernieres années furent pacifiques & s'écoulerent avec moins d'éclat : cependant ſon grand génie ſe manifeſta juſque dans les moindres actions de ſa vie.

LES vertus de ce Prince ſe modifioient ſelon

ſelon les circonſtances où il ſe trouvoit, paroiſſant tantôt plus héroïques & plus ſublimes, tantôt plus douces & plus ſecourables.

Un préjugé aſſez général fait que la plupart des hommes idolâtrent l'heureuſe témérité des Ambitieux: l'éclat brillant des vertus militaires offusque à leurs yeux la douceur des vertus civiles: ils préferent les Eroſtrates qui brulent les Temples aux Amphions qui élevent des Villes, & les victoires d'Octave au regne d'Auguſte.

Frederic Guillaume étoit également admirable, à la tête de ſes Armées où il paroiſſoit comme le Libérateur de ſa Patrie, & à la tête de ſon Conſeil où il adminiſtroit la Juſtice à ſes Peuples: ſes belles qualités lui attiroient la confiance de ſes Voiſins; ſon équité lui avoit élevé une eſpece de Tribunal ſuprême, qui s'étendoit au delà de ſes frontieres, & d'où il jugeoit ou concilioit des Souverains & des Rois: il fut choiſi Médiateur entre le Roi de Dannemarck & la Ville de Hambourg; Chriſtian V. reçut cent vingt cinq mille écus de cette Ville,

Ville, qui étoit une éponge que les Danois preſſoient dans le beſoin ; elle auroit été miſe à ſec ſans l'appui de Frédéric Guillaume.

L'ORIENT rendit un hommage à ce Prince, dont la réputation avoit pénétré juſqu'aux frontieres d'Aſie : Murad Géray Cham des Tartares rechercha ſon amitié par une Ambaſſade ; l'Interprete du Budziak avoit un nez de bois & point d'oreilles ; & l'on fut obligé d'habiller l'Ambaſſadeur, dont les haillons ne couvroient pas la nudité, avant que de l'admettre à la Cour.

L'ELECTEUR recherché des Tartares ſe fit reſpecter des Eſpagnols : cette Cour lui devoit des ſubſides dont il ne pouvoit obtenir le païement : il envoïa vers la Guinée neuf petits vaiſſeaux dont il s'étoit ſervi dans la Baltique ; & cette Eſcadre médiocre enleva un gros vaiſſeau de guerre Eſpagnol, qu'elle conduiſit dans le Port de Konigsberg.

1680. ENVIRON dans ce tems Frédéric Guillaume entra en poſſeſſion du Duché de Magdebourg, qui fut à jamais incorporé à l'Electorat de Brandebourg, après la mort du dernier

nier Adminiſtrateur qui étoit un Prince de la Maiſon de Saxe.

L'ELECTEUR eut depuis, comme Directeur du Cercle de Weſtphalie, la commiſſion Impériale de protéger les Etats de l'Oſt-Friſe contre leur Prince qui les chicanoit ſur leurs privileges: & comme il avoit le droit de Succeſſion éventuelle ſur cette Principauté, il profita de cette occaſion pour mettre Garniſon Brandebourgeoiſe à Gritzil, & il établit à Embden une Compagnie de Négocians, qui commercerent en Guinée & y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

CES petits progrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV.: ce Monarque avoit fait de la Paix un tems de Conquêtes; il avoit établi des Chambres de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres & d'anciens documens, lui adjugeoient des Villes & des Seigneuries dont il ſe mettoit en poſſeſſion, ſous prétexte qu'ils étoient originairement des Fiefs ou des dépendances de la Préfecture de Strasbourg & de l'Alſace.

L'EMPIRE, épuiſé par une longue guerre,

ſe contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV.: mais l'Electeur, qui n'avoit
1681. point été compris dans la Paix de Nimegue, refuſa de ſigner cette Lettre, & conclut une Alliance avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hanover, pour le maintien de la Paix de Weſtphalie & de Saint-Germain.

1682. LOUIS XIV., qui ne vouloit point être troublé par l'Empereur ni par l'Empire dans ſes Conquêtes pacifiques, fit jouer des reſſorts en Orient qui ne tarderent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

IL s'en falloit de deux ans que la Treve, que les Infideles avoient faite avec les Chrétiens (*), ne fût écoulée: cependant les Turcs, appellés par les Proteſtans de Hongrie qui s'é-
1683. toient révoltés contre la Maiſon d'Autriche, vinrent avec une Armée formidable juſqu'aux portes de Vienne.

LEOPOLD, qui de même que les Princes de ſa Maiſon n'étoit pas guerrier, ſe ſauva à Lintz malgré toute ſa hauteur: cependant Vienne fut ſecourue par Jean Sobieski Roi de

(*) Après la bataille de Saint Gottard.

de Pologne, un des Grands Hommes de ſon ſiécle ; & l'Empereur rentra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui inveſtiſſoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit aſſiégé ſa Capitale ; quoique dans l'impuiſſance de réſiſter à aucun de ſes Ennemis. Les repréſentations du Pape, des Electeurs de Brandebourg & de Baviere, & des principaux Princes de l'Allemagne, le porterent enfin à conclure une Treve avec la France, qui fut ſignée le 15. d'Août 1684. 1684.

L'ELECTEUR fit la même année une Alliance avec les Cercles de la Baſſe Saxe & de la Weſtphalie, pour leur commune défenſe : on y ſtipula que les Princes, qui raſſembleroient les troupes confédérées, tireroient des contributions des Etats voiſins : ces traits caractériſent trop les mœurs de ces tems là pour les omettre.

L'ELECTEUR avoit des prétentions ſur les Duchés de Jägerndorff, Ratibor, Oppelen, Brieg, Wolaw & Lignitz, ſitués en Siléſie : ces Duchés lui étoient dévolus en toute juſti-

ce, par des Traités de Confraternité faits avec les Princes qui les avoient poſſédés, & confirmés par les Rois de Boheme: il ſe flatta d'avoir trouvé une conjoncture favorable, pour demander à l'Empereur qu'il fit juſtice à ſes prétentions; & il ſollicita en même tems l'inveſtiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connoiſſoit de droits que les ſiens, de prétentions que celles de la Maiſon d'Autriche, & de juſtice que ſa fierté, accorda
1685. ce qu'il ne pouvoit pas refuſer, c'eſt à dire, l'inveſtiture du Duché de Magdebourg: il fit une tentative pour obtenir deux mille hommes de troupes Brandebourgeoiſes, qu'il vouloit faire ſervir dans la guerre contre les Turcs; mais l'Electeur étoit trop mécontent de lui pour les lui accorder; deux mille Brandebourgeois ſe joignirent aux troupes de Sobieski, & aiderent les Polonois à repouſſer les Turcs qui les attaquoient.

Tous les évenemens ſembloient concourir aux avantages de l'Electeur. Louis XIV., dont la Politique avoit protégé les Proteſtans d'Allemagne contre l'Empereur, perſécuta

ſécuta ceux de ſon Roïaume qui étoient inquiets & remuans, & il troubla la France par la révocation du fameux Edit de Nantes: il ſe fit une émigration dont on n'avoit gueres vu d'exemples dans l'Hiſtoire: un Peuple entier ſortit du Roïaume par eſprit de parti en haine du Pape, & pour recevoir ſous un autre ciel la Communion ſous les deux Eſpeces: quatre cens mille ames s'expatrierent ainſi, & abandonnerent tous leurs biens pour détonner dans d'autres Temples les vieux Pſeaumes de Clément Marot: beaucoup enrichirent l'Angleterre & la Hollande de leur induſtrie: vingt mille François s'établirent dans les Etats de l'Electeur; leur nombre répara en partie le dépeuplement cauſé par la guerre de trente ans: Frédéric Guillaume les reçut avec la compaſſion qu'on doit aux malheureux, & avec la généroſité d'un Prince qui encourage les Poſſeſſeurs d'Arts utiles à ſes Peuples: cette Colonie proſpéra toujours, & récompenſa ſon Bienfaiteur de ſa protection: l'Electorat de Brandebourg puiſa depuis dans ſon propre ſein

une infinité de marchandiſes, qu'auparavant il avoit été obligé d'acheter de l'Etranger.

FREDERIC Guillaume s'apperçut que ſa piété le brouilleroit avec Louis XIV.; & comme on regardoit en France de mauvais œil l'aſile qu'il avoit accordé aux Réfugiés, il contracta de nouvelles liaiſons avec l'Empereur, & lui envoïa ſous la conduite du Général Schöning, huit mille hommes pour
1686. s'en ſervir contre les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part à la priſe de Bude; elles acquirent une réputation diſtinguée à l'aſſaut général de cette Ville où elles entrerent des premieres: l'Empereur leur refuſa cependant après cette Campagne des quartiers en Siléſie, & elles retournerent hiverner dans la Marche de Brandebourg: en récompenſe de ce ſervice l'Empereur céda enſuite le Cercle de Swibus à l'Electeur, en forme de dédommagement de ſes juſtes prétentions.

LE refuge des François à Berlin, & les ſecours que l'Electeur avoit accordés à l'Empereur, acheverent d'indiſpoſer Louis XIV. contre lui; & il lui refuſa de lui continuer

le

le ſubſide annuel qu'il lui paioit depuis la Paix de Saint-Germain.

CEPENDANT Louis XIV. violoit ouvertement la Treve qu'il avoit conclue avec l'Empereur, ſous prétexte de remplir l'eſprit du Traité de Nimegue : il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre : il prit Treves & en fit raſer les ouvrages ; & l'on travailloit à force à relever les Fortifications de Huningue : il ſoutenoit les prétentions de Charlotte Princeſſe Palatine, épouſe du Duc d'Orléans, ſur quelques Baillages du Palatinat, droits auſquels elle avoit renoncé par ſon contract de mariage : un Voiſin auſſi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne ; & les Cercles de Suabe, de Franconie & du Bas-Rhin firent une Alliance à Augsbourg, pour ſe garantir des entrepriſes continuelles que formoit l'ambition de ce Monarque.

TANT de ſujets de plaintes ne purent ex- 1687.
citer l'Empereur à s'en faire raiſon : la guerre des Turcs rendoit Léopold circonſpect, & le gouvernement foible d'Eſpagne ne ſortoit

point de ſa léthargie : nous verrons cependant dans la ſuite que l'Election du Prince de Furſtenberg, que le Chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'Empereur de rompre avec un Voiſin, dont les entrepriſes ne gardoient aucunes meſures, & qui ne connoiſſoit aucunes bornes à ſa puiſſance.

L'ELECTEUR ne vit point le commencement de cette guerre : il accorda pour la ſeconde fois ſa protection à la Ville de Hambourg, que le Roi de Dannemarck aſſiégeoit en perſonne ; ſes Envoïés, Paul Fuchs & Schmettau, firent conſentir Frédéric V. de lever ſon camp de devant cette Ville, & de rétablir toutes les choſes ſur le pied où elles étoient avant cette nouvelle entrepriſe. Environ dans ce tems le Duc de Weiſſenfels s'accorda avec l'Electeur, ſur les quatre Baillages démembrés du Duché de Magdebourg dont ce Duc étoit en poſſeſſion : l'Electeur acheta celui de Burg pour trente quatre mille écus, & renonça aux prétentions qu'il avoit ſur ceux de Querfurt, Juterbock & Damme.

LE

Le Nord fut ſur le point d'être troublé inopinément par les différends que le Roi de Dannemarck eut avec le Duc de Gottorp, touchant la Paix de Roſchild par laquelle le Roi de Suéde Charles Guſtave avoit procuré à ce Duc l'entiere Souveraineté de ſes Etats: les Danois en haine de cette Paix chaſſerent ce Prince du Sleswick, & déclarerent qu'ils étoient réſolus de conſerver la poſſeſſion de ce Duché comme celle du Dannemarck même: l'Empereur Léopold voulut ſe mêler de ces différends; mais le Roi de Dannemarck ne conſentit de s'en remettre de ſes intérêts qu'entre les mains de l'Electeur de Brandebourg: on tint des Conférences à Hambourg & à Altena; Frédéric V. offrit au Duc de Gottorp de lui céder de certains Comtés, dont les produits égaleroient les revenus du Sleswick à l'exception de la Souveraineté; le Duc refuſa ces offres: l'Electeur n'eut point la ſatisfaction de conclure l'accommodement, & la mort termina ſa Régence glorieuſe.

Frederic Guillaume avoit été attaqué 1698.

de la goute depuis longtems ; cette maladie dégénera par la ſuite en hydropiſie : il ſentit les progrès de ſon mal, & vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable : deux jours avant ſa fin il fit aſſembler ſon Conſeil ; après avoir aſſiſté aux délibérations, & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement ſain & une liberté d'eſprit entiere, il tint un diſcours à ſes Miniſtres, les remercia des fideles ſervices qu'ils lui avoient rendus, & les exhorta à ſervir ſon Fils avec ce même attachement : après quoi il s'adreſſa au Prince Electoral, lui expoſa les devoirs d'un bon Prince, & lui fit une courte analyſe de l'état où il laiſſoit ſes affaires ; il lui recommanda affectueuſement de ſecourir le Prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditoit ſur l'Angleterre ; il inſiſta ſur-tout ſur l'amour & la conſervation des Peuples qu'il alloit gouverner, & les lui recommanda comme un bon Pere peut recommander ſes Enfans en mourant : il fit enſuite quelques actes de piété, & attendit tranquillement la mort : il expira le 28. d'Avril

vril 1688. avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ſes Victoires.

Il eut deux Femmes, Henriette d'Orange Mere de Frédéric III. qui lui ſuccéda, & Dorothée de Holſtein Mere des Marckgraves Philippe, Albert & Louis, & des Princeſſes Eliſabeth Sophie & Marie Amélie.

Frederic Guillaume avoit toutes les qualités qui font les Grands Hommes, & la Providence lui fournit toutes les occaſions pour les déploïer : il donna des marques de prudence dans un âge où la jeuneſſe n'en donne que de ſes égaremens : il n'abuſa jamais de ſes vertus héroïques, & n'emploïa ſa valeur qu'à défendre ſes Etats & ſecourir ſes Alliés : il étoit prévoïant & ſage, ce qui le rendoit grand Politique : il étoit laborieux & humain, ce qui le rendoit bon Prince : inſenſible aux ſéductions dangereuſes de l'amour, il n'eut de foibleſſe que pour ſa propre Epouſe : s'il aimoit le vin & la ſociété, c'étoit cependant ſans s'abandonner à une débauche outrée : ſon tempérament vif & co- Portrait.

lere le rendoit ſujet aux emportemens; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du ſecond, & ſon cœur réparoit avec abondance les fautes, qu'un ſang trop facile à émouvoir lui faiſoit commettre : ſon ame étoit le ſiége de la vertu ; la proſpérité n'avoit pu l'enfler, ni les revers l'abattre : magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais ſon caractere; il devint le Reſtaurateur & le Défenſeur de ſa Patrie, le Fondateur de la puiſſance du Brandebourg, l'Arbitre de ſes égaux, l'honneur de ſa Nation; & pour le dire enfin en un mot, ſa vie fait ſon éloge.

Comparaiſon.

DANS ce ſiécle trois hommes attirerent ſur eux l'attention de toute l'Europe; Cromwel, qui uſurpa l'Angleterre & couvrit le parricide de ſon Roi d'une modération apparente & d'une Politique ſoutenue; Louis XIV., qui fit trembler l'Europe devant ſa puiſſance, protégea tous les talens & rendit ſa Nation reſpectable dans tout l'Univers; Frédéric Guillaume, qui avec peu de moïens fit de grandes choſes, ſe tint lui ſeul lieu de Miniſtre

Miniſtre & de Général, & rendit floriſſant un Etat qu'il avoit trouvé enſéveli ſous ſes ruines. Le nom de GRAND n'eſt dû qu'à des caracteres héroïques & vertueux: Cromwel, dans ſa profonde Politique, fut ſouillé des crimes de ſon ambition; ce ſeroit donc avilir la mémoire de Louis XIV. & de Frédéric Guillaume, que de mettre leur vie en oppoſition avec celle d'un Tyran heureux.

CES deux Princes étoient regardés, chacun dans ſa ſphere, comme les plus grands hommes de leur ſiécle: leur vie fournit des évenemens dont la reſſemblance eſt frappante, & d'autres dont les circonſtances en éloignent les rapports: comparer ces Princes en fait de puiſſance, ce ſeroit mettre en parallele les foudres de Jupiter & les fleches de Philoctete: examiner leurs qualités perſonelles en faiſant abſtraction des dignités, c'eſt mettre en évidence que l'ame & les actions de l'Electeur n'étoient pas inférieures au génie & aux exploits du Monarque.

ILS avoient tous les deux la phyſionomie prévenante & heureuſe, des traits marqués,

le nez aquilin, des yeux où ſe peignoient les ſentimens de leur ame, l'abord facile, l'air & le port majeſtueux. Louis XIV. étoit plus haut de taille; il avoit plus de douceur dans ſon maintien, & l'expreſſion plus laconique & plus nerveuſe : Frédéric Guillaume avoit contracté aux Univerſités de Hollande un air plus froid & une éloquence plus diffuſe. Leur origine eſt également ancienne : mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs Aieux plus de Souverains que les Hohenzollern; ils étoient Rois d'une grande Monarchie, qui avoit eu longtems des Princes parmi leurs Vaſſaux : les autres étoient Electeurs d'un païs peu étendu, & alors dépendant en partie des Empereurs.

La jeuneſſe de ces Princes eut une deſtinée à peu près ſemblable : le Roi mineur, pourſuivi dans ſon Roïaume par la fronde & les Princes de ſon ſang, fut d'une montagne éloignée le ſpectateur de ce combat, que ſes Sujets rebelles livrerent à ſes troupes au Fauxbourg St. Antoine : le Prince Electoral, dont le Pere avoit été dépouillé de ſes Etats

par

par les Suédois, fugitif en Hollande, fit ſon apprentiſſage de la guerre ſous le Prince Frédéric Henri d'Orange, & ſe diſtingua aux Siéges du Fort de Schenk & de Bréda. Louis XIV., parvenu à la régence, ſoumit ſon Roïaume par le poids de l'autorité Roïale: Frédéric Guillaume, ſuccédant à ſon Pere dans un païs envahi, rentra en poſſeſſion de ſon héritage à force de Politique & de Négociations.

Richelieu Miniſtre de Louis XIII. étoit un génie du premier ordre; des meſures priſes de longue main, ſoutenues avec courage, jetterent les fondemens ſolides de grandeur, ſur lesquels Louis XIV. n'eut qu'à bâtir: Schwartzenberg Miniſtre de George Guillaume étoit un Traître, dont la mauvaiſe adminiſtration contribua beaucoup à plonger les Etats de Brandebourg, dans l'abîme où les trouva Frédéric Guillaume lorſqu'il parvint à la régence. Le Monarque François eſt digne de louange, pour avoir ſuivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé: le Héros Allemand fit plus, il ſe fraïa le chemin ſeul.

Ces Princes commanderent tous deux leurs Armées : l'un aïant ſous lui les plus célebres Capitaines de l'Europe ; ſe repoſant de ſes ſuccès ſur les Turennes, les Condés, les Luxembourgs ; encourageant l'audace & les talens, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire ; il aimoit plus la gloire que la guerre ; il faiſoit des Campagnes par grandeur ; il aſſiégeoit des Villes, mais il évitoit les Batailles ; il aſſiſta à cette Campagne fameuſe dans laquelle ſes Généraux enleverent toutes les places de Flandre aux Eſpagnols, à la belle expédition par laquelle Condé aſſujettit la Franche-comté en moins de trois ſemaines à la France ; il encouragea ſes troupes par ſa préſence lorſqu'elles paſſerent le Rhin au fameux gué du Tolhuys, action que l'idolatrie des Courtiſans & l'enthouſiasme des Poëtes fit paſſer pour miraculeuſe. L'autre, n'aïant qu'à-peine des troupes & manquant de Généraux habiles, ſuppléa lui ſeul par ſon puiſſant génie aux ſecours qui lui manquoient ; il formoit ſes projets & les exécutoit ; s'il penſoit en Général, il combattoit en Soldat ; & par

rapport

rapport aux conjonctures où il ſe trouvoit, il regardoit la guerre comme ſa profeſſion. Au paſſage du Rhin j'oppoſe la Bataille de Warſovie qui dura trois jours, & dans laquelle le Grand Electeur fut un des principaux inſtrumens de la victoire : à la Conquête de la Franche-comté j'oppoſe la ſurpriſe de Rathenaw & la Bataille de Fehrbellin, où notre Héros à la tête de cinq mille Cavaliers défit les Suédois & les chaſſa au-de-là de ſes frontieres ; & ſi ce fait ne paroît pas aſſez merveilleux, j'y ajoûte l'expédition de Pruſſe, où ſon Armée vola ſur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, & où le nom ſeul de ce grand Prince chaſſa (pour ainſi dire ſans combattre) les Suédois de toute la Pruſſe.

Les actions du Monarque nous éblouiſſent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à ſa gloire, par la ſupériorité qu'il acquiert ſur tous les autres Rois, & par l'importance des objets intéreſſans pour toute l'Europe. Celles du Héros ſont d'autant plus admirables que ſon

cou-

courage & ſon génie y font tout, qu'avec peu de moïens il exécute les entrepriſes les plus difficiles, & que les reſſources de ſon eſprit ſe multiplient à meſure que les obſtacles augmentent.

Les proſpérités de Loui; XIV. ne ſe ſoutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands Capitaines que la France avoit portés: la fortune de Frédéric Guillaume fut toujours égale, & l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ſes propres Armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ſes Miniſtres & de ſes Généraux, & que l'Héroïsme du ſecond n'appartenoit qu'à lui-même.

Le Roi ajoûta par ſes Conquêtes la Flandre, la Franche-comté, l'Alſace & en quelque façon l'Eſpagne à ſa Monarchie, en attirant ſur lui la jalouſie de tous les Princes de l'Europe: l'Electeur acquit par ſes Traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberſtadt & Minden qu'il incorpora au Brandebourg; & il ſe ſervit de l'envie qui déchiroit ſes Voiſins, de ſorte qu'ils devinrent les inſtrumens de ſa grandeur. Louis

LOUIS XIV. étoit l'Arbitre de l'Europe par ſa puiſſance, qui en impoſoit aux plus grands Rois: Frédéric Guillaume devint l'Oracle de l'Allemagne par ſa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands Princes. Pendant que tant de Souverains portoient impatiemment le joug du deſpotiſme que le Roi de France leur impoſoit, le Roi de Dannemarck & d'autres Princes ſoumettoient leurs différends au tribunal de l'Electeur & reſpectoient ſes jugemens équitables.

FRANÇOIS I. avoit eſſaïé vainement d'attirer les Beaux-arts en France: Louis XIV. les y fixa; ſa protection fut éclatante; le goût Attique & l'élegance Romaine renaquirent à Paris; Uranie eut un compas d'or entre ſes mains; Calliope ne ſe plaignit plus de la ſtérilité de ſes lauriers; & des Palais ſomptueux ſervirent d'aſile aux Muſes. George Guillaume fit des efforts inutiles pour conſerver l'Agriculture dans ſon païs; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévaſta tout le Nord de l'Allemagne: Frédéric Guillaume repeupla ſes Etats; il changea des marais en prai-

prairies, des déſerts en hameaux, des ruines en Villes; & l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées, où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les Arts utiles ſont les aînés des Arts agréables; il faut donc néceſſairement qu'ils les précedent.

LOUIS XIV. mérita l'immortalité pour avoir protégé les Arts: la mémoire de l'Electeur ſera chere à ſes derniers Neveux, parce qu'il ne déſeſpéra point de ſa Patrie. Les Sciences doivent des Statues à l'un; dont la protection libérale ſervit à éclairer le monde: l'humanité doit des Autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre.

MAIS le Roi chaſſa les Réformés de ſon Roïaume; & l'Electeur les recueillit dans ſes Etats: ſur cet article le Prince ſuperſtitieux & dur eſt bien inférieur au Prince tolérant & charitable: la Politique & l'humanité s'accordent à donner ſur ce point une préférence entiere aux vertus de l'Electeur.

EN fait de galanterie, de politeſſe, de généroſité, de magnificence, la ſomptuoſité Françoiſe l'emporte ſur la frugalité Allemande:

de : Louis XIV. avoit autant d'avance ſur Frédéric Guillaume, que Lucullus en avoit ſur Mithridate.

L'UN donna des ſubſides en foulant ſes Peuples : l'autre les reçut en ſoulageant les ſiens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour ſauver le crédit de la Couronne : dans la Marche la Banque des Etats païa malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens & le fléau de la peſte.

TOUS deux firent des Traités & les rompirent, l'un par ambition, l'autre par néceſſité : les Princes puiſſans éludent l'eſclavage de leur parole par une volonté libre & indépendante : les Princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagemens, parce qu'ils ſont ſouvent obligés de céder aux conjonctures.

LE Monarque ſe laiſſa gouverner vers la fin de ſon regne par ſa Maîtreſſe, & le Héros par ſon Epouſe ; l'amour-propre du genre humain ſeroit trop humilié, ſi la fragilité de ces Demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils ſont hommes comme nous.

ILS

Ils finirent tous deux en Grands Hommes comme ils avoient vécu, voïant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaiſirs, la fortune, la gloire & la vie avec une indifférence Stoïque, conduiſant d'une main ſûre le gouvernail de l'Etat juſqu'au moment de leur mort, tournant leurs dernieres penſées ſur leurs Peuples qu'ils recommanderent à leurs Succeſſeurs avec une tendreſſe paternelle, & aïant juſtifié par une vie pleine de gloire & de merveilles, le ſurnom de GRAND qu'ils reçûrent de leurs contemporains, & que la poſtérité leur confirme d'une commune voix.

FRE-

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE

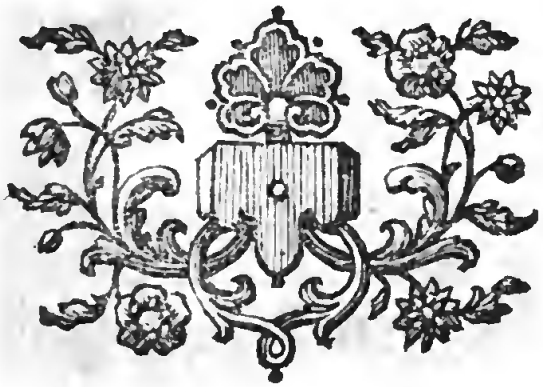
DE LA MAISON

DE

BRANDEBOURG,

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

SECONDE PARTIE.



A BERLIN, ET A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. LI.

Avec Privilege de S. M. Prussienne.

FREDERIC III*.

PREMIER ROI DE PRUSSE.

FREDERIC III. naquit à Konigsberg en Pruſſe, le 22. de Juillet 1657, de Louiſe Henriette d'Orange premiere Femme du Grand Electeur : il perdit de bonne-heure ſa Mere, & l'Electrice Dorothée lui donna des chagrins violens dans ſa jeuneſſe : elle trouva le moyen d'aigrir l'eſprit de Frédéric Guillaume contre ce Fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été aſſez négligée ; l'aigreur du Pere alla juſqu'au point, qu'il auroit vu ſans regret paſſer ſa Succeſſion à ſon ſecond Fils le Prince Philippe.

ON oſa ſopçonner l'Electrice d'avoir tenté de ſe defaire par le poiſon de ſon Beau-fils ; mais comme on n'en apporte aucune preuve

* En qualité d'Electeur.

preuve certaine, & que ce fait eſt avancé aſſez légérement, il ne doit point trouver place dans l'Hiſtoire : il ne faut pas ſouiller la mémoire des Grands par de telles imputations, ſans avoir en main la conviction de ces crimes.

LES faits juſtifient l'Electrice : Frédéric III. vécut : il épouſa en 1679. en premieres noces Eliſabeth Henriette Fille de Guillaume VI. Landgrave de Heſſe : il ſe remaria en 1684. après la mort de cette Princeſſe, avec Sophie Charlotte Fille du Duc de Hanovre Erneſt Auguſte, & Sœur de George qui depuis devint Roi d'Angleterre.

L'ELECTRICE Dorothée en vouloit plutôt aux biens qu'à la vie de ce Prince : on aſſûre que le Grand Electeur s'étoit déterminé ſur ſes ſollicitations à faire un Teſtament, par lequel il partageoit toutes les acquiſitions qu'il avoit faites pendant ſon regne entre ſes Enfans du ſecond lit : le parti Autrichien ſe ſervit habilement de ce Teſtament pour indiſpoſer le nouvel Electeur contre la France : l'Empereur s'engagea d'annuller cette diſpoſi-

tion

tion paternelle, à condition que Frédéric III. lui rendît le Cercle de Swibus: nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire, comment cette Convention s'exécuta.

L'Avenement de Frédéric III. à la régence fut l'époque d'une nouvelle guerre: Louis XIV. en fut l'Auteur: il demandoit quelques Baillages du Palatinat, comme devant revenir à Madame d'Orléans: il ſe plaignoit de l'injure que les Princes Allemands lui avoient faite de ſe liguer à Augsbourg contre la France: il déclaroit que ſon honneur étoit engagé à ſoutenir l'Election que les Chanoines de Cologne avoient faite du Prince de Furſtenberg, à laquelle l'Empereur mettoit oppoſition. 1688.

Cette Déclaration de guerre fut ſoutenue par des Armées: le Maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg & Maïence: le Dauphin fit en perſonne les Siéges de Manheim & de Franckenthal: preſque tout le cours du Rhin paſſa en moins d'une Campagne ſous la domination Françoiſe.

L'Electeur, qui chargeoit la France de 1689.

tous les chagrins que ſa Belle-mere lui avoit donnés à cauſe qu'elle avoit engagé Frédéric Guillaume par des raiſons d'intérêt dans le parti de Louis XIV., étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François: les partiſans de l'Empereur nourriſſoient ſoigneuſement ce Prince dans cette diſpoſition, dont il ne pouvoit réſulter pour eux que des avantages: ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la Monarchie univerſelle de Louis XIV., avec lequel ils enſorceloient la moitié de l'Europe: l'Allemagne fut ſouvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout à fait étrangeres: mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émouſſer, ces argumens perdirent inſenſiblement la force de l'illuſion; & les Princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un deſpotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

DANS ces tems-là le charme étoit encore dans ſa premiere force, & il opéra avec efficace ſur un eſprit préparé par ſes préjugés

à en recevoir favorablement l'impreſſion : Frédéric III. ſe crut donc obligé de ſecourir l'Empereur : il envoïa le Général Schöning avec un corps conſidérable ſur le Haut-Rhin : les Brandebourgeois s'emparerent de Rhinbergue : l'Electeur prit en perſonne le commandement de l'Armée, & il mit le ſiége devant Bonn : Maïence ſe rendit aux Alliés : les troupes qui avoient pris cette Ville ſe joignirent à celles de l'Electeur, & empêcherent Boufflers de ſecourir Bonn : d'Affeldt, qui en étoit Gouverneur, rendit cette Ville par capitulation le 12. d'Octobre.

L'ELECTEUR fit encore la Campagne ſuivante, & continua de fournir des ſecours conſidérables aux Alliés contre la France : le Prince d'Orange ne commanda point cette année l'Armée des Alliés en Flandre ; ſon ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus perſonnels. 1690.

DEPUIS la mort de Cromwel, ſon Fils Richard plus Philoſophe que Politique, aïant renoncé à la Puiſſance que le Protecteur lui avoit laiſſée par ſon uſurpation, les Anglois

appellerent d'une commune voix Charles II. au Trône de ſon Pere : après ſa mort, Jacques II. lui ſuccéda : Guillaume Stadthouder de Hollande, qui avoit épouſé ſa Fille aînée nommée Marie, profita de l'indiſpoſition de la Nation Angloiſe contre ſon Roi, dont le crime principal étoit d'être Catholique : il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti conſidérable contre ſon Roi : ce parti éclata peu de tems après la mort du Grand Electeur : & ce fut alors que le Prince d'Orange entreprit de détrôner ſon Beau-Pere, & ne voulut devoir qu'à ſes armes ce que ſes intrigues tardoient trop à lui procurer. Un Juif d'Amſterdam nommé Schwartzau lui préta deux millions pour cette expédition, en lui diſant : „ Si vous êtes heureux, „ je ſai que vous me les rendrez ; ſi vous êtes „ malheureux, je conſens de les perdre. ”

GUILLAUME paſſa avec cette ſomme en Angleterre, détrôna le Roi Jacques, battit le parti des Oppoſans, & devint en quelque façon Souverain légitime de ces trois Roïaumes par l'approbation du Peuple qui ſembla au-

autoriſer ſon uſurpation: Jacques, qui n'avoit pu ſe faire conſiderer ſur le Trône ni regner ſur une Nation dont il devoit reſpecter les Privileges, laiſſa échaper le Sceptre de ſes mains; & pourſuivi par ſes propres Enfans qui lui avoient arraché la Couronne, il ſe réfugia en France où ſa dignité & ſes malheurs ne purent le faire eſtimer.

Le nouveau Roi d'Angleterre prit le com- 1691.
mandement de l'Armée des Alliés: il gouvernoit l'Europe par ſes intrigues, en excitant la jalouſie de tous les Princes contre la puiſſance de Louis XIV. qu'il haiſſoit: le monde étoit armé & en guerre, pour lui conſerver le deſpotisme avec lequel il gouvernoit les Provinces-unies, qu'il auroit perdu en tems de Paix: on l'appelloit le Roi de Hollande & le Stadthouder d'Angleterre: malheureux à la guerre où il fut preſque toujours battu, fécond en reſſources & vigilant à réparer ſes pertes, c'étoit l'hydre de la fable qui ſe reproduiſoit ſans ceſſe: il étoit auſſi reſpecté de ſes Ennemis après ſes défaites, que Louis XIV. l'étoit après ſes Victoires.

Il eut une entrevue avec l'Electeur au ſujet des intérêts politiques du tems : les caracteres de ces Princes étoient trop différens, pour qu'il réſultât quelque choſe d'important de leurs délibérations : Guillaume étoit froid, ſimple dans ſes mœurs & rempli de choſes ſolides : Frédéric III. étoit impatient, préoccupé de ſa grandeur, réglant ſes moindres actions ſur l'exact compas du cérémonial & ſur les nuances des dignités : un fauteuil & une chaiſe à dos penſerent brouiller ces Princes pour jamais : cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'Armée de Flandre que le Roi Guillaume commandoit : & l'Electeur envoïa un autre ſecours conſidérable à l'Empereur contre les Infideles ; ces troupes ſe diſtinguerent à la Bataille de Salanckemen, que le Prince Eugene gagna ſur les Turcs.

1692. Le Roi Guillaume, ou moins heureux ou moins habile, perdit en Flandre les Batailles de Leuſen & de Landen.

1693. Le Duc Erneſt Auguſte de Hanovre Beaupere de Frédéric III. fournit de ſon côté à l'Em-

l'Empereur un corps de ſix mille hommes pour la guerre de Hongrie, & en récompenſe de ce ſecours il obtint la dignité Electorale : la création de ce neuvieme Electorat rencontra beaucoup d'oppoſitions dans l'Empire : il ne ſe trouva que les Electeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuïerent ; mais l'Empereur qui avoit beſoin de ſecours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les païant par des titres frivoles.

Il ſembloit que cette époque favoriſât 1694.
l'ambition des Princes de l'Europe : à peu près dans le même tems que le Prince d'Orange mit la Couronne d'Angleterre ſur ſa tête, Erneſt Duc de Hanovre devint Electeur, Auguſte Electeur de Saxe ſe fraïoit le chemin au Trône de Pologne, & Frédéric III. rouloit déja dans ſa tête le projet de ſa Roïauté.

Comme c'eſt une des actions principales de la vie de ce Prince, que cet évenement eſt des plus importans pour la Maiſon de Brandebourg, & qu'il ſert de nœud à la Politique de Frédéric III., il eſt néceſſaire que

nous expoſions ici ce qui y donna lieu, par quels moïens on l'exécuta, & tous les détails qui influerent ſur ce projet & ſur cette négociation.

L'AMBITION de Frédéric III. ſe trouvoit reſſerrée, tant par ſon état que par ſes poſſeſſions: ſa foibleſſe ne lui permettoit pas de s'aggrandir aux dépens de ſes Voiſins, auſſi forts & auſſi puiſſans que lui; il ne reſtoit de reſſources à ce Prince que l'enflûre des titres pour ſuppléer à l'intrinſeque de la puiſſance, & par ces raiſons tous ſes vœux ſe tournerent du côté de la Roïauté.

ON trouve dans les Archives un Mémoire raiſonné, qu'on attribue au Pere Vota Jéſuite; il roule ſur le choix des titres de Roi des Vandales ou de Roi de Pruſſe, & ſur les avantages que la Maiſon de Brandebourg retirera de ſa Roïauté: on crut même que c'étoit ce Jéſuite, qui avoit inſpiré à Frédéric III. l'idée de cette nouvelle dignité: on s'abuſe d'autant plus que ſa Société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'aggrandiſſement d'un Prince Proteſtant: il eſt plus naturel de

croire

croire que l'élevation du Prince d'Orange & les eſpérances d'Auguſte de Saxe avoient donné de la jalouſie à Frédéric III. & excité en lui l'émulation de ſe placer ſur un Trône à leur exemple : on ſe trompe toujours, ſi l'on cherche hors des paſſions & du cœur humain les principes des actions des hommes.

Ce projet étoit ſi difficile dans ſon exécution, qu'il parut chimérique au Conſeil de l'Electeur : ſes Miniſtres Danckelmann & Fuchs ſe récrioient ſur la frivolité de l'objet, ſur les obſtacles inſurmontables qu'ils prévoïoient à le faire réuſſir, ſur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre, & ſur la peſanteur du fardeau dont on ſe chargeoit par une dignité onéreuſe à ſoutenir, qui dans le fond ne rapporteroit que de vains honneurs : mais toutes ces raiſons ne purent rien ſur l'eſprit d'un Prince amoureux de ſes idées, jaloux de ſes Voiſins, & avide de grandeur & de magnificence.

Danckelmann data ſa diſgrace de ce jour : il fut envoïé à Spandaw dans la ſuite du tems, pour avoir dit ſes ſentimens avec

hardieſſe, & pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adouciſſement à une Cour corrompue par la flatterie, & contredit un Prince vain dans les projets de ſa grandeur. Heureux ſont les Princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle eſt prodiguée par des bouches indiſcretes! mais c'eſt un effort de vertu dont peu d'hommes ſont capables.

A la faveur de Danckelmann ſuccéda un jeune Courtiſan, qui n'avoit de mérite qu'une connoiſſance parfaite des goûts de ſon Maître; c'étoit le Baron de Colbe, depuis Comte de Wartenberg: ſans avoir ces qualités brillantes qui enlevent les ſuffrages, il poſſédoit l'art de la Cour, qui eſt celui de l'aſſiduité, de la flatterie, & en un mot de la baſſeſſe: il entra aveuglément dans les vues de ſon Maître, perſuadé que ſervir ſes paſſions c'étoit affermir ſa fortune particuliere.

COLBE n'étoit pas aſſez ſimple pour ne pas s'appercevoir, qu'il avoit beſoin d'un guide habile dans ſa nouvelle carriere: d'Ilgen Sécrétaire dans le Bureau des Affaires étran-

trangeres gagna ſa confiance, & le dirigea avec tant de ſageſſe que Colbe fut déclaré premier Miniſtre, & qu'il fut mis à la tête du département des Affaires étrangeres.

FREDERIC III. n'étoit en effet flatté que par les dehors de la Roïauté, par le faſte de la repréſentation, & par un certain travers de l'amour-propre qui ſe plaît à faire ſentir aux autres leur infériorité: ce qui fut dans ſon origine l'ouvrage de la vanité, ſe trouva dans la ſuite un chef-d'œuvre de Politique: la Roïauté tira la Maiſon de Brandebourg de ce joug de ſervitude, où la Maiſon d'Autriche tenoit alors tous les Princes d'Allemagne: c'étoit une amorce que Frédéric III jettoit à toute ſa Poſtérité, & par laquelle il ſembloit lui dire: „ Je vous ai acquis un titre, „ rendez vous en digne; j'ai jetté les fonde- „ mens de votre grandeur; c'eſt à vous d'a- „ chever l'ouvrage." Il emploïa toutes les reſſources de l'intrigue, & fit jouer tous les reſſorts de la Politique pour conduire ſon projet juſqu'à ſa maturité: c'étoit un préalable dans cette affaire, de s'aſſûrer des bonnes

diſpoſitions de l'Empereur ; ſon approbation entrainoit les ſuffrages de tout le Corps Germanique : pour prévenir favorablement l'eſprit de ce Prince, l'Electeur lui remit le Cercle de Schwibus, & ſe contenta de l'expectative qu'on lui donna ſur la Principauté de Friſe & la Baronie de Limbourg, ſur leſquelles la Maiſon Electorale avoit d'ailleurs des droits inconteſtables : par les mêmes principes les troupes Brandebourgeoiſes ſervirent dans les Armées Impériales en Flandre, ſur le Rhin & en Hongrie : les intérêts de l'Electeur, qui n'avoit directement ni indirectement part à ces guerres, auroient été plutôt d'obſerver une exacte neutralité : quoique Frédéric III. eût préparé tous les moïens qui devoient mettre la dignité Roïale dans ſa Maiſon, il ne pouvoit pas pourſuivre ce deſſein en le brusquant, & il falloit attendre que les conjonctures le favoriſaſſent : nous verrons dans la ſuite comment tous les évenemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

PENDANT que l'Europe étoit déchirée par

des

des guerres violentes, il accommoda à l'exemple de ſon Pere les Ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Strelitz, qui avoient entre eux des démêlés touchant la ſucceſſion.

Il fonda l'Univerſité de Halle & y attira d'habiles Profeſſeurs; & afin de faciliter le commerce que cette Ville fait de ſes Sels, il fit conſtruire de belles Ecluſes ſur la Salle, qui la rendirent plus navigable.

Berlin vit alors une Ambaſſade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé le Fort repréſentoit l'Ambaſſadeur Moscovite, & qu'il avoit à ſa ſuite le Czar Pierre Aléxiewitz.

Ce jeune Prince s'étoit apperçu à force de génie, qu'il étoit un barbare & que ſa Nation étoit ſauvage; il ſortit alors pour la premiere fois de ſes Etats, aïant formé le noble projet de s'inſtruire, & de rapporter dans le ſein de ſa Patrie les lumieres de la raiſon & l'induſtrie qui lui manquoient: la Nature avoit fait de ce Prince un Grand Homme; mais un défaut total d'éducation l'avoit laiſſé ſauvage: de-là réſultoit ſans ceſſe dans ſa

conduite un mêlange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de ſingularités, de reparties ſpirituelles & de manieres groſſieres, de deſſeins ſalutaires & de vengeances cruelles: il ſe plaignoit lui-même de ce que parvenant à policer ſa Nation, il ne pouvoit encore dompter ſa propre férocité: en morale c'étoit un phénomene biſarre, qui inſpiroit l'admiration & l'horreur: pour ſes Sujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres & les clochers, & dont la pluïe rendoit les contrées fécondes. De Berlin il ſe rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'EUROPE s'acheminoit dès-lors à grands pas vers la Paix générale; les Alliés étoient rebutés du mauvais ſuccès de leurs armes; & Louis XIV. qui voïoit Charles II. Roi d'Eſpagne ſur ſon déclin & d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, ſe préta facilement à la Paix: quoiqu'il rendît ſes Conquêtes preſque ſans reſtriction, il ſacrifia ces avantages paſſagers à des deſſeins plus durables; il avoit beſoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'ob-

jet étoit de la derniere importance pour la Maiſon de Bourbon : la Paix fut conclue à Ryswick ; & l'Electeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaiſance, n'en retira non plus aucun avantage.

Dans le Nord Auguſte de Saxe obtint la Couronne de Pologne par une ſeconde Election, qui l'emporta ſur celle du Prince de Conti par les ſoins de Fléming ſon Miniſtre & ſon Général, par l'approche de ſes troupes, & par ſes libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promeſſes du Cardinal de Polignac : le nouveau Roi de Pologne s'étoit épuiſé par ſes dépenſes, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III. l'Advocatie de l'Abbaïe de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle. 1698. 1699.

L'Electeur profita des troubles de la Pologne, & s'empara d'Elbing pour ſe rembourſer d'une ſomme que les Polonois lui devoient : on moïenna un accommodement, par lequel les Polonois lui engagerent une Couronne & des Bijoux Ruſſiens qui ſont encore conſervés à Konigsberg. Après quoi l'Elec-

l'Electeur fit évacuer la Ville, & conſerva du conſentement de la République la poſſeſſion du territoire d'Elbing.

1700. L'EUROPE ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce ſiécle, à cauſe de la Succeſſion de Charles II. Roi d'Eſpagne qui vint à mourir: la Maiſon de Bourbon & celle d'Autriche ſe la diſputoient.

ON avoit eſſaïé de prévenir les guerres ſanglantes auſquelles cette Succeſſion devoit donner lieu.

LOUIS XIV. étoit convenu dabord d'un Traité de partage avec les Puiſſances maritimes: Charles II. indigné de ce Traité, avoit inſtitué par un Teſtament le jeune Prince Electoral de Baviere ſon Neveu héritier de tous ſes Etats: mais toutes les eſpérances furent trompées; le Prince de Baviere mourut: on fit un ſecond Traité de partage qui n'eut pas plus lieu que le premier; le deſtin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'EMPEREUR proteſtoit contre tout partage; il ſoutenoit l'indiviſibilité de la Monar-

chie

chie Eſpagnole, & prétendoit qu'étant d'une même Maiſon diviſée en deux Branches, elles avoient droit de ſuccéder l'une à l'autre, celle d'Eſpagne à celle d'Autriche, & celle d'Autriche à celle d'Eſpagne : l'Empereur Léopold & Louis XIV. étoient au même dégré : tous deux Petits-fils de Philippe III. tous deux avoient épouſé des Filles de Philippe IV. : le droit d'aîneſſe étoit dans la Maiſon de Bourbon, & Louis XIV. fondoit principalement ſes droits ſur ce fameux Teſtament de Charles II. que le Cardinal Portocarrero & ſon Confeſſeur lui firent ſigner agoniſant & d'une main tremblante : ce Teſtament changea la face de l'Europe.

Louis XIV. céda ſes droits au ſecond de ſes Fils Philippe d'Anjou, eſpérant d'applanir par le choix de ce Prince éloigné du Trône de France, les difficultés & les obſtacles que la jalouſie de l'Europe pourroit porter à ſa grandeur : Philippe paſſa en Eſpagne ; il fut reconnu Roi par tous les Princes, à l'exception de l'Empereur Joſeph.

Au commencement de cette guerre la France.

ce étoit au comble de ſa grandeur : elle ſe voïoit victorieuſe de tous ſes Ennemis : la Paix de Ryswick faiſoit l'éloge de ſa modération : Louis XIV. déploïoit dans l'Univers entier ſa ſplendeur & ſa magnificence : il étoit craint & reſpecté : la France étoit comme un Athlete préparé ſeul au combat, qui entroit dans une lice où il ne paroiſſoit encore aucun Adverſaire : rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer & de terre également nombreux : dans ſes plus violens efforts cette Monarchie entretint quatre cens mille Combattans : mais les grands Généraux étoient morts, & il ſe trouva avant que le mérite de Villars ſe fût fait connoître, que la France avoit huit cens mille bras mais point de tête : tant il eſt vrai de dire que la fortune des Etats ne dépend ſouvent que d'un ſeul homme !

La Maiſon d'Autriche étoit bien éloignée de ſe trouver dans une ſituation auſſi heureuſe : elle étoit preſque épuiſée par les guerres continuelles qu'elle avoit ſoutenues : ſon Gouvernement étoit dans la langueur & dans la foi-

foibleſſe: & cette Puiſſance jointe au Corps Germanique ne pouvoit rien ſans le ſecours des Hollandois & des Anglois: mais avec moins de reſſources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de ſes Armées le Prince Eugene de Savoie.

Le Roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe en apprenant la mort de Charles II. & il reconnut le Duc d'Anjou Roi d'Eſpagne par une eſpece de précipitation: mais dès que la réflexion l'eut ramené à ſon flegme naturel, il ſe déclara pour la Maiſon d'Autriche, parce que la Nation Angloiſe le vouloit, & que ſon intérêt ſembloit le demander.

Le Nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII. portoit en Dannemarck: la jeuneſſe de ce Prince avoit inſpiré à ſes Voiſins l'audace de l'attaquer; mais ils trouverent un Héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

Frederic III. qui étoit en paix, prit part à la grande Alliance qui ſe formoit contre

tre Louis XIV. dont le Roi Guillaume étoit l'ame, & l'Archiduc d'Autriche le prétexte : il prit des ſubſides afin de ſoulager la prodigalité de ſa magnificence, & il crut que les ſecours qu'il fourniſſoit aux Alliés lui fraïeroient le chemin à la Roïauté : par un effet étonnant des contradictions auſquelles l'eſprit humain eſt ſujet, ce Prince qui avoit l'ame ſi fiere & ſi vaine, s'abaiſſoit à ſe mettre aux aumônes de Princes qu'il ne regardoit que comme ſes égaux : toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des Alliés, furent inutiles : ſes engagemens étoient pris, & il ſe trouvoit lié par des ſubſides, par ſon inclination & par ſes eſpérances.

Ce fut dans ces conjonctures que ſe négocia à Vienne le Traité de la Couronne, par lequel l'Empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III. Roi de Pruſſe, moïennant qu'il lui fournît un ſecours de dix mille hommes à ſes dépens pendant le cours de toute cette guerre, qu'il entretînt une Compagnie de garniſon à Philipsbourg, qu'il fût toujours de concert avec l'Empereur dans toutes les affai-

affaires de l'Empire, que ſa Roïauté n'altérât en rien les obligations de ſes Etats d'Allemagne, qu'il renonçât au ſubſide que la Maiſon d'Autriche lui devoit, & qu'il promît de donner ſa voix pour l'Election des Enfans mâles de l'Empereur Joſeph, „ à moins qu'il „ n'y eût des raiſons graves & indiſpenſables „ qui obligeaſſent les Electeurs d'élire un „ Empereur d'une autre Maiſon."

Ce Traité fut ſigné & ratifié: Rome cria, & Warſovie ſe tut: l'Ordre Teutonique proteſta contre cet Acte & oſa révendiquer la Pruſſe: le Roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des Ennemis à la France, les achetoit à tout prix; il avoit beſoin des ſecours de l'Electeur dans la grande Alliance, & il fut des premiers à le reconnoître: le Roi Auguſte, qui affermiſſoit ſa Couronne ſur ſa tête, y ſouſcrivit: le Dannemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suéde, s'y préta facilement: Charles XII. qui ſoutenoit une guerre difficile, ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner ſur un titre pour augmenter le nombre de ſes Ennemis; & l'Empire fut entrainé

trainé par l'Empereur comme on l'avoit prévu.

AINSI ſe termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'oppoſition dans le Conſeil de l'Electeur, dans les Cours étrangeres, chez les Amis comme chez les Ennemis; à laquelle il fallut une complication de circonſtances auſſi extraordinaires pour qu'elle pût réuſſir; qu'on avoit traitée de chimérique, & dont on prit bientôt une opinion différente: le Prince Eugene dit en l'apprenant; „ Que l'Empereur devroit faire pendre les „ Miniſtres qui lui avoient donné un Con„ ſeil auſſi perfide."

1701. LE Couronnement ſe fit l'année ſuivante: le Roi que nous appellerons déſormais Frédéric I. ſe rendit en Pruſſe; & dans la Cérémonie du Sacre on obſerva qu'il ſe mit lui-même la Couronne ſur la tête: il créa en mémoire de cet évenement l'Ordre des Chevaliers de l'Aigle noir.

LE Public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette Roïauté: le bon ſens du vulgaire

gaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité: ceux qui n'étoient pas Peuple pensoient de même: il échapa à l'Electrice de dire à quelqu'une de ses Femmes; „ Qu'elle étoit au désespoir d'al-„ ler jouer en Prusse la Reine de théatre vis-„ à-vis de son Esope". Elle écrivit à Leibnitz: „ Ne croiez pas que je préfere ces „ grandeurs & ces Couronnes dont on fait „ ici tant de cas, aux charmes des entre-„ tiens Philosophiques que nous avons eus à „ Charlottenbourg".

Aux pressantes sollicitations de cette Princesse, se forma à Berlin l'Académie Roïale des Sciences, dont Leibnitz fut le Chef: on persuada à Frédéric I. qu'il convenoit à sa Roïauté d'avoir une Académie, comme on fait accroire à un nouveau Noble qu'il est séant d'entretenir une meute: on se propose de parler en son lieu de cette Académie avec plus d'étendue.

Le Roi s'abandonna après son Couronnement au penchant qu'il avoit aux cérémonies & à la magnificence, sans plus y mettre de bornes:

bornes : à ſon retour de Pruſſe il fit une entrée ſuperbe à Berlin.

PENDANT le divertiſſement de ces fêtes & de ces célébrités, on apprit que Charles XII., cet Aléxandre du Nord qui auroit reſſemblé en tout au Roi de Macédoine s'il eut eu ſa fortune, venoit de remporter ſur les Saxons auprès de Riga une Victoire complette : le Roi de Dannemarck & le Czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune Héros, l'un en Norwegue & l'autre en Livonie : Charles XII. força dans ſa Capitale le Monarque Danois à faire la Paix : de-là il paſſa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre vingt mille Ruſſes auprès de Narva, & battit trente mille Saxons au paſſage de la Dwina.

LA fuite des Saxons les entraina vers les frontieres de la Pruſſe : Frédéric I. en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de ſes troupes ſervoit dans les Armées Impériales, & que la guerre s'approchoit de ſon nouveau Roïaume : Charles XII. promit cependant la Neutralité pour la Pruſſe, en con-

conſidération de l'interceſſion de l'Empereur, de l'Angleterre & de la Hollande.

Ces années étoient l'époque des triomphes du Roi de Suéde : il diſpoſoit en Souverain de la Pologne : ſes négociations étoient des Ordres, & ſes batailles des Victoires : mais ces Victoires, toutes brillantes qu'elles étoient, conſumoient les Vainqueurs & obligeoient le Héros à renouveller ſouvent ſes Armées : un tranſport de troupes Suédoiſes ſe rendit en Poméranie : Berlin en prit l'alarme : ces troupes n'en traverſerent pas moins l'Electorat, & ſe rendirent en Pologne lieu de leur deſtination.

Le Roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes : au lieu de les emploïer à la ſûreté de ſes Etats, il les envoïa en Flandre à l'Armée des Alliés, il ſe rendit lui-même au païs de Cleves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange Roi d'Angleterre, au Trône duquel Anne ſeconde Fille du Roi Jacques ſuccéda.

Les droits de Frédéric I. ſe fondoient ſur le Teſtament de Frédéric Henri d'Orange,

qui avoit ſubſtitué ſes biens, au cas d'extinction des mâles, à ſa fille épouſe du Grand Electeur: le Roi Guillaume laiſſa un Teſtament tout contraire en faveur du Prince Friſon de Naſſau, dont les Etats Généraux devoient être les exécuteurs: les biens de la ſucceſſion conſiſtoient dans la Principauté d'Orange, de Meurs, & dans différentes Seigneuries & fonds de terre ſitués en Hollande & en Zélande.

FREDERIC I. menaçoit de retirer ſes troupes de la Flandre, ſi on ne lui rendoit juſtice: cette menace perſuada aux Hollandois que ſes droits étoient légitimes: on parvint cependant à régler les conditions d'un accord proviſionel, qui partageoit l'héritage en deux parties égales: un gros diamant fut dabord remis à Frédéric I. & il conſentit à laiſſer ſes troupes en Flandre: Louis XIV. mit le Prince de Conti en poſſeſſion d'Orange; le Roi s'en trouva griévement offenſé: il augmenta ſon Armée, & prit même des troupes de Gotha & de Wolffenbuttel à ſon ſervice: il déçlara peu après la guerre à

la

la France, à cauſe que l'Armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le païs de Cleves.

Louis XIV. ne s'apperçut pas qu'il eût un Ennemi de plus : & le nouveau Roi fit en cela beaucoup pour ſa paſſion, mais rien pour ſes intérêts : il manifeſtoit ſa haine pour la France dans toutes les occaſions : il obligea le Duc Antoine Ulrich de Wolffenbuttel à renoncer aux engagemens qu'il avoit pris avec Louis XIV. après que les Ducs de Hanovre & de Zell eurent diſſipé les troupes qu'il entretenoit au moïen des ſubſides François.

Dans ce tems l'Angleterre faiſoit des efforts prodigieux pour la Maiſon d'Autriche : ſes Flottes tranſporterent l'Archiduc Charles, qui depuis devint Empereur, dans le Roïaume d'Eſpagne qu'une Armée Angloiſe devoit aider à lui conquérir : l'enthouſiasme de l'Europe pour la Maiſon d'Autriche ſurpaſſoit tout ce qu'on en peut imaginer. 1702.

Tant que dura la Guerre de Succeſſion, les troupes Pruſſiennes ſoutinrent avec éclat

la réputation qu'elles avoient acquiſe ſous le Grand Electeur : elles prirent Keyſerwerth près du Rhin, & dans cette Action de Höchſtedt où Villars ſurprit & battit Stirheim, le Prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille Pruſſiens qu'il commandoit : je lui ai ouï dire que lorsqu'il s'apperçut de la confuſion & de la fuite des Autrichiens, il forma un carré de ſes troupes, & traverſa une grande plaine en bon ordre juſqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, ſans que la Cavalerie Françoiſe oſât l'entamer.

Le ſuccès des troupes Pruſſiennes ſur le Rhin & leur bonne conduite en Suabe ne raſſûrerent pas Frédéric I. contre l'appréhenſion que lui donnoit le voiſinage des Suédois : rien ne leur réſiſtoit alors : le génie de Pierre I., la magnificence d'Auguſte, étoient impuiſſans contre la fortune de Charles XII. : ce Héros étoit à-la fois plus valeureux que le Czar, & plus vigilant que le Roi de Pologne : Pierre préféroit la ruſe à l'audace ; Auguſte, les plaiſirs aux travaux ; & Charles, l'amour de la gloire à la poſſeſſion du Monde

Monde entier : les Saxons étoient ſouvent ſurpris ou battus : les Moſcovites avoient appris à leurs dépens l'art de ſe retirer à propos ; ils ne faiſoient qu'une guerre d'incurſions : les Armées Suédoiſes étoient ſeules juſqu'alors aſſaillantes & victorieuſes : mais Charles XII., dont l'inflexible opiniâtreté ne molliſſoit jamais, ne ſavoit exécuter ſes projets que par la force : il vouloit aſſujettir les évenemens comme il domptoit ſes Ennemis : le Czar & le Roi de Pologne ſuppléoient à cet enthouſiaſme de valeur par les intrigues du Cabinet : ils réveilloient la jalouſie de l'Europe, & ſuſcitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune Prince ambitieux, implacable dans ſes haines, & qui ne ſavoit ſe venger des Rois ſes Ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêcherent pas Frédéric I. qui n'avoit point de troupes à ſa diſpoſition, de conclure une Alliance défenſive avec Charles XII. qui avoit une Armée victorieuſe dans le voiſinage : Frédéric I. & Staniſlas reconnurent réciproquement leur Roïauté : ce Traité ne dura qu'autant que la fortu-

ne de Charles XII. ne ſe démentit point.

1703. QUOIQUE cette Alliance dut raſſûrer le Roi, il fournit toutes ſes places de la Pruſſe de Garniſons ſuffiſantes, & il envoïa de nouveaux ſecours à l'Armée alliée en Suabe.

1704. CE fut dans cette Province que les Pruſſiens eurent une part conſidérable au gain de la fameuſe Bataille de Höchſtedt : ils étoient à la droite ſous les ordres du Prince d'Anhalt, & de ce Corps d'Armée que le Prince Eugene commandoit : à la premiere attaque la Cavalerie & l'Infanterie Impériale plierent devant les François & les Bavarois ; mais les Pruſſiens ſoutinrent le choc & enfoncerent les Ennemis : le Prince Eugene vint ſe mettre à leur tête, piqué de la mauvaiſe manœuvre des Autrichiens ; il dit qu'il vouloit combattre avec de braves gens, & non pas avec des troupes qui lâchoient le pied : c'eſt un fait connu que Milord Marlborough prit vingt ſept bataillons & quatre régimens de Dragons priſonniers dans le Village de Blenheim, & que le gain de cette Bataille fit perdre aux François la Baviere & la Suabe.

Milord Marlborough ſe rendit à Berlin après avoir terminé cette glorieuſe Campagne, pour diſpoſer Frédéric I. à l'envoi d'un Corps de ſes troupes en Italie: cet Anglois, qui avoit jugé des projets de Charles XII. en voïant une carte géographique étendue ſur ſa table, pénétra facilement le caractere de Frédéric I. en jettant un regard ſur ſa Cour: il étoit rempli de ſoumiſſion & de ſoupleſſe devant ce Prince: il flattoit adroitement ſa vanité, & s'empreſſoit à lui préſenter l'aiguiere lorſqu'il ſe levoit de table: Frédéric ne put lui réſiſter, & il accorda aux flatteries du Courtiſan ce qu'il auroit peut-être refuſé au mérite du grand Capitaine & à l'habileté du profond Politique: le fruit de cette négociation fut, que le Prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

La mort de la Reine Sophie Charlotte mit alors toute la Cour en deuil: c'étoit une Princeſſe d'un mérite diſtingué, qui joignoit tous les appas de ſon ſexe aux graces de l'eſprit & aux lumieres de la raiſon: elle avoit 1705.

voïagé dans ſa jeuneſſe en Italie & en France ſous la conduite de ſes Parens: on la deſtinoit pour le Trône de France: Louis XIV. fut touché de ſa beauté; mais des raiſons de Politique firent échouer ſon mariage avec le Duc de Bourgogne: cette Princeſſe amena en Pruſſe l'eſprit de la ſociété, la vraie politeſſe, & l'amour des Arts & des Sciences: elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'Académie Roïale: elle appella Leibnitz & beaucoup d'autres Savans à ſa Cour: ſa curioſité vouloit ſaiſir les premiers principes des choſes: Leibnitz, qu'elle preſſoit un jour ſur ce ſujet, lui dit: „ Madame, il n'y a pas „ moïen de vous contenter; vous voulez ſa„ voir le pourquoi du pourquoi". Charlottenbourg étoit le rendez-vous des gens de goût; toutes ſortes de divertiſſemens & de fêtes variées à l'infini rendoient ce ſéjour délicieux & cette Cour brillante.

SOPHIE Charlotte avoit l'ame forte: ſa religion étoit épurée, ſon humeur douce, ſon eſprit orné de la lecture de tous les bons livres François & Italiens: elle mourut à Ha-

novre dans le ſein de ſa famille: on voulut introduire un Miniſtre réformé dans ſon apartement: „ Laiſſez-moi mourir (lui dit-elle) „ ſans diſputer". Une Dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup fondoit en larmes: „ Ne „ me plaignez pas, (reprit-elle) car je vais à „ préſent ſatisfaire ma curioſité ſur les prin- „ cipes des choſes que Leibnitz n'a jamais pu „ m'expliquer, ſur l'eſpace, ſur l'infini, ſur „ l'être & ſur le néant; & je prépare au Roi „ mon Epoux le ſpectacle d'une pompe fu- „ nebre, où il aura une nouvelle occaſion „ de déploïer ſa magnificence". Elle recommanda en mourant à l'Electeur ſon Frere les Savans qu'elle avoit protégés, & les Arts qu'elle avoit cultivés: Frédéric I. ſe conſola, par la cérémonie de ſes obſeques, de la perte d'une Epouſe qu'il n'auroit jamais pu aſſez regretter.

En Italie la guerre commençoit à devenir 1706
plus vive: les Pruſſiens, que Milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Caſano avec le Prince Eugene, & à Calcinato lorſque le Général Revenklau, qui les

commandoit, y fut ſurpris par le Grand Prieur de Vendôme.

1707. Le Prince Eugene pouvoit être battu, mais il ſavoit réparer ſes pertes en Grand-homme; & l'échec de Caſano fut bientôt oublié par le gain de la fameuſe Bataille de Turin, auquel les Pruſſiens eurent une part principale.

QUOIQUE le Duc d'Orléans propoſât aux François de ſortir de leurs retranchemens, ſon avis ne fut point ſuivi; la Feuillade & Marſin avoient des ordres de la Cour qui portoient, à ce qu'on aſſûre, de ne point haſarder de bataille: celle de Höchſtedt avoit intimidé le Conſeil de Louis XIV.

LES François, qui auroient été du double ſupérieurs aux Alliés s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cauſe que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre étoient d'une étendue immenſe & de plus ſéparés par la Doire.

LES Pruſſiens, qui avoient l'aile gauche de l'Armée des Alliés, attaquerent la droite du retranchement François qui s'appuïoit à

la

la Doire ; le Prince d'Anhalt étoit déjà au bord du foſſé, & la réſiſtance des Ennemis rallentiſſoit la vigueur de ſon attaque, lorſque trois Grenadiers ſe gliſſerent le long de la Doire, & tournerent le retranchement par un endroit où il n'étoit pas bien appuié à cette riviere : tout d'un coup une voix s'entendit dans l'Armée Françoiſe : NOUS SOMMES COUPE'S. Elle abandonne ſon poſte, prend la fuite ; & en même tems le Prince d'Anhalt eſcalade le retranchement, & gagne la Bataille : le Prince Eugene en fit un compliment au Roi : l'éloge de ſes troupes devoit lui faire d'autant plus de plaiſir, qu'il partoit d'un Prince qui devoit bien s'y connoître.

FREDERIC I. fit pendant cette guerre quelques acquiſitions pacifiques ; il acheta le Comté de Tecklenbourg en Weſtphalie du Comte de Solms-Braunsfels ; & Madame de Nemours, qui étoit en poſſeſſion de la Principauté de Neufchâtel, venant de mourir, le Conſeil d'Etat de Neufchâtel prit la Régence, & élut quelques uns de ſes Mem-

bres pour juger des prétentions que le Roi de Pruſſe formoit d'un côté, & tous les Parens de la Maiſon de Longueville d'un autre: la Principauté de Neufchâtel fut adjugée au Roi comme aïant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la Maiſon d'Orange: Louis XIV. s'éleva contre cette ſentence; mais il avoit de ſi grands intérêts à diſcuter, qu'ils firent évanouir devant eux ces petits litiges; & la Souveraineté de Neufchatel fut aſſûrée à la Maiſon Roïale par la Paix d'Utrecht.

CHARLES XII. étoit parvenu alors au plus haut période de ſes proſpérités: il avoit détrôné Auguſte de Pologne, & lui avoit preſcrit les loix d'une Paix dure à Alt-Rannſtadt au milieu de la Saxe: le Roi vouloit diſpoſer le Roi de Suéde à quitter la Saxe; il lui envoïa ſon Grand Maréchal Printz, pour le prier de ne point troubler la Paix de l'Allemagne par le ſéjour qu'il y faiſoit avec ſes troupes.

CHARLES XII. qui avoit d'ailleurs le deſſein de quitter les Etats d'un Prince qu'il avoit

voit mis aux abois, pour renouveller la même ſcene avec le Czar à Moſcou, trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propoſitions, & lui demanda ironiquement: Si les troupes Pruſſiennes étoient auſſi bonnes que les Brandebourgeoiſes? „ Oui, Sire, (lui „ répondit l'Envoïé) elles ſont encore com- „ poſées de ces vieux Soldats qui ſe trouvé- „ rent à Fehrbellin".

Charles XII. obligea l'Empereur, en paſſant par la Siléſie, de reſtituer cent vingt cinq Egliſes aux Proteſtans de ce Duché: le Pape en murmura, & n'épargna pas les proteſtations & les plaintes: Joſeph lui répondit: „ Que ſi le Roi de Suéde lui eût propoſé de „ ſe faire Luthérien lui-même, il ne ſavoit „ pas trop ce qui en ſeroit arrivé".

Ces mêmes Suédois, qui faiſoient alors la terreur du Nord, rétablirent avec les Pruſſiens & les Hanovriens le calme dans la Ville de Hambourg, qu'une ſédition populaire avoit troublé: Frédéric I. y envoïa quatre mille hommes pour ſoutenir les prérogatives des Echevins & des Syndics: il eut quelques 1708.

démêlés avec ceux de Cologne, à cauſe que la populace de cette Ville avoit enfoncé les portes du Réſident Pruſſien, qui tenoit une Chapelle Réformée dans ſa Maiſon: le Roi fit arréter des marchandiſes des Négocians de cette Ville, qui deſcendoient le Rhin & paſſoient par Weſel; & il menaça d'interdire le culte Catholique dans ſes Etats, comme il en avoit uſé lorſque l'Electeur Palatin avoit perſécuté les Proteſtans du Palatinat: la crainte de ces repréſailles fit rentrer la Ville de Cologne dans ſon devoir, & lui apprit que la tolérance eſt une vertu dont il eſt quelquefois dangereux de s'écarter.

La Cour de Frédéric I. étoit alors pleine d'intrigues: l'eſprit de ce Prince étoit flottant entre les cabales de ſes Favoris, comme une mer agitée par des vents différens: ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie; leurs artifices étoient groſſiers, & leur manege peu adroit: tous ſe haïſſoient & brûloient en ſecret du déſir de ſe ſupplanter: s'ils s'accordoient, ce n'étoit que ſur une égale diſpoſition de s'enrichir.

richir aux dépens de leur Maître : le Prince Roïal avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

Les marques de ſa mauvaiſe volonté leur ſuggérerent le deſſein d'affermir leur crédit par un nouvel appui : ils perſuaderent au Roi de paſſer à ſes troiſiemes noces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des Médecins, & qu'il chicanât par un reſte de tempérament un ſouffle de vie qu'il alloit perdre : le Maréchal de Biberſtein ſe chargea de cette intrigue : il repréſenta au Roi, que le Prince Roïal n'auroit point d'enfans de ſon Epouſe fille de l'Electeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte ; que le bonheur de ſes Peuples demandoit qu'il ſongeât ſérieuſement à affermir ſa Succeſſion ; qu'il étoit encore vigoureux, & qu'après ce mariage il ſeroit ſûr de voir paſſer à ſes Deſcendans cette Couronne qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir : ce même diſcours répété par différentes perſonnes perſuada ce bon Prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ſes Etats : les Médecins acheverent

rent de le déterminer au mariage, en l'assûrant que son tempérament souffroit du célibat: on lui choisit une Princesse de Mecklenbourg Schwerin nommée Sophie Louise, dont l'âge, les inclinations, la façon de penser, ne s'accordoient point avec les siennes: il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des noces, qui fut célébrée avec un faste Asiatique; le reste du mariage ne fut que malheureux.

1709. La fortune se lassa enfin de protéger les caprices de Charles XII: il avoit joui de neuf années de succès: les neuf dernieres de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers: il venoit de rentrer victorieux en Pologne avec une Armée nombreuse, chargée de trésors, & des dépouilles des Saxons.

Leipzig fut la Capoue des Suédois: soit que les délices de la Saxe eûssent amolli ces Vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce Prince & le poussât au de-là de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essuïer: il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne, & détrôner

le Czar comme il avoit détrôné Auguſte.

Dans ce deſſein il s'avança vers les frontieres de la Moſcovie où deux chemins le conduiſoient ; l'un par la Livonie où tous les ſecours de la Suéde étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pu s'avancer juſqu'à la nouvelle Ville que le Czar fondoit alors ſur les bords de la Baltique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Ruſſie avec l'Europe : l'autre chemin traverſoit l'Ukraine, & conduiſoit à Moſcou par des Déſerts impraticables : Charles XII. ſe détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entrepriſe irritât ſon courage, ou parce qu'il comptoit ſur Mazeppa Prince des Coſaques, qui lui avoit promis de fournir ſon Armée de vivres, & de le joindre avec un nombre conſidérable des ſiens : le Czar fut averti des intrigues de ce Coſaque ; il diſſipa les troupes que Mazeppa aſſembloit & s'empara de ſes Magaſins : de ſorte que, lorſque le Roi de Suéde arriva

dans

dans l'Ukraine, il ne trouva que des Déſerts affreux au lieu d'un païs abondant en ſubſiſtances, & un Prince fugitif qui venoit chercher un aſile dans ſon camp, au lieu d'un Allié puiſſant qui lui amenoit des ſecours.

Ces contre-tems ne rebuterent point Charles XII: il aſſiégea Pultawa, comme s'il n'eût manqué de rien: lui, qui avoit été invulnérable juſqu'alors, fut bleſſé à la jambe en s'amuſant à reconnoître cette bicoque de trop près: ſon Général Löwenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions & un ſecours de treize mille hommes, fut battu par le Czar à trois repriſes, & obligé dans cette néceſſité de brûler les convois qu'il conduiſoit: il n'arriva au camp du Roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues & qui augmenterent dans le camp la diſette qui y regnoit.

Le Czar s'approcha bientôt de Pultawa; & dans cette plaine ſe donna cette Bataille ſi célebre entre les deux hommes les plus ſinguliers de leur ſiécle.

Charles XII., qui juſqu'alors comme l'Arbi-

l'Arbitre des deſtins n'avoit rien trouvé qui arrêtât ſes volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Prince bleſſé & porté ſur des brancards: Pierre Alexiewitz, qui n'avoit été que Légiſlateur juſqu'alors, aſſiſté de Mentzikow marqua dans cette journée qu'il poſſédoit les parties d'un grand Capitaine; & que ſes Ennemis lui avoient appris à vaincre: tout étoit fatal aux Suédois; la bleſſure de leur Roi qui l'empêchoit d'agir, la miſere qui leur ôtoit les forces pour combattre, un corps détaché qui s'égara le jour de cette Bataille déciſive, le nombre de leurs Ennemis, & le tems qu'ils avoient eu d'élever des Redoutes & de diſpoſer avantageuſement leurs troupes: enfin les Suédois furent battus, & perdirent par un inſtant déciſif & malheureux le fruit de neuf années de travaux & de tant de prodiges de valeur: Charles XII. fut réduit à chercher un aſile chez les Turcs: ſes haines implacables le ſuivirent à Bender, d'où il eſſaïa vainement par ſes intrigues de ſoulever la Porte contre les Moſcovites: il devint ainſi la victime de ſon inflexibilité d'eſprit,

d'eſprit, qu'on auroit appellée opiniâtreté s'il n'eût pas été un Héros : après cette défaite l'Armée Suédoiſe mit bas les armes devant le Czar aux bords du Boryſthene, comme l'Armée Moſcovite l'avoit fait devant Charles XII. aux rives de la Baltique après la Bataille de Narva.

AUGUSTE, qui vit ſon Antagoniſte renverſé, ſe crut dégagé de ſa parole & du Traité d'Alt-Rannſtadt; il s'aboucha à Berlin avec le Roi de Dannemarck & Frédéric I: enſuite dequoi Auguſte rentra avec une Armée en Pologne, & le Roi de Dannemarck attaqua les Suédois en Scanie: Frédéric I., que ces Puiſſances ne purent ébranler, demeura neutre.

EN Pologne tous les Partiſans des Suédois ſe tournerent du côté des Saxons: Staniſlas étoit auprès de l'Armée Suédoiſe que Craſſaw commandoit: ce Général, ſe trouvant reſſerré par les Moſcovites & les Saxons, traverſa la Nouvelle Marche & ſe rendit à Stettin, ſans qu'il en pût demander la permiſſion à Frédéric I. qui voïoit avec déplaiſir ces paſſages & ces Armées nombreuſes dans ſon voiſinage.

LE

Le Roi fit un voiage à Konigsberg, où il obtint du Czar qui s'y étoit rendu, qu'il rétabliroit le jeune Duc de Courlande neveu de Frédéric I. dans ſes Etats, à condition qu'il épouſeroit la Niece de Pierre Aléxiewitz.

Ce Prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ſes troupes: elles ne ſe diſtinguerent pas moins en Flandre qu'en Italie: elles firent des merveilles ſous le commandement du Comte de Lothum, tant à la Bataille d'Oudenarde qu'au Siége de Lille.

Les François, découragés par le mauvais ſuccès de leurs armes & par la perte de trois grandes Batailles rangées, faiſoient à la Haie des propoſitions de Paix: mais la fermentation des eſprits étoit encore trop grande, & les eſpérances des deux partis & leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder: ſi les hommes étoient capables de raiſon, feroient-ils des guerres ſi longues, ſi acharnées & ſi onéreuſes, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de Paix, qui ne leur paroiſſent intolérables que dans les mo-

mens

mens où la paſſion les gouverne, où dans leſquels la fortune les favoriſe?

Les Alliés ouvrirent la Campagne par la priſe de Tournai & la Bataille de Malplaquet, où le Prince Roïal ſe trouva en perſonne: le Comte de Finck eut beaucoup de part à cette Victoire; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Pruſſiens; il forma ſes troupes ſur le parapet; & de-là il ſoutint la Cavalerie Impériale, que les François repouſſerent par deux repriſes, juſqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes ſe joignant aux ſiennes vinrent mettre le dernier ſceau à cette Victoire.

1710. En Poméranie les Suédois faiſoient appréhender par leurs démonſtrations qu'ils eûſſent deſſein de pénétrer en Saxe: le Roi craignit que la guerre ne ſe portât enfin dans ſes propres Etats; & dans l'intention d'aſſoupir les troubles du Nord, il prit toutes les meſures qui pouvoient les augmenter: il propoſa l'entretien d'une Armée de neutralité, mais cette Armée ne s'aſſembla jamais: Craſſaw conſentit à une ſuſpenſion d'armes: Charles XII.

qui

qui l'apprit, proteſta du fond de la Beſſarabie contre toute neutralité: ce Traité ébauché fut rompu, & il eut le ſort de tous ces Actes publics que la néceſſité & l'impuiſſance font faire dans un tems, & que la force ſécondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

Du côté du Sud la France renoua les négociations de la Paix à Gertrudenberg, & dès les premieres Conférences elle s'engagea à reconnoître la Roïauté de Pruſſe & la Souveraineté de Neufchatel: l'ouvrage de la Paix avorta encore, & les Pruſſiens furent emploïés dans cette Campagne ſous le Prince d'Anhalt aux Siéges d'Aire & de Douai qu'ils prirent: le Roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la Ville de Gueldre où il avoit Garniſon, que les Eſpagnols ne lui païâſſent les ſubſides qu'ils lui devoient: & il conſerva la poſſeſſion de cette Ville par la Paix.

Dans ce tems mourut le Duc de Courlande neveu du Roi: les Moſcovites s'emparerent de nouveau de la Courlande: ils prirent Elbing; mais comme le Roi avoit des

droits

droits ſur cette Ville, un bataillon Pruſſien y fut mis en Garniſon.

Le paſſage & le voiſinage de tant d'Armées avoit porté la contagion en Pruſſe: la diſette, qui commençoit à s'y faire ſentir vivement, augmenta la violence & le venin de la Peſte: le Roi, auquel on cachoit une partie du mal, abandonna ces Peuples à leur infortune; & tandis que ſes revenus & ſes ſubſides ne ſuffiſoient pas même à la magnificence de ſa dépenſe, il vit périr malheureuſement plus de deux cens mille ames qu'il auroit pu ſauver par quelques libéralités.

Le Prince Roïal, révolté de la dureté que ſon Pere marquoit aux Pruſſiens, parla fortement aux (*) Comtes de Wartenberg & de Wittgenſtein, afin de procurer des ſecours & des vivres à ces Peuples, qui périſſoient autant par la miſere que par la contagion; il trouva ces Miniſtres inflexibles: ils lui refuſerent ſéchement d'acheter pour dix mille écus de bled, dont on auroit au moins pu ſoulager les Habitans de Konigsberg: vivement

(*) Directeurs des Finances.

ment piqué de ce refus, ce Prince réſolut de perdre ces Miniſtres iniques: il fit jouer toutes ſortes de reſſorts pour les éloigner: la fortune a ſes revers; la Cour a ſes orages: le parti des Kamke, envieux de la faveur de Wartenberg, fut charmé d'emploïer le prétexte du bien public pour ſervir aux vues de ſon ambition: un jeune Courtiſan de cette famille, qui jouoit ſouvent aux échecs avec le Roi, trouva le moïen de lui faire tant d'inſinuations contre ces Miniſtres & de lui répéter ſi ſouvent la même choſe, que Wittgenſtein fut envoïé à la Fortereſſe de Spandaw, & Wartenberg exilé: le Roi ſe ſépara du Grand Chambellan qu'il chériſſoit, en fondant en larmes: Wartenberg ſe retira dans le Palatinat avec une penſion de vingt mille écus, & il y mourut peu après ſa disgrace.

Dans le Nord Charles XII. avoit refuſé 1712.
la Neutralité, comme nous venons de le dire: le Czar, les Rois de Pologne & de Dannemarck ſe ſervirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie: Frédéric I. refuſa conſtamment d'entrer dans cette Ligue: il ne

vouloit point expoſer ſes Etats aux incurſions, aux ravages & aux haſards de la guerre, & il eſpéra même de gagner par ſa Neutralité aux diſſenſions de ſes Voiſins.

LE commencement des opérations ne leur fut pas favorable: les Danois leverent le ſiége de Wismar; & Auguſte leva ceux de Stralſund & de Stettin.

PENDANT que l'Europe étoit travaillée par ces convulſions; que l'eſpérance, l'intérêt & l'ambition ſouffloient la diſcorde dans les cœurs des deux partis; mourut l'Empereur Joſeph: l'Empire élut à ſa place l'Archiduc Charles qui étoit alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné & chaſſé enſuite de Madrid après la perte de la Bataille d'Almanza.

LA mort de Joſeph applanit le chemin à la Paix générale: les Anglois, qui commençoient à ſe laſſer de tant de dépenſes, ouvroient les yeux ſur l'objet de cette guerre, à meſure que les nuages de leur enthouſiasme vinrent à ſe diſſiper: ils ſe convainquirent que la Maiſon d'Autriche ſeroit aſſez puiſ-

ſante

ſante en conſervant ſes Païs héréditaires, le Roïaume de Naples, le Milanes & la Flandre; & ils ſe diſpoſerent à tenir des Conférences à Utrecht, dans le deſſein de faire la Paix.

Le Roi, qui déſiroit de terminer les démêlés de la Succeſſion d'Orange par un Traité définitif, ſe rendit dans le Païs de Cleves pour régler cette affaire avec le Prince de Friſe; mais ce malheureux Prince ſe noïa au paſſage du Moerdick en voulant ſe rendre à la Haie : en revanche Frédéric I. fit une autre acquiſition par l'extinction des Comtes de Mansfeldt; ce Païs fut mis en ſéqueſtre entre les mains du Roi de Pruſſe & de l'Electeur de Saxe; la Régence Pruſſienne ſe tint à Mansfeldt, & la Saxone à Eisleben.

Cependant tout s'acheminoit inſenſiblement à la Paix: les Conférences continuoient à Utrecht: Les Comtes de Döhnhoff, de Metternich & de Biberſtein s'y rendirent en qualité de Plénipotentiaires du Roi. 1712.

Pendant qu'on tenoit ces Conférences, il arriva en Angleterre une Révolution dont

l'Europe accuſa le Maréchal de Tallard, qui avoit été Priſonnier à Londres : ſoit que ce Maréchal ou que ce qu'on appelle le haſard en fuſſent la cauſe, le parti de Milord Marlborough fut culbuté ; ceux de la Nation qui déſiroient la Paix l'emporterent ; le Duc d'Ormond eut le commandement des troupes Angloiſes en Flandre, & il ſe ſépara des Alliés au commencement de la Campagne : le Prince Eugene quoiqu'affoibli par la défection des Anglois continua l'offenſive ; le Prince d'Anhalt & les Pruſſiens furent chargés du Siége de Landrecies : mais Villars marcha à Dénain, fondit ſur le Camp que Milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le Prince Eugene pût le ſecourir : cette Victoire remit au pouvoir des François Marchiennes, le Quênoi, Douai & Bouchain.

Les Alliés ſuivirent l'exemple des Anglois, & ſongerent ſérieuſement à la Paix : l'Empereur étoit le ſeul qui voulut continuer la guerre, ſoit que la lenteur de ſon Conſeil n'eût pas le tems de ſe décider, ou que ce Prince ſe crût aſſez fort pour réſiſter ſeul

à

à Louis XIV.: ſa condition n'en devint que plus mauvaiſe.

Le Roi fit alors ſurprendre la Garniſon Hollandoiſe qui étoit à Meurs, & maintint par la poſſeſſion les droits qu'il avoit ſur cette place.

Mais les ſentimens pacifiques du Sud n'influerent point ſur le Nord: le Roi de Dannemarck entra dans le Duché de Bremen & prit Stade: le Czar & le Roi de Pologne tenterent une deſcente dans l'Ile du Rügen, que les bonnes meſures des Suédois firent manquer: les Alliés ne furent pas plus heureux au Siége de Stralſund qu'ils furent obligés de lever: Steinbock venoit de remporter une Victoire ſur les Saxons & ſur les Danois à Gadebuſch dans le Mecklenbourg; & un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le païs fut délivré d'Ennemis: les Danois, obligés d'abandonner Roſtock, remirent cette Ville aux troupes du Roi comme Directeur du Cercle de la Baſſe Saxe, mais les Suédois en délogerent les Pruſſiens: la Neutralité du Roi n'en ſouffrit au-

cune atteinte, & il continua de négocier afin de porter les eſprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'aſſembloient autour de ſes Etats.

1713. Au commencement de 1713. Frédéric I. mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis longtems miné ſes jours : il ne vit point la conſommation de la Paix, ni le rétabliſſement du repos dans ſon voiſinage.

Il eut trois Femmes : la premiere fut une Princeſſe de Heſſe, dont il eut une Fille, mariée au Prince héréditaire de Heſſe à-préſent Roi de Suéde : Sophie Charlotte de Hannovre mit au monde Frédéric Guillaume qui lui ſuccéda ; & il répudia la troiſieme, qui étoit une Princeſſe de Mecklenbourg, à cauſe de ſa démence.

Caractere. Nous venons de voir tous les evénemens de la vie de Frédéric I. : il ne nous reſte qu'à jetter rapidement quelques regards ſur ſa perſonne & ſur ſon caractere : il étoit petit & contrefait ; avec un air de fierté, il avoit une phyſionomie commune : ſon ame étoit comme les miroirs qui réfléchiſſent

tous

tous les objets qui ſe préſentent : fléxible à toutes les impreſſions qu'on lui donnoit, ceux qui avoient gagné un certain aſcendant ſur lui, ſavoient animer ou calmer ſon eſprit, emporté par caprice, doux par nonchalance : il confondoit les choſes vaines avec la véritable grandeur, plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'eſt que ſolide : il ſacrifia trente mille hommes de ſes Sujets dans les différentes guerres de l'Empereur & des Alliés, afin de ſe procurer la Roïauté ; & il ne déſiroit cette dignité avec tant d'empreſſement, qu'afin de contenter ſon goût pour le cérémonial & de juſtifier par des prétextes ſpécieux ſes faſtueuſes diſſipations.

Il étoit magnifique & généreux : mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaiſir de contenter ſes paſſions ? il trafiquoit du ſang de ſes Peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares vagabonds qui vendent leurs troupeaux aux Bouchers de la Podolie pour les égorger : lorſqu'il vint en Hollande pour recueillir la Succeſſion du Roi

Guillaume, il fut ſur le point de retirer ſes troupes de Flandre : on lui remit un gros brillant de cette Succeſſion ; & les quinze mille hommes ſe firent tuer au ſervice des Alliés.

Les préjugés du Vulgaire ſemblent favoriſer la magnificence des Princes ; mais autre eſt la libéralité d'un particulier, & autre eſt celle d'un Souverain : un Prince eſt le premier Serviteur & le premier Magiſtrat de l'Etat ; il lui doit compte de l'uſage qu'il fait des impôts ; il les leve, afin de pouvoir défendre l'Etat par le moïen des troupes qu'il entretient, afin de ſoutenir la dignité dont il eſt revétu, de récompenſer les ſervices & le mérite, d'établir en quelque ſorte un équilibre entre les riches & les obérés, de ſoulager les malheureux en tout genre & de toute eſpece, afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéreſſe le corps de l'Etat en général : ſi le Souverain a l'eſprit éclairé & le cœur droit, il dirigera toutes ſes dépenſes à l'utilité du Public & au plus grand avantage de ſes Peuples.

La

La magnificence qu'aimoit Frédéric I. n'étoit pas de ce genre ; c'étoit plutôt la diſſipation d'un Prince vain & prodigue: ſa Cour étoit une des plus ſuperbes de l'Europe: ſes Ambaſſades étoient auſſi magnifiques que celles des Portugais : il fouloit les pauvres afin d'engraiſſer les riches : ſes Favoris recevoient de fortes penſions, tandis que ſes Peuples étoient dans la miſere : ſes bâtimens étoient ſomptueux, ſes fêtes ſuperbes: ſes écuries & ſes offices tenoient plutôt du faſte Aſiatique, que de la dignité Européenne.

Ses libéralités paroiſſoient plutôt l'effet du haſard, que celui d'un choix judicieux: ſes Domeſtiques faiſoient leur fortune, lorsqu'ils avoient ſouffert des premieres ſaillies de ſon emportement: il donna un Fief de quarante mille écus à un Chaſſeur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure: la biſarrerie de ſa dépenſe ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ſes revenus, & qu'on ne fait de toute ſa vie qu'un ſeul tableau : on eſt alors étonné

de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres deſſéchés qui périſſent: ce Prince voulut engager ſes Domaines de la Principauté de Halberſtadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV. fit l'acquiſition du tems de la Régence; & il vendoit vingt mille hommes aux Alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

SA Cour étoit comme une grande riviere, qui abſorbe l'eau de tous les petits ruiſſeaux : ſes Favoris regorgeoient de ſes libéralités, & ſes profuſions coûtoient chaque jour des ſommes immenſes, tandis que la Pruſſe & la Lithuanie étoient abandonnées à la famine & à la contagion, ſans que ce Monarque généreux daignât les ſecourir : un Prince avare eſt pour ſes Peuples comme un Médecin qui laiſſe étouffer un malade dans ſon ſang ; le prodigue eſt comme celui qui le tue à force de le ſaigner.

FREDERIC I. n'eut jamais d'inclinations conſtantes, ſoit qu'il ſe repentît de ſon mauvais choix, ſoit qu'il n'eût point d'indul-

gence

gence pour les foibleſſes humaines : depuis le Baron de Danckelmann juſqu'au Comte de Wartenberg, ſes Favoris eurent tous une fin malheureuſe.

Son eſprit foible & ſuperſtitieux avoit un attachement ſingulier pour le Calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres Religions : il eſt à croire qu'il auroit été Perſécuteur, ſi les Prêtres ſe fuſſent aviſés de joindre des cérémonies aux perſécutions : il compoſa un livre de Prieres, que pour ſon honneur on n'imprima pas.

Si Frédéric I. eſt digne de louange, c'eſt pour avoir toujours conſervé ſes Etats en Paix, tandis que ceux de ſes Voiſins étoient ravagés par la guerre ; pour avoir eu le cœur naturellement bon ; & ſi l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale : enfin il étoit grand dans les petites choſes & petit dans les grandes ; & ſon malheur a voulu qu'il fût placé dans l'Hiſtoire entre un Pere & un Fils, dont les talens ſupérieurs le font éclipſer.

DE LA

SUPERSTITION

ET DE LA

RELIGION.

JE diviſe en trois parties ce morceau, qui concerne la Religion & la Superſtition; & je préſenterai, pour plus de clarté & d'ordre, la Religion ſous le Paganisme, ſous le Papisme & ſous la Réforme.

ARTICLE PREMIER.

DE LA RELIGION SOUS LE PAGANISME.

LE Brandebourg a ſuivi le culte différent des divers Peuples qui l'ont habité: les Teutons, qui furent ſes plus anciens habitans, adoroient un Dieu nommé Tuiſton; Céſar dit que c'eſt le Dis-pater engendré par la

la Terre, & qui avoit lui-même un fils nommé Man.

Le culte que les Germains rendoient à leurs Dieux, étoit proportionné à leurs mœurs ſimples, mais ſauvages & groſſieres ; ils s'aſſembloient dans des bois ſacrés, chantoient des hymnes à l'honneur de leurs Idoles, & leur ſacrifioient même des victimes humaines.

Il n'y avoit point de contrée qui n'eût ſon Dieu particulier ; les Vandales en avoient un nommé Triglaf ; on en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg : il étoit repréſenté avec trois têtes, ce qui marquoit (*) qu'il regnoit au Ciel, ſur la Terre & dans les Enfers ; c'étoit apparemment la Trinité du Paganisme : Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de Chevaux blancs, qu'ils croïoient être inſtruits des myſteres de leurs Dieux ; & qu'on nourriſſoit pour la Déeſſe Trigla un Cheval noir qui paſſoit pour l'Interprete de ſes volontés (†) : ces Peuples adoroient auſſi des Serpens,

(*) Valentin Lichſtädt.
(†) Alaüs Arenzil.

pens, & l'on puniſſoit de mort ceux qui en tuoient.

DANS le cinquieme ſiécle les Vandales abandonnerent leur patrie pour inonder la France ; l'Eſpagne & même l'Afrique (*) : les Saxons, qui revenoient alors d'Angleterre, firent une deſcente à l'embouchure de l'Elbe, & prirent poſſeſſion de ces contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du païs avoient abandonnées : leurs Dieux & leur Religion paſſerent avec eux dans le Brandebourg ; la principale de leurs Idoles s'appelloit Irmanſæüle, ce qui ſignifie colonne d'Irman ; les ſavans Etymologiſtes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman, de Hermes qui eſt le même que le Mercure des Grecs & des Egyptiens.

IL eſt connu à tous ceux qui ſont verſés dans la littérature Allemande, que c'eſt une fantaiſie générale parmi leurs Savans, de trouver des rapports entre les Divinités de la Germanie

(*) Oroſe & Grégoire de Tours.

manie & celles des Egyptiens, des Grecs & des Romains.

Il n'eſt malheureuſement que trop vrai, que l'Erreur & la Superſtition ſemblent être le partage de l'humanité ; tous les Peuples ont eu la même pente pour l'Idolatrie, & comme ils ont tous à peu près les mêmes paſſions, les effets n'ont pas manqué d'y répondre : la crainte donna le jour à la Crédulité, & l'amour-propre intéreſſa bientôt le Ciel au deſtin des hommes ; de-là naquirent tous ces cultes différens, qui n'étoient à proprement parler que des ſoumiſſions modifiées en cent façons extravagantes, pour appaiſer la colere céleſte dont on redoutoit les effets : la raiſon humaine, altérée & abrutie par la terreur que toutes ſortes de grandes calamités lui inſpiroient, ne ſavoit à qui s'en prendre pour ſe raſſûrer contre ſes craintes ; & comme les malades ont recours à tous les remedes pour eſſaïer s'ils n'en trouveront point un qui les guériſſe, le genre humain ſuppoſa dans ſon aveuglement une eſſence divine & une vertu ſecourable dans tous les objets de la Nature ;

depuis

depuis les plus ſublimes juſqu'aux plus abjects : tout fut adoré ; l'Encens fuma pour des Champignons ; le Crocodile eut des Autels ; les Statues des Grands-hommes, qui les premiers avoient gouverné des Nations, eurent des Temples & des Sacrificateurs ; & dans les tems où des afflictions générales déſoloient un païs, la Superſtition redoubloit.

LES ſavans Allemans ont raiſon de dire en ce ſens, que la Superſtition eſt la même chez toutes les Nations ; mais quoiqu'elle ſoit en général une ſuite de la Crédulité, elle ſe manifeſte cependant ſous des nuances variées à l'infini & proportionnées au génie des Nations : j'aurois peine à me perſuader que les fables ingénieuſes des Grecs, Minerve, Vénus & Apollon, eûſſent été connues dans ce païs du tems du Paganisme ; mais nos profonds Etymologiſtes ne s'embarraſſent pas des vraiſemblances ; ils croïent ennoblir leur Mythologie, en donnant à leurs Dieux des origines Grecques ou Romaines ; comme ſi le nom de ces Peuples pouvoit rendre l'Idolatrie plus reſpectable, & que l'extravagance des

Grecs

Grecs valût mieux que celle des Allemans.

IRMANSÆÜLE n'étoit pas le ſeul Dieu des Saxons: on trouva ſous une de leurs Idoles l'inſcription ſuivante : JE FUS AUTREFOIS LE DUC DES SAXONS, J'EN SUIS DEVENU LE DIEU. Angelus ſoutient, qu'ils adoroient le Soleil ſous la forme d'une tête radieuſe, & que cette Idole donna ſon nom à la Ville de Sonnenbourg où elle étoit placée: le même Auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus repréſentée à demi-nue, aïant la mammelle gauche percée par une fleche, & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient; ces Peuples la nommoient Magda, ce qui veut dire fille, & Angelus aſſûre qu'elle donna ſon nom à Magdebourg où elle avoit ſes Autels (*); on voïoit encore des ruines de ſon Temple dans cette Ville avant que Tilli l'eût ſaccagée: ce qui paroît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette Divinité, étoient les jeux qu'ils célébroient en ſon honneur; ils conſiſtoient en des Tournois que faiſoient tous les jeunes-gens des Bour-

(*) Annales de Magdebourg.

Bourgades voiſines; ils dépoſoient une ſomme d'argent entre les mains des Juges, pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage, comme le prix dû à celui qui l'avoit emporté à la joûte: les Annales de Magdebourg témoignent que ces jeux ſe célébroient encore, comme des reſtes du Paganisme, l'année 1279. & l'année 1387.

LE Luxe s'introduiſit dans la Religion, lorsque les richeſſes augmenterent: anciennement les Peuples tenoient, qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs Dieux dans des Temples bâtis de mains d'hommes, & ils les adoroient dans leurs bois ſacrés; mais à meſure que les mœurs s'adoucirent, leurs Dieux vinrent habiter les Villes (*): cependant l'ancien uſage ne fut pas entierement aboli; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes & de les arroſer du ſang des Victimes.

LES Prêtres (†) de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le Peuple: outre

(*) Linderbrock.
(†) Freinshemius & Schmidt.

tre leur ſacerdoce, ils exerçoient une triple Charlatanerie; ils fabriquoient des Oracles & ſe mêloient de l'Aſtrologie & de la Médecine: il ne falloit pas tant de ruſes, pour abuſer ce Peuple imbécille & groſſier; auſſi fut-il bien difficile de détruire une Religion ancrée par tant de Superſtitions dans les eſprits: toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des Idoles, quand Charlemagne & après lui Henri l'Oiſeleur entreprirent de convertir ces Peuples; après bien des efforts inutiles, ils n'y réuſſirent qu'en noïant l'Idolatrie dans des torrens de ſang humain qu'ils verſerent.

ARTICLE SECOND.

CONVERSION DES PEUPLES AU CHRISTIANISME, ET DE L'ETAT DE LA RELIGION CATHOLIQUE DANS LE BRANDEBOURG.

LA folie de tous les Peuples eſt d'illuſtrer la nobleſſe de leurs loix, de leurs coutumes & de leur Religion, par l'antiquité de leur origine: les Allemans, non contens d'avoir dérobé leurs Dieux aux Grecs, ont encore

core voulu paſſer pour auſſi vieux Chrétiens que les autres Nations de l'Europe : ils ont trouvé dans St. Jérôme je ne ſai quel paſſage qui dit, à ce que Staphonius & Smitius prétendent, que l'Apôtre Thomas vint prêcher l'Evangile au nord de l'Allemagne : il n'y prêcha donc que l'Incrédulité, car le Peuple demeura païen bien longtems après lui.

QUOI QU'ON diſe, il ne ſe trouve aucune trace du Chriſtianisme dans le Brandebourg que du tems de Charlemagne (*) : cet Empereur, après avoir remporté différentes Victoires ſur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir ſon camp à Wolmerſtedt (†) auprès de Magdebourg, & il n'accorda la paix à ces Provinces qu'il avoit ſubjuguées, qu'à condition qu'elles embraſſeroient le Chriſtianisme : l'impuiſſance de réſiſter à un Ennemi auſſi redoutable & la crainte des menaces, conduiſirent ces Peuples au Batême qui leur fut adminiſtré dans le Camp de l'Empereur : mais la ſécurité les ramena tous à l'Idolâtrie,

(*) Dans le VIII. Siecle.
(†) Henri Meibomius.

trie, dès que l'Empereur ſe fut éloigné avec ſon Armée de leur voiſinage.

L'EMPEREUR Henri l'Oiſeleur triompha 927.
enſuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder; & après bien du ſang répandu, ces Peuples furent ſubjugués & convertis; les Chrétiens détruiſirent par zele les Idoles du Paganisme, de ſorte qu'il ne nous en eſt preſque reſté aucun veſtige: les niches de ces Idoles vacantes furent remplies de Saints de toute eſpece; & de nouvelles erreurs ſuccéderent aux anciennes.

EN l'année 939. l'Empereur Othon I fonda les Evêchés de Brandebourg & de Havelberg: il crut apparemment oppoſer par ce moïen une digue au débordement de l'Idolatrie, à laquelle ces Peuples étoient enclins; comme les Princes bâtiſſent des Citadelles dans des Villes nouvellement conquiſes, pour réprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

LE Brandebourg, une fois converti au Chris-

Chriſtianisme, tomba bientôt dans l'excès du faux zele; il ſe rendit à la fois tributaire du Pape, de l'Empereur & du Marckgrave qui le gouvernoit: le Peuple ne tarda pas à ſe repentir de ſa ſottiſe; il regretta ſes Idoles, qui étoient des objets palpables de ſon culte, & qui lui étoient bien moins onéreuſes que les tributs qu'il païoit tous les ans au Pape qu'il ne voïoit jamais: l'amour de la liberté, la force d'un ancien préjugé, l'avantage de ſon intérêt, tout le ramena à ſes faux Dieux: Miſtevoïus Roi des Vandales ſe mit à la tête du parti du Paganiſme renaiſſant, & il rétablit l'ancien culte après avoir chaſſé le Marckgrave Thierri de Brandebourg: ce furent encore des guerriers, qui pour la troiſieme fois rétablirent le Chriſtianisme dans le Brandebourg; la Religion Catholique triomphante y parut alors ſans contrainte, & entraîna après elle les plus grands ſcandales: les Evêques étoient ignorans, cruels, ambitieux, & de plus guerriers; ils porterent les armes en perſonne contre les

Marck-

Marckgraves & contre d'autres Voiſins, pillant, ravageant, brûlant les contrées, & s'arrogeant (malgré une vie auſſi ſouillée de crimes) un pouvoir abſolu ſur les Conſciences.

CES déſordres étoient ſi communs dans ces tems, que l'Hiſtoire en fourmille d'exemples; je me contenterai d'en rapporter deux ſeulement (*): en 1278. l'Archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre à l'Electeur Othon ſurnommé le Sagittaire, le fit priſonnier & l'obligea de ſe rançonner moïennant une ſomme de ſept mille marcs d'argent: en 1391. l'Archevêque Albert, qui étoit toujours armé, ſe ſaiſit du Sieur de Bredow, qui étoit Gouverneur-Général de la Marche; prit la Ville de Rathenau, & pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main & l'épée dans l'autre, & déſola ainſi tout le païs.

L'IGNORANCE craſſe où vivoient ces Peuples pendant le treizieme ſiecle, étoit un terrein où la Superſtition devoit fructifier; auſſi ne manqua-t-on pas de Miracles, ni d'aucu-

ne

(*) Lockelius.

ne ſupercherie capable d'affermir l'autorité des Prêtres.

LOCKELIUS raconte gravement, que le Prince Othon aïant été excommunié par l'Archevêque de Magdebourg pour des raiſons frivoles, ſe moqua des cenſures de l'Egliſe; mais qu'il fut bien attrapé à ſon tour, lorſqu'il vit que des Chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de ſa table; & il rentra en lui-même: ces Chiens étoient ſans doute orthodoxes; malheureuſement l'eſpece en eſt perdue.

LES Vierges Miraculeuſes, les Images ſecourables & les Reliques des Saints avoient alors une vertu toute ſinguliere (*): le ſang de Bélitz entr'autres étoit fort renommé; voici ce que c'étoit: une Cabaretiere de cette Ville vola une Hoſtie conſacrée, & l'enterra ſous un tonneau dans ſa cave pour avoir meilleur débit de ſa biere; elle en eut des remords, car les Cabaretieres ont la Conſcience délicate; elle dénonça ſon crime au Curé, qui vint en Proceſſion avec tout ſon attirail ſacerdotal pour

(*) 1249. Annales du Brandebourg.

pour déterrer l'Hoſtie; en enfonçant la pelle en terre, on vit bouillonner du ſang, & tout le monde cria au Miracle : l'impoſture étoit trop groſſiere, & l'on ſut que c'étoit du ſang de bœuf que la Cabaretiere y avoit verſé : ces Miracles ne laiſſoient pas que de faire impreſſion ſur l'eſprit des Peuples, mais ce n'en étoit pas aſſez (*): la Cour de Rome, toujours attentive à étendre ſa domination à l'ombre des Autels, ne négligeoit aucun des moïens qui pouvoient l'y conduire; dans le XIII. ſiécle ſe formerent la pluſpart des Ordres Religieux ; le Pape en établit en Allemagne & dans le Brandebourg le plus qu'il put, ſous prétexte d'affermir par-là les eſprits dans le Chriſtianisme : les Miſanthropes, les Fainéans, les Pareſſeux & toutes ſortes de gens qui s'étoient deshonorés dans le monde, ſe réfugierent dans ces aſiles ſacrés; ils appauvrirent l'Etat de Sujets, en ſe ſéqueſtrant de la ſociété & en renonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens ; ils furent à la charge des citoïens, ne

(*) 1270.

ne ſe nourriſſant que d'aumônes, ou faiſant des acquiſitions illicites; & quoique ces établiſſemens fuſſent également contraires aux loix de la Société & de la bonne Politique, le Pape les introduiſit dans toute l'Europe, & parvint ſans oppoſition à lever une puiſſante Armée de Prêtres aux dépens de tous les Princes, & d'entretenir de groſſes Garniſons dans des païs ſur lesquels il n'avoit aucune ſouveraineté : mais dans ces tems les Peuples étoient abrutis, les Princes foibles, & la Religion triomphante.

QUAND une fois le Chriſtianisme eut pouſſé de profondes racines, il produiſit des Fanatiques de toute eſpece (*): la Peſte ravagea le Brandebourg en 1351. & c'en fut aſſez pour faire extravaguer la Superſtition: pour appaiſer la colere céleſte, on batiſa des Juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des Proceſſions, des Vœux aux Images Miraculeuſes ; & l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou biſarres, enfanta enfin l'Ordre des Flagellans ; c'étoient des

(*) Cramer, Baronius, Lockelius.

des Chrétiens mélancoliques & atrabilaires, qui ſe fouettoient avec des verges d'archal dans les Proceſſions publiques; cependant le Pape eut horreur de ces macérations monſtrueuſes, & réprouva l'Ordre & ſes abus.

ON tourna la dévotion du Public ſur des objets plus doux: le Pape Jean XXII. établit des bureaux d'Indulgences dans le Brandebourg; les Auguſtins trafiquoient de ces Indulgences, & en envoïoient le produit à Rome: les Miracles devinrent à la fin ſi fréquens (*), que les Auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500. une pluie de croix rouges & blanches ſur tous les paſſans; on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le préſage d'un grand malheur.

LE ſiécle que Leon X. illuſtra en Italie, y reſſuſcitant les Beaux Arts & les Sciences enſevelies depuis longtems ſous l'ignorance & le mauvais goût; ce ſiécle, dis-je, n'étoit point auſſi célebre pour les Ultramontains: l'Allemagne étoit encore plongée dans l'Igno-

(*) Lockelius, Annales de Brandebourg.

l'Ignorance la plus groſſiere, & elle languiſſoit ſous un Gouvernement tout-barbare: point de mœurs; aucunes connoiſſances: & la raiſon humaine, privée des lumieres de la Philoſophie, demeuroit abrutie dans ſa ſtupidité: le Clergé & le Peuple, dans le même cas ſur ces articles, n'avoient aucun reproche à ſe faire.

DANS ce tems où les Prêtres abuſoient ſi groſſierement de la Crédulité des hommes, où ils ſe ſervoient de la Religion pour s'enrichir, où les Eccléſiaſtiques menoient la vie la plus ſcandaleuſe, un ſimple Moine entreprit de réformer tant d'abus; il rendit aux hommes par ſon exemple, l'uſage de la raiſon qui leur avoit été interdit pendant tant de ſiécles; & l'eſprit humain, enhardi par le recouvrement de ſa liberté, étendit de tous côtés la ſphere de ſes connoiſſances.

AR-

ARTICLE TROISIEME.

DE LA RELIGION SOUS LA REFORME.

JE ne conſidérerai point l'ouvrage de la Réforme du côté de la Théologie & de l'Hiſtoire; les dogmes de cette Religion & les événemens qu'elle fit naître, ſont ſi connus que ce n'eſt pas la peine de les répéter: une révolution ſi grande & ſi ſinguliere, qui changea presque tout le Syſtême de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philoſophiques.

LA Religion Catholique, qui s'étoit élevée ſur la ruine de celle des Juifs & des Païens, ſubſiſtoit depuis quinze ſiécles; humble & douce ſous les perſécutions, mais fiere après ſon établiſſement, elle perſécuta à ſon tour: tous les Chrétiens étoient ſoumis au Pape, qu'ils croïoient infaillible, ce qui rendoit ſon pouvoir plus étendu que celui du Souverain le plus deſpotique: un miſérable Moine s'éleva contre une puiſſance ſi ſolidement établie; & la moitié de l'Europe ſecoua le joug de Rome.

TOUTES les raiſons qui contribuerent à ce changement extraordinaire, ſubſiſtant longtems avant qu'il vînt à éclore, préparoient d'avance les eſprits à ce dénouëment: la Religion Chrétienne étoit ſi dégénérée, qu'on n'y reconnoiſſoit plus les caracteres de ſon inſtitution; rien ne ſurpaſſoit dans ſon origine la ſainteté de ſa morale; mais la pente du cœur humain à la corruption en pervertit bientôt l'uſage: ainſi les ſources les plus pures du bien ſont devenues des principes de toutes ſortes de maux pour les hommes: cette Religion, qui enſeignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu; les Prêtres des Autels, dont la ſainteté & la pauvreté devoient être le partage, menerent une vie ſcandaleuſe; ils acquirent des richeſſes; ils devinrent ambitieux; quelques uns furent des Princes puiſſans: le Pape, qui originairement relevoit des Empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire & de les dépoſer; il fulmina des Excommunications; il mit des Roïaumes en interdit; & il outra ſi prodigieuſement les choſes, que

de

de quelque maniere que ce fût, il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

LA Religion changea ainsi que les mœurs; elle perdit de siécle en siécle sa simplicité naturelle; & à force de fard, elle devint méconnoissable: tout ce qu'on y ajoûta n'étoit que l'ouvrage des hommes; il devoit périr comme eux: au Concile de (*) Nicée, la Divinité (†) du Fils fut déclarée égale à celle du Pere; & le Saint-Esprit, annexé à ces deux Personnes, forma la Trinité: on défendit aux Prêtres de se marier par les Ordonnances d'un Concile de Tolede (‡); cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'Eglise que dans le XIII. siécle: le Purgatoire prit naissance dans le VI. siécle; le Concile de Trente en fit depuis un dogme: le culte des Images avoit été autorisé par le second Concile de Nicée (§); & la Transsubstantiation

(*) L'an 321.
(†) Origene & St. Justin n'étoient pas de ce sentiment; ce dernier dit dans son Dialogue pag. 316. que la grandeur du Fils n'approche pas de celle du Pere.
(‡) Tenu l'année 400.
(§) Tenu en 781.

tion fut établie par les Peres du Concile de Trente (*) : les écoles de Théologie ſoûtenoient déjà l'Infaillibilité du Pape, depuis que les Evêchés de Rome & de Conſtantinople ſe trouvoient en oppoſition: quelques Solitaires fonderent des Ordres Religieux, & rendirent toute ſpéculative une vie qui doit ſe paſſer en action pour le bien de la Société : les Couvens ſe multiplierent à l'infini, & une grande partie du genre humain y fut enſevelie : enfin toutes ſortes de Supercheries s'inventerent, pour ſurprendre la bonne foi du Vulgaire ; & les faux Miracles devinrent presque communs.

CE n'étoit pas cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la Réforme pouvoit venir dans la Religion : du nombre des gens qui penſent, la plus-part tournent toute la ſagacité de leur eſprit du côté de l'intérêt & de l'ambition ; peu combinent des idées abſtraites, & encore moins réfléchiſſent profondément ſur des matieres auſſi importantes ; & le Peuple, la plus reſpecta-

(*) En 1545.

reſpectable, la plus nombreuſe & la plus infortunée partie de la Société, ſuit les impreſſions qu'on lui donne.

Il n'en étoit pas ainſi du pouvoir tyrannique que le Clergé exerçoit ſur les Conſciences; les Prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté; cet eſclavage, qui s'appéſantiſſoit chaque jour, excitoit déjà des murmures: l'homme le plus ſtupide comme le plus ſpirituel, dès qu'il a de la ſenſibilité, s'apperçoit du mal qu'il ſouffre; tous tendent à leur bien-être; ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échape; & les vexations que tant de Peuples ſouffroient, auroient immanquablement donné lieu à quelque Réforme, ſi le Clergé Romain, fortement agité par des diſſenſions inteſtines, n'eut enfin donné lui-même le ſignal de la liberté, en arborant l'étendart de la revolte contre le Pape: les Vaudois, les Wicleſites & les Huſſites avoient déjà commencé à remuer; mais Luther & Calvin, auſſi audacieux & nés dans des conjonctures plus favorables, conſommerent enfin ce grand ouvrage.

LES Auguſtins étoient en poſſeſſion du trafic des Indulgences ; le Pape chargea les Dominicains de les prêcher, ce qui excita une querelle furieuſe entre ces deux Ordres : les Auguſtins déclamerent contre le Pape ; Luther, qui étoit de leur Ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'Egliſe ; il arracha d'une main hardie une partie du bandeau de la Superſtition : il devint bientôt Chef de parti ; & comme ſa Doctrine dépouilloit les Evêques de leurs bénéfices & les Couvens de leurs richeſſes, les Souverains ſuivirent en foule ce nouveau Convertiſſeur.

LA Religion prit alors une forme nouvelle, & ſe rapprocha beaucoup de ſon ancienne ſimplicité : ce n'eſt point ici le lieu d'examiner, s'il n'eut pas mieux valu lui laiſſer plus de pompe & d'extérieur, pour qu'elle en impoſât davantage au Peuple, qui n'eſt frappé & ne juge que par les ſens ; il paroît qu'un culte tout ſpirituel, & auſſi nud que l'eſt celui des Proteſtans, n'eſt pas fait pour des hommes matériels & groſſiers, incapables de s'élever par la penſée à l'adoration des plus ſublimes vérités.

LA

LA Réforme fut utile au monde, & ſurtout aux progrès de l'eſprit humain; les Proteſtans, obligés de réfléchir ſur des matieres de foi, ſe dépouillerent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, & ſe virent en liberté de ſe ſervir de leur raiſon, de ce guide qui eſt donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devroient faire uſage pour l'objet le plus important de leur vie : les Catholiques vivement attaqués furent obligés de ſe défendre ; les Eccléſiaſtiques étudierent, & ils ſortirent de l'Ignorance craſſe & honteuſe dans laquelle ils croupiſſoient presque généralement.

S'IL n'y avoit qu'une Religion dans le monde, elle ſeroit ſuperbe & deſpotique ſans retenue ; les Eccléſiaſtiques ſeroient autant de tyrans, qui exerçant leur ſévérité ſur le Peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes ; la Foi, l'Ambition & la Politique leur aſſerviroient l'Univers : à préſent qu'il y en a pluſieurs, aucune de ces Sectes ne ſort, ſans s'en repentir, des voies de la modération ; l'exemple de la Réforme eſt un

frein qui empêche le Pape de ſe livrer à ſon ambition, & il craint avec raiſon la défection de ſes membres, s'il abuſe de ſon pouvoir; auſſi devient-il ſobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII. & le Roïaume d'Angleterre: le Clergé Catholique & le Proteſtant, qui s'obſervent avec une diſpoſition égale à la critique, ſont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure; ainſi tout reſte en équilibre: heureux, ſi l'eſprit de parti, le fanatisme & un excès d'aveuglement ne les précipitent jamais dans des guerres dont la fureur eſt le partage, & que des Chrétiens ne devroient jamais ſe faire! En regardant la Religion ſimplement du côté de la Politique, il paroit que la Proteſtante eſt la plus convenable aux Républiques & aux Monarchies; elle s'accorde le mieux avec cet eſprit de liberté qui fait l'eſſence des premieres: car dans un Etat où il faut des Négocians, des Laboureurs, des Artiſans, des Soldats, des Sujets en un mot, il eſt ſûr que des Citoïens, qui font vœu de

laiſſer

laiſſer périr l'eſpéce humaine, deviennent pernicieux.

DANS les Monarchies, la Religion Proteſtante qui ne releve de perſonne, eſt entiérement ſoumiſe au Gouvernement; au lieu que la Catholique établit un Etat Spirituel, tout-puiſſant, fécond en complots & en artifices dans l'Etat Temporel du Prince; que les Prêtres qui dirigent les conſciences, & qui n'ont de Supérieur que le Pape, ſont plus maîtres des Peuples que le Souverain qui les gouverne, & que par une adreſſe à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le Pape s'eſt vu ſouvent en oppoſition avec des Souverains, ſur des ſujets qui n'étoient aucunement du reſſort de l'Egliſe.

DANS le Brandebourg & dans la pluſpart des Provinces de l'Allemagne, le Peuple portoit impatiemment le joug du Clergé Romain; c'étoit une Religion trop onéreuſe pour des païs auſſi peu opulens; le Purgatoire, la Meſſe des morts & des vivans, le Jubilé, les Annates, les Indulgences, les Péchés véniels & mortels, les Pénitences chan-

gées en amendes pécuniaires, les affaires Matrimoniales, les Vœux, les Offrandes, étoient autant d'impôts que le Pape levoit ſur la Crédulité, & qui lui donnoient des revenus auſſi ſolides que le Mexique en fournit à l'Eſpagne; ceux qui les païoient, étoient épuiſés & mécontens; il n'étoit donc pas même néceſſaire d'emploïer l'évidence des argumens, pour diſpoſer ces eſprits à recevoir la Réforme; ils crioient contre le Clergé qui les opprimoit: un homme vint qui promit de les en délivrer, & ils le ſuivirent.

JOACHIM II. fut le premier Electeur, qui embraſſa la Religion Luthérienne: ſa mere, qui étoit une Princeſſe de Dannemarck, lui communiqua ſes ſentimens: car la nouvelle Doctrine avoit pénétré en Dannemarck, avant que d'être reçue dans le Brandebourg: le païs ſuivit l'exemple du Prince, & tout le Brandebourg ſe fit Proteſtant: Matthieu Jagow Evêque de Brandebourg adminiſtra le Sacrement ſous les deux eſpeces dans le Couvent des Moines Noirs: ce Couvent devint enſuite la Cathédrale de Berlin: Joachim II.

ſe

ſe diſtingua dans le parti, tant par les Lettres de Controverſe qu'il écrivit au Roi de Pologne, que par les Diſcours éloquens (à ce que diſent les Auteurs (*)) que ce Prince prononça à la Diéte d'Augsbourg, en faveur des Proteſtans.

LA Réforme ne put point détruire toutes les erreurs; quoiqu'elle eût ouvert les yeux du Peuple ſur une infinité de Superſtitions, il s'en conſerva encore beaucoup d'autres; tant la pente de l'eſprit humain vers l'erreur eſt inconcevable; Luther, qui ne croïoit point au Purgatoire, admettoit les Revenans & les Démons dans ſon Syſtême: il ſoutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorciſa en lui jettant un cornet d'encre à la tête: il n'y avoit alors presqu'aucune Nation qui ne fût imbue de pareils préjugés; la Cour & (à plus forte raiſon) le Peuple avoient l'eſprit rempli de Sortileges, de Divinations, de Revenans & de Démons: en 1553 deux vieilles femmes paſſerent par l'épreuve du feu, pour ſe purger de l'accuſation de Sorcellerie: la

(*) Lockelius, Annales de Brandebourg.

la Cour avoit ſon Aſtrologue; l'un prédit à la naiſſance de Jean-Sigismond, que ce Prince ſeroit heureux, à cauſe qu'au même tems on avoit découvert au Ciel une étoile nouvelle dans la conſtellation de Caſſiopée: l'Aſtrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean-Sigismond ſe feroit Réformé pour gagner les Hollandois, dont les ſecours lui devinrent utiles dans la pourſuite de ſes droits ſur le Duché de Cleves.

DEPUIS que le Schisme de Luther diviſoit l'Egliſe, les Papes & les Empereurs firent toute ſorte d'efforts pour amener les eſprits à la réunion; les Théologiens des deux partis tinrent des Conférences tantôt à Thoren, tantôt à Augsbourg; on agitoit les matieres de Religion à toutes les Diétes de l'Empire: mais toutes ces tentatives furent inutiles; il s'enſuivit enfin une guerre cruelle & ſanglante, qui s'appaiſa & ſe ranima à différentes repriſes; l'ambition des Empereurs, qui vouloient opprimer la liberté des Princes & la conſcience des Peuples, l'alluma ſouvent: mais la rivalité de la France & l'ambition de

Guſtave

Guſtave Adolphe Roi de Suéde, ſauverent l'Allemagne & la Religion du deſpotisme de la Maiſon d'Autriche.

LES Electeurs de Brandebourg ſe conduiſirent dans ces troubles avec ſageſſe; ils furent modérés & tolérans; Frédéric Guillaume, qui avoit acquis par la Paix de Weſtphalie des Provinces qui lui donnoient des Sujets Catholiques, ne les perſécuta point; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ſes Etats, & leur accorda des Synagogues.

FREDERIC I. fit quelquefois fermer les Egliſes Catholiques par repréſailles des Perſécutions que l'Electeur Palatin fit ſouffrir à ſes Sujets Proteſtans; mais le libre exercice de Religion fut toujours rendu aux Catholiques: les Réformés eſſaïerent de perſécuter les Luthériens dans le Brandebourg; ils profiterent des diſpoſitions où le Roi étoit en leur faveur, pour établir des Prêtres Réformés dans des villages où il y en avoit eu de Luthériens; ce qui prouve bien que la Religion ne détruit pas les paſſions dans les hommes, & que les gens d'Egliſe, de quelque opinion qu'ils

qu'ils ſoient, ſont toujours prêts à opprimer leurs adverſaires, quand ils ſe croient les plus forts.

IL eſt honteux à l'eſprit humain d'avouer, qu'au commencement d'un ſiécle auſſi éclairé que l'eſt le XVIII, toutes ſortes de Superſtitions ridicules ſe ſoient encore conſervées; les gens raiſonnables, comme les eſprits foibles, croïoient encore aux Revenans : je ne ſai quelle tradition populaire portoit, qu'un Spectre Blanc ſe faiſoit voir à Berlin toutes les fois qu'un Prince de la Maiſon devoit mourir; le feu Roi fit ſaiſir & punir un malheureux qui avoit joué le Revenant; les eſprits, rebutés d'une auſſi mauvaiſe réception, ne ſe montrerent plus, & le Public fut déſabuſé.

En 1708 une femme, qui avoit le malheur d'être vieille, fut brûlée comme Sorciere: ces ſuites barbares de l'Ignorance affecterent vivement Thomaſius, ſavant Profeſſeur de Halle; il couvrit de ridicule les Juges & les Procès de Sorcellerie; il tint des Conférences publiques ſur les cauſes phyſiques & naturelles

des

des choſes, & déclama ſi fort qu'on eut honte de continuer l'uſage de ces Procès ; & depuis lui le ſexe put vieillir & mourir en paix.

DE tous les Savans qui ont illuſtré l'Allemagne, Leibnitz & Thomaſius rendirent les plus grands ſervices à l'eſprit humain ; ils enſeignerent les routes, par lesquelles la raiſon doit ſe conduire pour parvenir à la vérité ; ils combattirent les préjugés de toute eſpece ; ils en appellerent dans tous leurs Ouvrages à l'Analogie & à l'Expérience, qui ſont les deux bequilles avec lesquelles nous nous trainons dans la carriere du raiſonnement ; & ils firent nombre de diſciples.

LES Réformés devinrent plus pacifiques ſous le regne de Frédéric Guillaume, & les querelles de Religion ceſſerent ; les Luthériens profiterent de ce calme ; Francke Miniſtre de leur parti établit, ſans y mettre du ſien, un College à Halle, où ſe formoient de jeunes Théologiens, & dont ſortirent dans la ſuite des eſſains de Prêtres, qui formerent une Secte de Luthériens Rigides, auxquels il ne manquoit que le Tombeau de St. Paris, &

un Abbé Bécherand pour gambader deſſus: ce ſont des Janſéniſtes Proteſtans qui ſe diſtinguent des autres par leurs rigidités myſtiques: depuis parurent toutes ſortes de Quackers, les Zinzendorffiens, les Gichteliens, Sectes plus ridicules les unes que les autres, qui outrant (*) les principes de la primitive Egliſe, tomberent dans des abus criminels.

TOUTES ces Sectes vivent ici en paix, & contribuent également au bonheur de l'Etat; il n'y a aucune Religion, qui ſur le ſujet de la Morale s'écarte beaucoup des autres; ainſi elles peuvent être toutes égales au Gouvernement, qui conſéquemment laiſſe à un chacun la liberté d'aller au Ciel par quel chemin il lui plaît: qu'il ſoit bon Citoïen, c'eſt tout ce qu'on lui demande.

LE faux zele eſt un tyran qui dépeuple les Provinces: la tolérance eſt une tendre mere, qui les ſoigne & les fait fleurir.

DES

(*) La communauté des biens & l'égalité des conditions; on dit même qu'ils uſent également des femmes dans leurs aſſemblées.

DES MOEURS,

DES

COUTUMES, DE L'INDUSTRIE,

DES PROGRE'S DE L'ESPRIT HUMAIN

DANS LES ARTS

ET

DANS LES SCIENCES.

POUR acquérir une connoiſſance parfaite d'un Etat, il ne ſuffit pas d'en ſavoir l'origine, les guerres, les Traités, le Gouvernement, la Religion; d'être inſtruit des revenus du Souverain: ces parties ſont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'Hiſtoire: il en eſt cependant encore d'autres, qui ſans avoir le brillant des premieres, n'en ſont pas moins utiles; nous comptons de ce nombre tout ce qui

qui ſe rapporte aux mœurs des habitans, comme l'origine des nouveaux uſages, l'abolition des anciens, la naiſſance de l'induſtrie, les cauſes qui l'ont dévelopée, les raiſons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'eſprit humain ; & ſur tout, ce qui caractériſe le plus le génie de la Nation dont on parle : ces objets intéreſſeront toujours les Politiques & les Philoſophes ; & nous oſons avancer avec hardieſſe, que cette ſorte de détails n'eſt en aucune façon indigne de la majeſté de l'Hiſtoire.

Nous ne préſentons au Lecteur dans cet Ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans & les plus caractériſtiques du génie des Brandebourgeois en chaque ſiécle : mais quelle différence entre ces ſiécles ? des Nations qu'un Océan immenſe ſépare, & qui habitent ſous les tropiques oppoſés, ne différent pas plus dans leurs uſages que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, ſi nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiſeleur, ceux de Henri l'Oiſeleur à ceux de Jean le Cicéron, & enfin ceux-là aux habitans

bitans de l'Electorat ſous Frédéric I. Roi de Pruſſe.

Le grand nombre des hommes, diſtrait par la variété infinie des objets, regarde ſans réflexion la lanterne magique de ce monde; il s'apperçoit auſſi peu des changemens ſucceſſifs qui ſe font dans les uſages, que l'on paſſe légerement dans une grande Ville ſur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de perſonnes avec leſquelles on eſt le plus lié : cependant, après une courte abſence, on trouve à ſon retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

Qu'il eſt inſtructif & beau de paſſer en revue tous les ſiécles qui ont été avant nous, & de voir par quel enchainement ils tiennent à nos tems ! prendre une Nation dans la ſtupidité groſſiere, la ſuivre dans ſes progrès, & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'eſt civiliſée ; c'eſt étudier dans toutes ſes Métamorphoſes le ver à ſoie devenu Chryſalide & enfin Papillon.

Mais que cette étude eſt humiliante ! il ne paroit

paroit que trop qu'une loi immuable de la Nature oblige les hommes à paſſer par bien des impertinences pour arriver à quelque choſe de raiſonnable : remontons aux origines des Nations, nous les trouverons également Barbares : les unes ſont arrivées par une allure lente & par bien des détours, à un certain dégré de perfection ; les autres y ſont parvenues par un eſſor rapide : toutes ont tenu des routes différentes ; & encore la Politeſſe, l'Induſtrie & tous les Arts, ont-ils pris dans les différens païs où ils ont été transplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractere indélébile de chaque Nation : ceci ſe fera ſentir davantage, ſi nous liſons des Ouvrages écrits à Padoue, à Londres, ou à Paris ; ils ſe diſtingueront ſans peine, quand même les Auteurs y traiteroient la même matiere ; je n'en excepte que la Géométrie.

La variété inépuiſable que la Nature jette dans ces caracteres généraux & particuliers, eſt une marque de ſon abondance, mais en même-tems de ſon économie : car, quoique

tant

tant de Nations innombrables qui couvrent la terre aient chacune leur génie différent, il ſemble cependant que certains grands traits, qui les diſtinguent des autres, ſont inaltérables: tout Peuple a un caractere à ſoi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais: nous pourrions facilement appuïer cette opinion ſur des preuves phyſiques; mais il ne faut pas nous écarter de notre ſujet: il s'enſuit donc que les Princes n'ont jamais totalement changé la façon de penſer des Peuples; qu'ils n'ont jamais pu forcer la nature à produire des Grands-hommes, lorsqu'elle s'y refuſoit: quoique le travail des mines ſoit ſoumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le ſont pas; elles s'ouvrent tout à coup en fourniſſant des richeſſes aboindantes, & ſe perdent dans le tems qu'on les pourſuit avec le plus d'avidité.

QUICONQUE a lû Tacite & Céſar, reconnoitra encore les Allemans, les François & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent; dix huit ſiécles n'ont pu les effacer: com-

ment donc un regne pourroit-il effectuer ce que tant de ſiécles n'ont pu faire ? un Statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plait ; il en fera un Eſope, ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois : certains vices dominans & certaines vertus reſteront toujours à chaque Peuple : ſi donc les Romains nous paroiſſent plus vertueux ſous les Antonins que ſous les Tiberes, c'eſt que les crimes étoient ſévérement punis ; le vice n'oſoit lever ſa tête impure, mais les vicieux n'en ſubſiſtoient pas moins : les Souverains donneront un certain vernis de politeſſe à leur Nation ; ils maintiendront les Loix dans leur vigueur, & les Sciences dans la médiocrité ; mais ils n'altéreront jamais l'eſſence des choſes : ils n'ajoutent que quelque nuance paſſagere à la couleur dominante du tableau.

C'EST ce que nous avons vû de nos jours en Ruſſie : Pierre I. fit couper la barbe à ſes Moſcovites ; il leur ordonna de croire à la Proceſſion du Saint-Eſprit ; il en fit habiller quelques-uns à la Françoiſe ; on leur apprit même

même des langues: cependant on diſtinguera encore longtems les Ruſſes des François, des Italiens, & des autres Nations de l'Europe.

Il n'y a, je croi, que la dévaſtation entiere des Etats & leur repeuplement par des Colonies étrangeres, qui puiſſent produire un changement total dans l'eſprit d'un Peuple: mais qu'on y prenne bien garde; ce n'eſt dès-lors plus la même Nation; & il reſteroit encore à ſavoir, ſi l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans ſemblables aux anciens.

Nous nous ſommes crû obligés de ſéparer ce morceau, qui traite des Mœurs des Brandebourgeois, du reſte de l'Hiſtoire, à cauſe que dans celle-là on s'eſt reſtraint à la Politique & à la Guerre; & que ces détails qui regardent les Uſages, l'Induſtrie & les Arts, étant répandus dans tout un Ouvrage, auroient peut-être échapé au Lecteur; au lieu qu'il les trouve à préſent ſous un ſeul point de vûe, où ils forment ſeuls un petit Corps d'Hiſtoire.

Les Auteurs Latins m'ont ſervi de guide

dans les commencemens de cet Ouvrage, au défaut total de ceux du païs: Lockelius, que j'aurai lieu de citer ſouvent, m'a éclairé dans les Régences ténébreuſes des Marckgraves des quatre premieres Races; & les Archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la Maiſon de Hohenzollern a poſſédé cet Electorat, ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

EPOQUE PREMIERE.

DANS la longue énumération que Tacite fait des Peuples d'Allemagne, il s'eſt trompé ſur le mot d'Ingevoner qui ſignifie habitans, & ſur celui de Germenier qui veut dire gens de Guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des Nations particulieres: la quantité de ces Guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

LES premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons dont Tacite dit, que c'étoient les plus nobles d'entre les Sueves.

DANS

Dans ces tems reculés, l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare; les Peuples groſſiers & à moitié ſauvages habitoient les forêts; de mauvaiſes cabanes leur ſervoient de demeures; ils ſe marioient jeunes, & peuploient d'autant plus que les femmes étoient rarement ſteriles: la Nation alloit toujours en ſe multipliant; & comme les enfans ſe bornoient à cultiver les champs de leurs pères, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'enſuivoit que ces petits héritages ne fourniſſant pas, dans les meilleures années mêmes, à l'entretien d'un Peuple auſſi nombreux, les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur ſubſiſtance; de-là ces grands débordemens de Barbares qui inonderent les Gaules, l'Afrique & même l'Empire Romain.

Les Germains étoient Chaſſeurs par néceſſité, & Guerriers par inſtinct; leur pauvreté rendoit les guerres inteſtines qu'ils ſe faiſoient, courtes, car l'intérêt ne s'en méloit jamais; leurs Généraux, qui depuis devinrent leurs Princes, s'appelloient Fürſten, ce qui eſt une dérivation du mot de conduc-

teur; ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robuſtes & endurcis aux travaux les plus pénibles; leurs vertus principales étoient la valeur & la fidélité avec laquelle ils obſervoient leurs engagemens; ils célébroient ces vertus par des Hymnes, qu'ils apprenoient à leurs enfans pour les transmettre à leur poſtérité.

Les Auteurs Latins rendent eux-mêmes un illuſtre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres chefs des armées Romaines: ſi l'on applaudit au courage d'une Nation qui (toutes choſes égales) eſt victorieuſe d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'aïant pour eux que la confiance en leur propre force & une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triompherent de la diſcipline Romaine, & de ces Légions qui avoient à peine achevé de ſubjuguer la moitié du Monde connu?

Quoi qu'en aïent dit la pluſpart des Hiſtoriens, il n'en eſt pas moins vraiſemblable

que

que les Romains paſſerent l'Elbe malgré les Sueves ; car on a découvert auprès de (*) Zoſſen, dans un champ quarré de huit cens pas, quantité d'urnes pleines de Médailles de l'Empereur Antonin, de l'Impératrice Fauſtine, & de quelques affiquets dont ſe paroient les Dames Romaines : ce n'eſt pas aſſûrément un champ de bataille, car les Sueves n'auroient pas enfoui ſous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles ; on peut en conjecturer (ce me ſemble) avec certitude, que ce lieu ſervit de camp à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait paſſer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des Barbares.

BRANDEBOURG eſt la plus ancienne Ville de la Marche ; les Annales (†) fixent ſa fondation l'an du monde 3588., ce qui ſeroit 416 ans avant l'ère vulgaire ; on dit qu'elle fut bâtie & reçut ſon nom du même Brennus qui ſaccagea Rome : on entrevoit

(*) A ſix milles de Berlin.
(†) Imprimées en 1595.

voit dans l'obſcurité les noms de quelques Rois (*) Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres : on trouve de plus dans les Annales, que Wittikind Roi des Saxons, Hermanfried Roi de Thuringe & Richimire Roi des Francs, s'allièrent, dompterent les Semnons, & entourerent les premiers de murailles ces Villes conquiſes, pour contenir le païs dans l'obéiſſance.

EPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin (†) Brandebourg; & Henri l'Oiſeleur (‡), aïant entiérement ſubjugué les Saxons qui habitoient ces contrées, établit les Marckgraves ou Gouverneurs de frontières.

LES mœurs s'adoucirent ſous les Marckgraves: mais le païs étoit très pauvre; il ne produiſoit que les denrées les plus néceſſaires à la vie; il avoit beſoin de l'induſtrie de ſes Voiſins; & comme perſonne ne recherchoit la

(*) Hoterus & Wenceslas.
(†) En 781.
(‡) En 928.

la ſienne, l'argent reſſortoit en plus grande quantité qu'il n'entroit : cette diſproportion dans la circulation des eſpeces, qui alloit toujours à leur diminution, baiſſoit le prix de toutes choſes ; les denrées étoient à un ſi vil prix, que du tems de l'Electeur Jean II. d'Aſcanie, le boiſſeau de froment ſe vendoit 28. liards, celui de ſeigle 28. deniers, & ſix poules s'achetoient au marché pour un gros.

Les Berlinois paſſoient dès-lors pour des maris auſſi fideles que jaloux ; les Chroniques (*) en rapportent un exemple ſenſible : ſous la régence de l'Electeur Othon de Bavière, un Secretaire de l'Archevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, & lui propoſa en badinant de ſe baigner avec lui : la femme ſe trouva offenſée de cette propoſition ; le peuple s'attroupa ; & les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre Secretaire dans une place publique, où ils le décapiterent ſans autre forme de procès : s'ils

(*) Lockelius en 1364.

s'ils ſont jaloux, du moins exercent-ils à préſent des vengeances plus douces.

Le païs croupiſſoit dans une miſere affreuſe ſous la régence des Princes des quatre premieres Races, & il n'en pouvoit ſortir paſſant ſans ceſſe d'une main à une autre (*): Othon de Baviere fut obligé de vendre l'Electorat à l'Empereur Charles IV: celui-ci s'établit à Tangermünde; il y tint une Cour brillante, & y bâtit un aſſez vaſte Château dont on voit encore les ruines: pendant que Joſſe adminiſtroit le Brandebourg, les Vaudois perſécutés en France ſe réfugièrent dans la Ville d'Angermünde, à laquelle on donna le ſurnom d'Hérétique: on ne voit pas pourquoi les Vaudois chercherent un aſile dans le Brandebourg qui étoit alors Catholique, & pourquoi ils y furent reçus quoiqu'on déteſtât leur Héréſie.

Les Princes de la Maiſon de Luxembourg foulerent les Peuples le plus impitoïablement; ils engageoient l'Electorat, dans leurs beſoins, à ceux qui leur prétoient les plus groſſes ſommes:

(*) En 1373.

mes: ces Créanciers, qui regardoient ce malheureux païs comme une Hypotheque, commettoient toutes sortes de vexations pours'enrichir; ils y vivoient à discrétion, comme dans une Province ennemie : les Voleurs infestoient les grands chemins; la Police étoit inconnue, & la Justice hors d'activité : les Seigneurs de Kitzau & de Neuendorff, indignés du joug odieux que portoit leur patrie, firent une guerre ouverte aux Sous-tyrans qui l'opprimoient : dans cette confusion totale & pendant cette espece d'Anarchie, le Peuple gémissoit dans la misere: les Nobles étoient tantôt les instrumens, tantôt les vengeurs de la tyrannie; & le génie de la Nation, abruti par la dureté de l'esclavage & par la rigueur d'un gouvernement barbare, demeuroit engourdi & paralytique.

EPOQUE TROISIEME.

L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant le Brandebourg & la dignité Electorale à Frédéric de Hohenzollern Burggrave de Nurenberg : ce Prince 1415.

exigea l'hommage de ſes nouveaux Sujets; mais le Peuple, qui ne connoiſſoit que des Maîtres cruels, eut de la peine à ſe ſoumettre à cette Domination douce & légitime: Frédéric I. réduiſit les Gentils-hommes à l'obéiſſance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les Châteaux des Rebelles; ce canon étoit une piéce de 24 livres, en quoi conſiſtoit toute ſon artillerie.

L'Esprit de ſédition ne ſe perdit pas ſi vîte: les Bourgeois de Berlin ſe révoltérent à différentes repriſes contre leurs Magiſtrats: Frédéric II. appaiſa ces émeutes avec douceur & ſageſſe: la néceſſité obligea ce Prince d'hypothéquer les péages de Schiffelbein & de Drambourg au Sieur Denis d'Oſten, pour obtenir la ſomme de 1500. florins dont il avoit beſoin pour ſe rendre à la Diete de Nurenberg.

Les choſes reſterent dans cette ſituation juſqu'à Jean le Cicéron: cet Electeur fit les premiers efforts pour tirer le Peuple de ſon imbécillité & de ſon ignorance; c'étoit beaucoup

coup dans ce tems de ténebres de s'appercevoir qu'on étoit ignorant : quoique cette premiere aurore du bon esprit ne fût qu'un foible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'Université (*) de Franckfort sur l'Oder : Conrad Wimpina Professeur de Leipzig devint le premier Recteur de cette nouvelle Université, & il en dressa les Statuts : mille Etudians se firent inscrire dès la premiere année dans les fastes de l'Université.

Il arriva, pour les progrès des Sciences, que Joachim Nestor les protégea autant que son pere ; c'étoit le Léon X. du Brandebourg ; il possédoit les Mathématiques, l'Astronomie & l'Histoire ; il parloit avec facilité le François, l'Italien & le Latin ; il aimoit les Belles Lettres, & il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquoient.

Ce n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, que de civiliser une Nation qui avoit été sauvage pendant tant de siécles ; il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des Sciences

(*) En 1495.

ces ſe communique à tout un Peuple : les jeunes gens étudioient à la vérité ; mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens uſages & à leur groſſiereté ; les Nobles voloient encore ſur les grands chemins ; la dépravation des mœurs étoit ſi générale en Allemagne, que la Diete de l'Empire aſſemblée à Treves, voulant y mettre un frein, défendit de blaſphemer, & de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

Il y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'Electorat ; le baril de vin ſe vendoit de ce tems à 30 gros, & le boiſſeau de ſeigle à 21 liards : les eſpeces commençoient à circuler davantage : Joachim Neſtor fit même conſtruire quelques bâtimens, entr'autres le Château de Potsdam : tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu près à l'ancien habillement Eſpagnol ; les hommes portoient des pourpoins & de larges fraiſes : les Princes (*), les Comtes & les Che-

(*) Lockelius.

Chevaliers portoient des chaines d'or au coû ; il n'étoit permis aux Gentils-hommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate ; l'habillement des femmes reſſembloit à celui des Augsbourgeoiſes ou des filles de Strasbourg.

On commença enfin à connoitre un certain luxe proportionné à ces tems ; mais comme on ne trouve point que l'induſtrie ni le commerce du Brandebourg fiſſent des progrès à proportion des dépenſes, l'augmentation des richeſſes & leur cauſe demeurent un probleme difficile à réſoudre.

De's l'année 1560. on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenſes des Electeurs ; car lorsque Joachim II. ſe rendit à la Diete de (*) Franckfort, il eut (†) 68 Gentils-hommes à ſa ſuite, & 452 chevaux dans ſes équipages : le grand jeu s'introduiſit à Berlin au retour de ce voïage ; cette mode paſſa de la Cour à la Ville où on fut obligé de la défendre, à cauſe que quelques Bourgeois

(*) En 1562. convoquée par l'Empereur Ferdinand pour l'Election d'un Roi des Romains.
(†) Lockelius.

gecis avoient perdu plus de mille écus dans une ſéance.

Les Annales diſent, qu'au mariage de Joachim II. avec Sophie fille de Sigismond Roi de Pologne, l'Electeur coucha la nuit des nôces armé de toutes pieces auprès de ſa jeune Epouſe; comme ſi les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs auſſi redoutables: un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coûtumes de ces tems: ces ſingularités venoient de ce que le ſiécle vouloit ſortir de la barbarie; il cherchoit le bon chemin & le manquoit; ſa groſſiéreté confondoit les cérémonies avec la politeſſe, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaiſir, la pédanterie avec le ſavoir, & les platitudes groſſiéres des bouffons avec les ingénieuſes ſaillies de l'eſprit.

On doit rapporter au regne de Joachim II. la fondation de l'Univerſité de Konigsberg par Albert de Pruſſe.

Les dépenſes allerent toûjours en augmentant: Jean George fit des obſeques ſuperbes a ſon père; c'eſt la premiere pompe funèbre accom-

accompagnée de magnificence, dont l'Hiſtoire de Brandebourg fait mention : le goût des Fêtes étoit la paſſion de ce Prince ; il aimoit à donner ſa grandeur en ſpectacle ; il célébra (*) la naiſſance de l'aîné de ſes Princes par des fêtes qui durerent quatre jours ; ces divertiſſemens conſiſtoient dans des Tournois, des Combats de barques, des Feux d'artifice & des Courſes de bague ; les Seigneurs qui compoſoient les quatre quadrilles, étoient vétus en velours richement brodé en or & en argent ; mais le caractere du ſiécle perçoit à travers toute cette magnificence ; à la tête de chaque quadrille étoit un Bouffon qui ſonnoit du cor d'une façon ridicule en faiſant cent extravagances, & la Cour monta au donjon du Château pour voir tirer le feu d'artifice (†) : au paſſage de Chriſtian Roi de Dannemarck par Berlin, l'Electeur lui fit une réception ſuperbe ; il alla au devant du Roi, accompagné de nombre de Princes, de

(*) Lockelius.

(†) l'Electeur, diſent les Annales, mit la tête hors d'une lucarne, & cria à l'Artificier ; MAITRE JEAN, BOUTE QUAND JE SIFFLERAI.

de Comtes, de Seigneurs, & d'une Garde de 300 chevaux: le Roi fit ſon entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8 chevaux blancs dont les mors, & les caparaçons étoient d'argent: on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

Peut-être qu'on pouſſa le luxe trop loin; car Joachim Frédéric fit des loix ſomptuaires: il emploïa ſes revenus à des uſages utiles; il fonda le College de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'Electeur Frédéric Guillaume, où cette Ecole eſt de nos jours la plus floriſſante & la mieux réglée de tous les Etats de la Pruſſe.

Il manquoit encore ſous la régence de Jean George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie: l'uſage commun des Caroſſes ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond; il en eſt parlé à l'occaſion de l'hommage de la Pruſſe, que ce Prince rendit à Varſovie: il eut à ſa ſuite 36 Caroſſes à ſix chevaux, outre un cortege de 80 chevaux de main: l'Ambaſſade

qui

qui ſe rendit à la Diete de l'Empire pour l'Election de l'Empereur Matthias, eut 3 Caroſſes avec elle; c'étoient de mauvais coches, compoſés de quatre ais groſſiérement joints enſemble: qui eût dit alors que cet art ſe perfectionneroit dans le XVIII ſiécle, au point qu'on feroit des Caroſſes pour vingt mille écus, & qu'ils trouveroient des acheteurs?

Les efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faiſoient pour ſe civiliſer, n'étoient pas tout-à-fait inutiles: le nombre des Univerſités augmentoit; celle de Halle fut fondée alors: en même tems ſe forma à Deſſau une Académie pour la langue Allemande, ſous le nom de Societe' Fructifiante, qui auroit pu devenir utile, d'autant plus que la langue Allemande diviſée en une infinité de dialectes, manque de regles aſſez ſûres pour en fixer l'uſage véritable; que nous n'avons aucun Livre Claſſique; & que s'il nous reſte encore quelque choſe de notre ancienne liberté Républiquaine, c'eſt le ſterile avantage d'eſtropier

ſelon

ſelon notre fantaiſie une langue groſſiére & presque encore barbare.

Ces beaux Etabliſſemens, qui nous auroient peut-être avancés d'un ſiécle, étoient encore à peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans ſurvint, qui détruiſit & bouleverſa toute l'Allemagne.

Les Etats jouiſſoient ſous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George Guillaume le Comte de Schwartzenberg diminua le pouvoir de ces Etats, dont cependant ils n'avoient jamais abuſé: enfin, dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636. fut la plus malheureuſe pour cet Electorat; les Suédois étoient à Werben, les Impériaux à Magdebourg & Rathenau, Wrangel à Stettin, Moroſini dans la Nouvelle Marche; quand trente ſix mille Autrichiens traverſerent le païs, pillerent & déſolerent tout dans leur paſſage: c'en fut trop à la fois; le Brandebourg, énervé par le nombre des troupes qui en avoient ſubſiſté & qui l'avoient pillé les années précédentes, ſuccomba enfin; la cherté y devint exorbitante;

tante ; un bœuf s'achetoit 100 écus, le boiſſeau de bled 5, l'orge 3 ; & les eſpeces hauſſerent de prix par leur rareté : la valeur numéraire du ducat fut évaluée à 10 écus : quelques Gentils-hommes, qui avoient ſouſtrait leurs proviſions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonſtances de la diſette ; mais les païſans qui n'avoient pas dequoi acheter ces grains, réduits au déſeſpoir par la famine, aſſommerent ces maîtres inhumains & pillerent leurs greniers : la famine continua avec la même violence ; la peſte s'enſuivit, & la déſolation parvint à ſon comble : les reſtes de ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnerent leur patrie infortunée, & ſe réfugièrent dans les païs voiſins.

Toute la Marche n'étoit qu'un affreux déſert ; elle offroit un ſpectacle déplorable de ruines, d'incendies, & de tous les fleaux qu'une guerre longue & furieuſe entraine après elle : à peine découvroit-on ſous tant d'horreurs & de ſaccagemens, dans des lieux

devenus

devenus tout ſauvages, les traces des anciens habitans.

Frédéric Guillaume. 1640.

C'EN eût été fait du Brandebourg, ſi Frédéric Guillaume ne ſe fut obſtiné à ſon rétabliſſement : ſa prudence, ſa fermeté & le tems vainquirent tous ces obſtacles ; il fit la paix ; il prit des arrangemens, & tira enfin l'Etat de ſa ruine.

LE Brandebourg devint effectivement un nouveau païs, formé du mélange de différentes Colonies de toutes ſortes de Nations, qui s'allièrent dans la ſuite à ceux des anciens habitans qui étoient échapés à ſa deſtruction : ſoit que l'année fût abondante, ſoit défaut de conſommation, les denrées furent à un ſi bas prix, que le boiſſeau de bled ſe vendoit à 12 gros.

LA guerre de trente ans, entre les maux qu'elle cauſa, détruiſit en particulier le peu de commerce que le nord de l'Allemagne faiſoit : nous tirions anciennement nos ſels de Hollande & de France ; les proviſions qui ne pouvoient être renouvellées pendant ces troubles, s'épuiſerent ; ce défaut d'une denrée

auſſi

auſſi néceſſaire, fit avoir recours à l'induſtrie, & l'on trouva des ſources ſalées à Halle, qui fournirent non ſeulement aux beſoins du Brandebourg, mais encore à ceux des païs voiſins.

Les Hollandois formerent la premiere Colonie qui vint s'établir dans l'Electorat; ils renouvellerent l'eſpece des Profeſſionaires & des Artiſans; ils formerent des projets pour la vente des bois de haute fûtaie qui ſe trouvoient en grande abondance, la guerre de trente ans aïant fait de tout le païs une vaſte forêt; ſur la vente de ces bois roula enſuite une des branches principales de notre commerce: l'Electeur permit même à quelques familles Juives de ſe domicilier dans ſes Etats; le voiſinage de la Pologne rendoit leur miniſtere utile, pour débiter dans ce Roïaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable, qui avança conſidérablement les projets du Grand Electeur; Louis XIV. révoqua l'Edit (*) de Nantes; & quatre cens mille François ſortirent pour le moins de ce Roïaume; les

(*) En 1684.

les plus riches passerent en Angleterre & en Hollande; les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg au nombre de vingt mille ou environ; ils aiderent à repeupler nos Villes désertes, & nous donnerent toutes les Manufactures qui nous manquoient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'Etat par cette Colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos Manufactures avant la guerre de trente ans, & de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'Edit de Nantes.

Notre commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin & de nos laines; quelques Manufactures de Drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas considérables; il n'y avoit du tems de Jean le Cicéron, que sept cens Manufacturiers en Drap dans tout le païs: durant la régence de Joachim II., le Duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans; la sage Elizabeth Reine d'Angleterre se prévalut de la sottise de ses Voisins, en attirant dans ses E-

tats

tats les Manufacturiers de Gand & de Bruges; ils y travaillerent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendît la ſortie.

Nos Manufacturiers n'avoient fait juſqu'alors de bons draps, que par le mélange des laines Angloiſes avec les nôtres; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tomberent: les Electeurs de Saxe, Auguſte & Chriſtian, ſuivirent l'exemple de la Reine Elizabeth, en attirant dans leurs païs des Ouvriers Flamans, qui rendirent leurs Manufactures floriſſantes: le manque de laines étrangeres, la décadence de nos Manufactures & l'accroiſſement de celles de nos Voiſins, accoutumerent la Nobleſſe du Brandebourg à vendre ſes laines aux étrangers, ce qui détruiſit presque entiérement nos fabriques: Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ſes Etats; mais cette défenſe devint préjudiciable, à cauſe que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le païs avoit beſoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'induſtrie des Voiſins: il y a grande

apparence qu'on auroit imaginé des expédiens plus heureux; mais la guerre de trente ans ſurvint, & elle renverſa les projets, les Manufactures & l'Etat.

A l'avénement de Frédéric Guillaume à la régence, on ne faiſoit dans ce païs, ni chapeaux, ni bas, ni ſerges, ni aucune étoffe de laine: l'induſtrie des François nous enrichit de toutes ces manufactures; ils établirent des fabriques de draps, de ſerges, d'étamines, de petites étoffes, de droguets, de griſettes, de crêpon, de bonnets & de bas tiſſus ſur des métiers; des chapeaux de caſtor, de lapin & de poil de lievre; des teintures de toutes les eſpeces: quelques-uns de ces Réfugiés ſe firent Marchands, & débitetent en détail l'induſtrie des autres: Berlin eut des Orfevres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs; & les François, qui s'établirent dans le plat-païs, y cultiverent le tabac, & firent venir des fruits & des legumes excellens dans les contrées ſablonneuſes, qui par leur ſoin devinrent des potagers admirables: le Grand Electeur, pour encou-

encourager une Colonie auſſi utile, lui aſſigna une penſion annuelle de quarante mille écus dont elle jouit encore.

Ainsi l'Electorat ſe trouva plus floriſſant vers la fin de la régence de Fréderic Guillaume, qu'il ne l'avoit été ſous aucun de ſes Ancêtres ; & la grande augmentation des manufactures étendit les branches du commerce, qui roula dans la ſuite ſur nos bleds, ſur les bois, ſur les étoffes & les draps, & ſur nos ſels : l'uſage des Poſtes, inconnu juſqu'alors en Allemagne, fut introduit par le Grand Electeur dans tous ſes Etats depuis Emmerick jusqu'à Memel : les Villes païoient des taxes arbitraires qui furent abolies ; l'établiſſement de l'Acciſe les remplaça : les Villes commencerent à ſe policer ; on pava les rues, & on plaça de diſtance en diſtance des lanternes pour les éclairer : cette Police étoit d'une néceſſité indiſpenſable ; car les Courtiſans étoient obligés d'aller en échaſſes au Château de Potzdam lorsque la Cour s'y tenoit, à cauſe des boues qu'il falloit traverſer dans les rues.

Frederic Guillaume fut le premier Electeur, qui entretint à ſon ſervice un corps d'Armée diſcipliné régulierement: les Bataillons d'Infanterie étoient compoſés de quatre Compagnies à 150. têtes chacune; un tiers du Bataillon étoit armé de piques; le reſte avoit des mousquets: l'Infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux: les Cavaliers ſe pourvoïoient eux-mêmes d'armes & de chevaux; ils avoient la demi-armure; ils combattoient par eſcadrons, & ils menoient ſouvent du canon avec eux.

Le Grand Electeur, quoique généreux & magnifique pour ſa perſonne, fit des Loix Somptuaires: ſa Cour étoit nombreuſe, & ſa dépenſe ſe faiſoit avec dignité: aux fêtes qu'il donna au mariage de ſa niece la Princeſſe de Courlande, 56 tables de 40 couverts furent ſervies à chaque repas: l'activité infatigable de ce Grand Prince donna à ſa patrie tous les Arts utiles; il n'eut pas le tems d'y ajouter les Arts agréables.

Les guerres continuelles & le mélange des nouveaux habitans avoient déjà fait chan-

ger

ger les anciennes mœurs; beaucoup d'uſages des Hollandois & des François devinrent les nôtres; les vices dominans étoient l'Ivrognerie & l'Intérêt; la Débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeuneſſe, & les Maladies qui en ſont les ſuites étoient inconnues alors: la Cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons: les enfans des Nobles ſe remettoient aux études; & l'éducation de la jeuneſſe tomba inſenſiblement entre les mains des François: nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manieres plus aiſées que n'en ont ordinairement les Allemans.

Le changement qui arriva dans cet Etat après la guerre de trente ans, étoit univerſel; les Monoies s'en reſſentirent ainſi que tout le reſte; autrefois le marc d'argent étoit ſur le pied de 9. écus dans tout l'Empire, jusqu'à l'année 1651. que les malheurs des tems forcerent le Grand Electeur d'avoir recours à toutes ſortes d'expédiens pour fournir aux dépenſes de l'Etat: il fit publier la même année un Edit qui fixoit le prix des

monoies courantes ; & il fit battre des gros & des fennins pour des ſommes conſidérables, dont la valeur intrinſeque répondoit à peu près au tiers de la valeur numéraire de ces eſpeces : le prix de cette monoie étant idéal, elle fut auſſitôt décriée & tomba à la moitié de ſa valeur ; les vieux écus de bon alloi monterent à 28, à 30 gros, & de-là vient ce que nous appellons l'écu de banque : pour rémédier à ces abus, les Electeurs de Brandebourg & de Saxe (*) s'aboucherent à Cinna, & ils convinrent d'évaluer les monoies ſur un nouveau pied, moïennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le ſtile de monoie ou le remede, devoit être rendu au Public généralement dans toutes les eſpeces de monoies de l'écu jusqu'au fennin, à 10 écus 16 gros : depuis on frappa les florins & les demi-florins ; & le prix du marc d'argent demeura fixé à 10 écus.

En 1690. Frédéric I. ſe concerta avec l'Electeur de Saxe & le Duc de Hannovre, ſur

(*) En 1667.

ſur les moïens de ſoutenir la monoie ſur le pied de la Convention de Cinna ; mais en aïant reconnu l'impoſſibilité, ils convinrent que l'eſpece courante des florins & des huit gros ſeroit frappée dans leurs Etats à raiſon de 12 écus le marc ; c'eſt ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui ſubſiſte encore de nos jours.

TOUTES les nouvelles Colonies que le Grand Electeur avoit établies, ne furent véritablement floriſſantes que ſous Frédéric I : ce Prince jouit des travaux de ſon pere ; nous eumes alors une manufacture de Haute-lice égale à celle de Bruxelles ; nos galons égalerent ceux de France ; nos miroirs de Neuſtadt ſurpaſſerent par leur blancheur ceux de Veniſe : l'Armée fut habillée de nos propres draps.

LA Cour étoit nombreuſe & brillante ; les eſpeces y devenoient abondantes par les ſubſides étrangers ; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens ; le Roi eut à ſon ſervice deux des plus habiles Architectes de l'Europe, & un Sculpteur nommé Schluter auſſi parfait dans

ſon art que l'étoient les premiers : Bott fit la belle porte de Weſel ; il donna les deſſeins du Château & de l'Arſenal de Berlin ; il bâtit la Maiſon de Poſte au coin du grand pont, & le beau portique du Château de Potsdam trop peu connu des amateurs : Eoſander éleva la nouvelle aile du Château de Königsberg, & la Cour des Monoies qui fut abattue dans la ſuite : Schluter décora l'Arſenal de ces trophées & de ces beaux maſcarons qui ſont l'admiration des connoiſſeurs, & il fit fondre la Statue Equeſtre du Grand Electeur qui paſſe pour un chef-d'œuvre : le Roi embellit la Ville de Berlin de l'Egliſe du Cloître, des arcades & de quelques autres édifices encore ; & il orna les Maiſons de plaiſance d'Oranienbourg, de Potsdam & de Charlottenbourg par toutes ſortes d'augmentations & d'embelliſſemens.

Les Beaux Arts, enfans de l'abondance, commencerent à fleurir : l'Académie des Peintres, dont Pene, Mayer, Widemann & Leigeber étoient les premiers Profeſſeurs, fut fondée ; mais il ne ſortit de leur ecole aucun

Peintre

Peintre de réputation: ce qu'il y eut de plus remarquable, & ce qui intéreſſe le plus les progrès de l'eſprit humain, ce fut la fondation de l'Académie Roïale des Sciences en 1700; la Reine Sophie Charlotte y contribua le plus: cette Princeſſe avoit le génie d'un Grand Homme & les connoiſſances d'un Savant; elle croïoit qu'il n'étoit pas indigne d'une Reine d'eſtimer un Philoſophe; on ſent bien que ce Philoſophe dont nous parlons, étoit Leibnitz; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées, s'élevent à l'égal des Souverains, elle admit Leibnitz dans ſa familiarité; elle fit plus; elle le propoſa comme ſeul capable de etter les fondemens de cette nouvelle Academie: Leibnitz qui avoit plus d'une ame, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, étoit bien digne de préſider dans une Académie qu'au beſoin il auroit repréſenté tout ſeul: il inſtitua quatre Claſſes, dont l'une de Phyſique & de Médecine, l'autre de Mathématiques, la troiſieme de la Langue & des Antiquités d'Allemagne, & la derniere des Langues & des Antiquités

Orientales : les plus célebres de nos Académiciens furent Meſſieurs Basnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzoeker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, & Wolff : depuis on y reçut Meſſieurs de Beauſobre & Lenfant, Savans dont les plumes auroient fait honneur aux ſiécles d'Auguſte & de Louis XIV.

OTHON de Guericke fleuriſſoit encore à Magdebourg ; c'eſt le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuſe deſtinée a rendu ſon eſprit Philoſophique & inventif, héréditaire à ſes Deſcendans.

LES Univerſités proſpéroient en même tems : Halle & Franckfort étoient fournies de Savans Profeſſeurs ; Thomaſius, Gundling, Ludevig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité & faiſoient nombre de diſciples ; Wolff commenta l'ingénieux Syſtême de Leibnitz ſur les Monades, & noïa dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires & de citations, quelques problêmes que Leibnitz avoit jettés peut-être comme

me une amorce aux Métaphyſiciens; le Profeſſeur de Halle écrivit laborieuſement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir inſtruire des hommes faits, ſervirent tout au plus de Catéchisme de Dialectique pour des enfans; les Monades ont mis aux priſes les Métaphyſiciens & les Géometres d'Allemagne, & ils diſputent encore ſur la diviſibilité de la matiere.

Le Roi fonda même à Berlin une Académie pour des jeunes gens de condition, ſur le modele de celle de Luneville; malheureuſement elle ne ſubſiſta pas longtems.

Ce ſiécle ne produiſit aucun bon Hiſtorien: on chargea Teiſſier d'écrire l'Hiſtoire du Brandebourg; il en fit le Panégyrique: Puffendorff écrivit la vie de Frédéric Guillaume; & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ſes Clercs de Chancellerie ni ſes Valets de Chambre, dont il put recueillir les noms: nos Auteurs ont (ce me ſemble) toujours péché, faute de diſcerner les choſes eſſentielles des acceſſoires, d'éclaircir les faits, de reſſerrer leur proſe traînante & exceſſivement ſu-

jette aux inverſions, aux nombreuſes épithetes, & d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

Dans cette diſette de tout bon Ouvrage en proſe, le Brandebourg eut un bon Poëte; c'étoit le Sieur de Canitz: il traduiſit heureuſement quelques Epitres de Boileau; il fit des Vers à l'imitation d'Horace, & quelques Ouvrages où il eſt tout-à-fait original: c'eſt le Pope de l'Allemagne, le Poëte le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des Vers en notre Langue: communément en Allemagne le pédantisme affecte juſqu'aux Poëtes; la langue des Dieux eſt proſtituée par la bouche de quelque Régent d'un College obſcur, ou par quelque Etudiant diſſolu; & ce qu'on appelle honnêtes-gens ſont ou trop pareſſeux ou trop fiers pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile: Monſieur de Canitz, quoique d'une maiſon illuſtre, crut que l'eſprit & le talent de la Poëſie ne dérogeoit pas; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec ſuccès; il eut une charge à la Cour, & puiſa dans l'uſage

de

de la bonne compagnie cette politeſſe & cette aménité qui plaît dans ſon ſtile.

Les Spectacles Allemans étoient peu de choſe : ce qu'on appelle Tragédie eſt communément un monſtre compoſé d'enflure & de baſſe plaiſanterie ; les Auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres regles du Théatre : la Comédie eſt plus pitoïable encore ; c'eſt une farce groſſiere qui choque le goût, les bonnes mœurs & les honnêtes gens : la Reine entretenoit un Opéra Italien, dont le fameux Bononchini étoit le compoſiteur ; nous eumes dès-lors de bons Muſiciens : à la Cour il y avoit une Comédie Françoiſe, qui donnoit dans ſes repréſentations les chef-d'œuvres des Molières, des Corneilles & des Racines.

Le goût du Théatre François paſſa en Allemagne avec celui des modes de cette nation : l'Europe, enthouſiasmée du caractere de grandeur que Louis XIV. imprimoit à toutes ſes actions, de la politeſſe qui régnoit à ſa Cour, & des Grands Hommes qui illuſtroient ſon regne, vouloit imiter la Fran-

ce qu'elle admiroit ; toute l'Allemagne y voïageoit ; un jeune homme paſſoit pour un imbécille, s'il n'avoit ſéjourné quelque tems à la Cour de Verſailles : le goût des François regla nos cuiſines, nos meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles ſur leſquelles la tyrannie de la mode exerce ſon empire : cette paſſion portée à l'excès dégénéra en fureur ; les femmes, qui outrent ſouvent les choſes, la pouſſerent juſqu'à l'extravagance (*).

La Cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangeres que la Ville ; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui ; on s'eni-

(*) La mere du Poëte Canitz, aïant épuiſé la France en modes nouvelles, pour renchérir ſur les autres Dames de Berlin commit à un Marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, ſpirituel & noble, ſuppoſant que cette marchandiſe s'y trouvoit auſſi communement que des pompons dans une boutique ; le Marchand tout nouveau dans cette eſpece de métier, s'acquitta de ſa commiſſion comme il put ; ſes Correſpondans trouverent enfin un Epouſeur ; c'etoit un homme de 50. ans ; il ſe nommoit le Sieur de Brinbock, d'un tempérament foible & valétudinaire : il arrive, Madame de Canitz le voit, s'effraie & l'épouſe : ce fut un bonheur pour les Pruſſiens que ce mariage tourna au mécontentement de la Dame, autrement ſon exemple auroit été ſuivi ; nos beautés auroient paſſé dans les mains des François ; & les Berlinois auroient été réduits, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voiſinage.

s'enivroit même en cérémonie : le Roi institua l'Ordre de l'Aigle Noir, tant pour avoir un Ordre comme en ont tous les Rois, que pour se procurer à cette occasion une fête, qui ressemble assez à une mascarade : ce Roi, qui avoit fondé une Académie par complaisance pour son épouse, entretenoit des Bouffons pour satisfaire à sa propre inclination : la Cour de la Reine Sophie Charlotte étoit toute séparée de l'autre ; c'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales ; l'asile des Savans & le siége de la Politesse : on regretta d'autant plus les vertus de cette Princesse, que celle (*) qui lui succéda, se livra aux Dévots & passa sa vie avec des Hypocrites, race médisante qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices : enfin des Adeptes parurent à la cour ; un Italien nommé Cataneo assura le Roi qu'il avoit le secret de faire de l'or ; il en dépensa beaucoup & n'en fit point ; le Roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, & Cataneo fut pendu.

L'ETAT

(*) Une Princesse de Mecklenbourg qui tomba ensuite en démence.

1713. L'ETAT changea presque entiérement de forme sous Frédéric Guillaume; la Cour fut congédiée, & les grosses pensions souffrirent une réduction; beaucoup de personnes qui avoient entretenu carosse allèrent à pied, ce qui fit dire au Public que le Roi avoit rendu l'usage des jambes aux perclus: sous Frédéric I. Berlin étoit l'Athenes du Nord; sous Frédéric Guillaume elle en devint la Sparte; tout ce Gouvernement fut Militaire; l'augmentation de l'Armée se fit, & dans l'ardeur de ces premiers enrollemens, quelques Artisans furent faits Soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui se sauverent en partie; cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considérable à nos Manufactures.

LE Roi porta un promt remede à ces abus, & il s'attacha avec une attention singuliere au rétablissement & aux progrès de l'industrie; il défendit par un Arrêt sévere la sortie de nos laines; il établit le Lagerhaus (*), magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres

(*) En 1714.

vres manufacturiers, qu'ils reſtituent par leur ouvrage; nos draps trouverent un débit aſſuré dans la conſommation de l'Armée, qui fut habillée de neuf tous les ans; ce débit s'étendit jusques chez l'étranger: la Compagnie de Ruſſie fut formée l'année 1725; nos Marchands fourniſſoient les draps pour toutes les troupes Ruſſes; mais les guinées Angloiſes paſſerent en Moſcovie, & elles furent bientôt ſuivies de leurs draps, de ſorte que notre commerce ceſſa; nos manufactures en ſouffrirent au commencement, mais d'autres ſorties s'ouvrirent; les ouvriers n'eurent plus aſſez de nos propres laines; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs; & dès l'année 1733. nos manufactures étoient ſi floriſſantes, qu'elles débiterent quarante quatre mille piéces de drap de 24 aunes chacune chez l'étranger.

BERLIN fut comme un magaſin de Mars; tous les ouvriers qui peuvent être emploïés pour une Armée, y proſpérerent, & leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne; on établit à Berlin des moulins de

poudre

poudre à canon, à Spandaw des Fourbiſſeurs; à Potsdam des Armuriers, & à Neuſtadt des ouvriers qui travailloient en ferronerie & en cuivre.

Le Roi donna des immunités & des récompenſes à tous ceux qui s'établiroient dans les Villes de ſa domination; il ajoûta tout le quartier de la Frédérich-ſtadt à ſa Capitale, & couvrit de maiſons les places qu'avoit occupées l'ancien rempart: il créa la Ville de Potsdam (*), & il la peupla: il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui-même, mais tout pour ſes Sujets: l'Architecture de ſon regne eſt généralement infectée par le goût Hollandois; il ſeroit à déſirer, que les grandes dépenſes que ce Prince fit en bâtimens, euſſent été dirigées par de plus habiles Architectes; il eut le ſort de tous les fondateurs des Villes, qui occupés par la ſolidité de leurs deſſeins, ont la pluſpart négligé ce qui avec la même dépenſe les auroit embellies & ornées davantage.

Ber-

(*) A peine y avoit-il 400 habitans dans cette Ville, au lieu qu'il y en a à préſent plus de 20. mille.

BERLIN, après ſon augmentation, reçut une Police nouvelle (*) ſur le pied à peu près de celle de Paris : on établit dans tous les quartiers de la Ville des Officiers de Police ; l'uſage des fiacres fut inſtitué en même tems : on purgea la Ville de ces fainéans qui ſe nourriſſent à force d'importunités ; & ces malheureux objets de nos dégoûts & de notre compaſſion, envers leſquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouverent des aſiles dans les Hôpitaux publics.

PENDANT que tous ces changemens ſe firent, le luxe, la magnificence & les plaiſirs diſparurent ; l'eſprit d'épargne s'introduiſit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre : ſous les regnes précédens, beaucoup de Nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons ; cet abus ceſſa : dans la pluspart des Etats Pruſſiens, les Gentils-hommes ont beſoin d'une bonne économie pour ſoutenir leurs familles, à cauſe que le droit de primogéniture n'a point lieu, & que les peres aïant beau-

(*) En 1734.

beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maiſon dans des branches nouvelles.

Cette diminution dans la dépenſe du Public n'empêcha pas beaucoup d'artiſans de ſe perfectionner ; nos caroſſes, nos galons, nos velours & nos ouvrages d'orfévrerie ſe répandirent par toute l'Allemagne.

Mais ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faiſoit des arrangemens ſi utiles & ſi grands, on laiſſa tomber dans une décadence entiere l'Académie des Sciences, les Univerſités, les Arts Libéraux & le Commerce.

On rempliſſoit mal & ſans choix les places qui venoient à vaquer dans l'Académie Roïale des Sciences ; & par une dépravation ſinguliere, le ſiécle affectoit de mépriſer une Société dont l'origine étoit auſſi illuſtre, & dont les travaux tendoient autant à l'honneur de la Nation qu'aux progrès de l'eſprit humain : pendant que tout ce corps tomboit en léthargie, la Médecine & la Chymie ſe ſou-

ſoutinrent ; Pott, Margraff & Eller combinoient & décompoſoient la matiere ; ils éclairoient le monde par leurs découvertes ; & les Anatomiſtes obtinrent un théatre pour leurs diſſections publiques, qui devint une Ecole floriſſante de Chirurgie.

Mais la faveur & les brigues rempliſſoient les chaires de Profeſſeurs dans les Univerſités ; les Dévots, qui ſe mêlent de tout, acquirent une part à la direction des Univerſités ; ils y perſécutoient le Bon ſens, & ſurtout la claſſe des Philoſophes : Wolff fut éxilé, pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves ſur l'exiſtence de Dieu : la jeune Nobleſſe, qui ſe vouoit aux armes, crut déroger en étudiant ; & comme l'eſprit humain donne toujours dans les excès, ils regarderent l'Ignorance comme un titre de mérite, & le Savoir comme une Pédanterie abſurde.

La même raiſon fit, que les Arts Libéraux tomberent en décadence : l'Académie des Peintres ceſſa ; Pene, qui en étoit le Directeur, quitta les tableaux pour les portraits ; les

Menui-

Menuiſiers s'érigerent en Sculpteurs, & les Maçons en Architectes; un Chymiſte nommé Böttcher paſſa de Berlin à Dresde, & donna au Roi de Pologne le ſecret de cette porcelaine, qui ſurpaſſe celle de la Chine par l'élégance des formes & la fineſſe de la diaprure.

NOTRE Commerce n'étoit pas encore né; le Gouvernement l'étouffoit, en ſuivant des principes qui s'oppoſoient directement à ſes progrès: il n'en faut point conclure que la Nation manque de génie propre au négoce: les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le ſaiſirent; la découverte de la bouſſole le fit paſſer chez les Portugais & les Eſpagnols; il s'étendit enſuite en Angleterre & en Hollande; les François s'y appliquerent des derniers, & ils regagnerent de vîteſſe ce qu'ils avoient négligé par ignorance: ſi les habitans de Dantzig, de Hambourg, de Lubeck; ſi les Danois & les Suédois s'enrichiſſent tous les jours par la navigation; pourquoi les Pruſſiens n'en feroient-ils pas autant? les hommes deviennent tous des aigles, quand

on

on leur ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, & que le Souverain les encourage: les François ont été tardifs, nous le ſommes de même; peut-être eſt-ce que notre heure n'eſt pas encore venue.

On ſongeoit moins alors à étendre le Commerce, qu'à réprimer les dépenſes inutiles : les deuils avoient été autrefois ruineux pour les familles; on donnoit des feſtins aux enterremens ; la pompe funebre étoit même couteuſe : toutes ces coutumes furent abolies ; on ne drapa plus les maiſons ni les caroſſes ; on ne donna plus de livrées noires ; & depuis on mourut à fort-bon marché.

Ce Gouvernement tout-militaire influa dans les mœurs, & régla même les Modes : le Public avoit pris par affectation un air aigrefin ; perſonne dans tous les Etats Pruſſiens n'avoit plus de trois aunes de drap dans ſon habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à ſon côté : les femmes fuïoient la ſociété des hommes, & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac & les bouffons :

fons: enfin nos mœurs ne reſſembloient plus, ni à celles de nos Ancêtres, ni à celles de nos Voiſins; nous étions originaux, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits Princes d'Allemagne.

VERS les dernieres années de ce regne, le haſard conduiſit à Berlin (*) un homme obſcur, d'un eſprit malfaiſant & ruſé; c'étoit une eſpece d'Adepte, qui faiſoit de l'or pour le Souverain, aux dépens de la bourſe de ſes Sujets; ſes artifices lui réuſſirent un tems; mais comme la méchanceté ſe découvre tôt ou tard, ſes preſtiges diſparurent, & ſa malheureuſe ſcience rentra dans les ténebres dont elle étoit ſortie.

TELLES ont été les Mœurs du Brandebourg ſous tous ſes différens Gouvernemens: le génie de la Nation fut étouffé par une longue ſuite de ſiécles barbares; il s'éleva de tems en tems, mais il s'affaiſſa auſſitôt ſous l'ignorance & le mauvais goût; & lorsque des circonſtances heureuſes ſemblerent favoriſer ſes progrès, ſurvint une guerre dont les ſuites

(*) Eckert.

ſuites funeſtes anéantirent les forces de l'Etat : nous avons vû cet Etat renaiſſant de ſes cendres : nous avons vû par quels nouveaux efforts la Nation parvint à ſe civiliſer ; & ſi ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles, il ne faut qu'un rien pour le faire paroître au grand jour : comme les ſemences ont beſoin d'un terrein propre pour leur développement ; de même les Nations demandent un concours de conjonctures heureuſes, pour qu'elles ſortent de leur engourdiſſement, & qu'elles reçoivent (pour ainſi dire) une nouvelle vie.

Tous les Etats ont eû un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut dégré de perfection ; les Monarchies y ſont arrivées avec une allûre plus lente que les Républiques, & s'y ſont moins ſoutenues ; & s'il eſt vrai de dire que la forme de Gouvernement la plus parfaite eſt celle d'un Roïaume bien adminiſtré, il n'eſt pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promtement le but de leur inſtitution & ſe ſont le mieux conſervées,

parce que les bons Rois meurent & que les ſages Loix ſont immortelles.

SPARTE & Rome, qui furent fondées pour être guerrieres, produiſirent, l'une cette Phalange invincible, l'autre ces Légions qui ſubjuguerent la moitié du Monde connu: Sparte enfanta les plus illuſtres Capitaines; Rome devint une pépiniere de Héros; Athenes, à laquelle Solon avoit donné des loix plus pacifiques, devint le berceau des Arts: à quelle perfection ſes Poëtes, ſes Orateurs & ſes Hiſtoriens ne parvinrent-ils point? cet aſile des Sciences ſe conſerva juſqu'à l'entiere ruine de l'Attique: Carthage, Veniſe, & même la Hollande, furent par leur inſtitution liées au commerce, & elles le pouſſerent & le ſoutinrent conſtamment, reconnoiſſant que c'étoit le principe de leur grandeur & le ſoutien de leur Etat.

CONTINUONS encore cet examen pour un moment: en touchant aux Loix fondamentales des Républiques, on eſt ſûr de les renverſer de fond en comble, à cauſe que la ſageſſe des Légiſlateurs a formé un tout, auquel les parties

parties du Gouvernement tiennent eſſentiellement; rejetter les unes, c'eſt détruire les autres, par l'enchaînement des conſéquences qui les lient enſemble & qui en forment un Syſtême aſſortiſſant & complet.

Dans les Roïaumes, la forme du Gouvernement n'a de baſe que le Deſpotisme du Souverain; les Loix, le Militaire, le Négoce, l'Induſtrie & toutes les autres parties de l'Etat, ſont aſſujetties au caprice d'un ſeul homme, qui a des Succeſſeurs qui ne ſe reſſemblent jamais; d'où il s'enſuit pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau Prince l'Etat eſt gouverné par de nouveaux principes, & c'eſt ce qui porte préjudice à cette forme de Gouvernement: il y a de l'unité dans le but que les Républiques ſe propoſent & dans les moïens qu'elles emploient pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais: dans les Monarchies un Fainéant ſuccede à un Prince ambitieux; celui-ci eſt ſuivi d'un Dévot, celui-là par un Guerrier, celui-ci par un Savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la Volupté: & pendant que ce

théatre mouvant de la fortune préſente ſans ceſſe des ſcenes nouvelles, le génie de la Nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune aſſiette fixe : il faut donc que dans les Monarchies les établiſſemens, qui doivent braver la viciſſitude des ſiécles, aïent des racines ſi profondes qu'on ne puiſſe les arracher, ſans ébranler en même tems les plus ſolides fondemens du Trône.

MAIS la fragilité & l'inſtabilité ſont inſéparables des ouvrages des hommes : les Révolutions que les Monarchies & les Républiques éprouvent, ont leurs cauſes dans les Loix immuables de la Nature ; il faut que les paſſions humaines ſervent de reſſorts, pour amener & mouvoir ſans ceſſe de nouvelles décorations ſur ce grand théatre ; que la fureur audacieuſe des uns enleve ce que la foibleſſe des autres ne peut défendre ; que des Ambitieux renverſent des Républiques ; & que l'artifice triomphe quelquefois de la ſimplicité : ſans ces grands bouleverſemens dont nous venons de parler, l'Univers reſteroit ſans ceſſe le même ; il n'y auroit point d'é-

vénemens nouveaux; il n'y auroit point d'égalité entre le deſtin des Nations; quelques Peuples ſeroient toujours civiliſés & heureux, & d'autres toujours barbares & infortunés.

Nous avons vû des Monarchies naître & mourir; des Peuples, de barbares qu'ils étoient, ſe policer & devenir le modele des Nations: ne pourrions-nous pas en conclure, que ces Nations ont une révolution ſemblable (ſi on oſe le dire) à celle des planetes, qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'eſpace des cieux, ſe retrouvent au point d'où elles étoient parties?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres; nos prétentions ſont d'autant plus juſtes, que nous avons païé le tribut à la Barbarie quelques ſiécles de plus que les méridionaux.

Ces ſiécles précieux s'annoncent par le nombre des Grands-hommes en tout genre qui naiſſent à la fois: heureux ſont les Princes, qui viennent au monde dans des conjonctures auſſi favorables! les Vertus, le Talent,

lent, le Génie, les emporrent d'un mouvement commun avec eux, aux choſes grandes & ſublimes.

DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE DU BRANDEBOURG.

LORSQUE le Brandebourg étoit païen, il fut gouverné par des Druides, comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement: ſous les Vandales, les Teutons & les Suèves, leurs Princes étoient proprement les Généraux de la Nation; ils s'appelloient Fürſten, ce qui ſignifie Conducteurs: les Empereurs qui dompterent ces Barbares, établirent des Gouverneurs de frontieres, qu'on nommoit Marckgraves, pour tenir en bride cette Nation belliqueuſe & fiere de ſa liberté: il nous reſte ſi peu de Mémoires de ces tems reculés, que pour ne point mêler de fables à l'Hiſtoire, nous

ne ferons mention que du Gouvernement de l'Electorat ſous les Princes de la Maiſon de Hohenzollern.

Année 1412. Du tems que les Burggraves de Nurenberg s'établirent dans la Marche, les Gentilshommes devenus ſauvages ſous les dernieres Régences, leur refuſerent l'hommage; cette Nobleſſe, ſoutenue dans ſon indépendance par les Ducs de Poméranie, devenoit redoutable à ſon Souverain; les grandes familles étoient puiſſantes; elles armoient leurs Sujets; elles ſe faiſoient la guerre; & elles détrouſſoient même les paſſans ſur les grands chemins; des Châteaux maſſifs & entourés de foſſés leur ſervoient de repaires; ces petits Tyrans, aïant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivent les champs; & comme il n'y avoit point de domination aſſez bien établie pour faire reſpecter les Loix, le païs étoit dans le déſordre & dans la plus affreuſe miſere: les grandes familles qui s'éleverent pendant cette Anarchie, furent les Kittzow, les Putlitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen,

hagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow & les Seigneurs de Hohenſtein; ce fut à celles-là que l'Electeur Frédéric I. eut affaire.

QUOIQUE Frédéric I. les ſoumît, les Etats reſterent toujours maîtres du Gouvernement: ils accordoient les Subſides; ils régloient les Impôts; ils fixoient le nombre des Troupes, qu'on ne levoit que dans les extrémités, & les païoient; on les conſultoit ſur les meſures qu'il convenoit de prendre pour la défenſe du païs; & c'étoit par leurs avis que s'adminiſtroient les Loix & la Police.

L'HISTOIRE nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des Etats; l'Electeur Albert l'Achille devoit cent mille florins (*); il pria les Etats de ſe charger de ce païement; pour cet effet ils impoſerent une taxe ſur la Biere, qu'ils n'accorderent que pour ſept ans; ils la hauſſerent dans la ſuite, & elle devint l'origine de ce qu'on appelle la Landſchafft ou la Banque publique.

DU tems de l'Electeur Joachim I. (†); les Etats

(*) En 1472.
(†) En 1530.

Etats leverent une taxe ſur les Moulins, ſur les Cenſes & ſur les Bergeries, pour ſoudoïer deux cens Cavaliers que ce Prince envoïoit à l'Empereur contre les Infideles.

Sous l'Electeur Joachim II, le crédit des Etats étoit ſi puiſſant, qu'ils dédagerent quelques Bailliages ſur leſquels ce Prince avoit contracté des dettes, à condition que ni lui ni ſes Succeſſeurs ne pourroient dorénavant emprunter deſſus ni les aliener: l'Electeur les conſultoit ſur toutes les affaires, & leur promit même de ne rien entreprendre ſans leur conſentement: les Etats entrerent en correſpondance avec Charles V, & lui marquerent qu'ils ne trouvoient pas à propos que l'Electeur ſe rendît à la Diete de l'Empire; auſſi Joachim II ſe diſpenſa-t-il de ce voïage.

Jean Sigismond & George Guillaume (*) conférerent avec eux ſur le ſujet de la Succeſſion de Juliers & de Berg, & les Etats nommerent quatre Députés qui ſuivirent la Cour, tant pour lui ſervir de Conſeil, que pour être emploïés à des Négotiations & à l'uſage

(*) En 1628.

l'uſage que les circonſtances pourroient demander pour le ſervir de ces Princes.

GEORGE Guillaume (*) conſulta les Etats pour la derniere fois, pour ſavoir s'ils trouvoient bon que l'Electeur fît alliance avec les Suédois en leur remettant ſes places, ou s'il devoit ſuivre le parti de l'Empereur; depuis, Schwartzenberg Miniſtre tout puiſſant d'un Prince foible, attira à ſa perſonne toute l'autorité du Souverain & des Etats; il impoſa des Contributions de ſa propre autorité: & il ne reſta aux Etats, de cette puiſſance dont ils n'avoient jamais abuſé, que le mérite d'une ſoumiſſion aveugle aux ordres de la Cour.

LES Electeurs n'avoient eu d'autre Conſeil que les Etats juſqu'au regne de Joachim-Frédéric; ce Prince forma un Conſeil compoſé du Miniſtre de la Juſtice, du Miniſtre des Finances, de celui qui avoit les affaires de l'Empire, & du Maréchal de la Cour; un Stadthalter y préſidoit: de ce Conſeil émanoient toutes les Sentences en dernier reſſort, les Ordres tant au civil qu'au militaire, les Régle-

(*) En 1631.

Réglemens de la Police; & c'étoit lui également, qui dreſſoit l'inſtruction des Miniſtres qui étoient emploïés à des Cours étrangeres.

Lorsqu'un voïage ou la guerre obligeoit l'Electeur à quitter ſes Etats, ce Conſeil exerçoit les fonctions de la Souveraineté; il donnoit des Audiences aux Miniſtres étrangers; il avoit en un mot le même pouvoir que la Régence d'une minorité pendant la tutelle d'un Prince.

Le pouvoir du Premier Miniſtre & du Conſeil étoit presque illimité; le Comte de Schwartzenberg ſous George Guillaume avoit augmenté ſon autorité, au point qu'elle étoit pareille à celle des Maires du Palais du tems des Rois de France de la premiere Race; mais l'abus énorme qu'il en fit, dégoûta l'Electeur Frédéric Guillaume de tout premier Miniſtre: nous voïons, par les Réglemens que ce Prince donna (*), qu'il diſtribua à chacun de ſes Miniſtres des Départemens différens, & qu'il établit dans chaque Province deux Conſeillers, pour régler & pour rendre compte

(*) En 1651.

compte des affaires qui la concernoit.

FREDERIC Guillaume réſida à Konigsberg en Pruſſe pendant les premieres années de ſa Régence; & il pourvut le Conſeil qu'il laiſſa à Berlin, d'amples Inſtructions rélatives au tems & aux circonſtances où il ſe trouvoit: les Troupes recevoient leurs ordres des plus anciens Généraux qui ſe trouvoient dans la Province; & les Gouverneurs des Places les recevoient immédiatement de ſa perſonne.

A la mort du Chancelier Görtz, cette dignité fut ſupprimée, & le Baron de Schwerin devint Premier Préſident du Conſeil: les Départemens ſe trouverent partagés, de ſorte que tout ce qui étoit du reſſort des Loix, ſe portoit au Conſeil de la Juſtice qui avoit un Préſident à ſa tête: la Juriſdiction des Officiers de la Cour dépendoit du Capitaine du Château: les Finances du Prince ſe trouvoient adminiſtrées par la Chambre des Domaines, qui étoit partagée en différens Départemens; le Baron de Meinders & après lui le Sieur de Jena en eurent la Direction générale.

UN Conſiſtoire, compoſé moitié de Prê-

tres, moitié de Laïques, gouvernoit les affaires Eccléſiaſtiques ; outre ces Colleges ſusmentionnés, la Chancellerie des Fiefs décidoit de toutes les affaires féodales.

Les choſes reſterent à peu près ſur le même pied ſous le regne de Frédéric I. (*); avec cette différence, qu'il ſe laiſſa ſans ceſſe gouverner par ſes Miniſtres: Danckelmann, qui avoit été ſon Précepteur, devint maître de l'Etat: après ſa disgrace, le Comte de Wartenberg ſuccéda à ſa faveur & à ſon pouvoir: Kamke auroit de même ſuccédé au Grand Chambellan, ſi la mort du Roi n'avoit mis fin à ſa faveur naiſſante.

Frederic Guillaume II (†) changea toute la forme de l'Etat & du Gouvernement; il limita le pouvoir des Miniſtres; & de Maîtres qu'ils avoient été de ſon pere, ils devinrent ſes Commis.

Les Affaires étrangeres furent remiſes au Sieur d'Ilgen & de Kniphauſen; ces Miniſtres conféroient avec les Envoïés, & entretete-

(*) Depuis 1688.
(†) Depuis 1713.

tretenoient la correſpondance avec les Miniſtres Pruſſiens dans les différentes Cours de l'Europe; ils étoient chargés ſurtout des affaires de l'Empire, des limites de l'Etat & des droits de la Maiſon: le Sieur de Coccéi Miniſtre d'Etat eut la direction générale de la Juſtice & faiſoit la charge de Chancelier: ſous lui le Sieur d'Arnim avoit le Département des Appels & de la Juſtice Civile de Pruſſe & de Ravensberg; & le Sieur de Katſch fut mis à la tête de la Juſtice Criminelle.

Le Sieur de Printz Grand Maréchal de la Cour devint Préſident du Conſiſtoire Supérieur, & fut chargé de l'inſpection des Univerſités, des Fondations pieuſes, des Canonicats, & des affaires des Juifs.

Les Finances étoient, des parties du Gouvernement, celle qui avoit été le plus négligée; le Roi y fit des arrangemens tout nouveaux; il établit le Grand Directoire en 1724: ce College eſt diviſé en quatre Départemens, à la tête de chacun desquels eſt un Miniſtre d'Etat: la Pruſſe, la Poméranie

& la Nouvelle Marche, avec les Poſtes, formerent le premier Département, qu'eut le Sieur de Grumkow; l'Electorat de Brandebourg, le Duché de Magdebourg, le Comté de Rupin, & le Commiſſariat de Guerre, formerent le ſecond Département, qu'eut le Sieur de Kraut; les Etats du Rhin & du Weſer, avec les Salines, furent le partage du troiſieme, qu'eut le Sieur de Görne; & le quatrieme eut la Direction de la Principauté de Halberſtadt, du Comté de Mansfeldt, des Manufactures, du Papier timbré & des Monoies; il échut au Sieur de Vireck.

Le Roi combina le Commiſſariat avec les Finances; autrefois ces Colleges occupoient quarante Avocats, pour ſoutenir les procès qu'ils ſe faiſoient, en négligeant les affaires pour leſquelles ils étoient prépoſés; depuis leur réunion, ils travaillerent d'un commun accord au bien de l'Etat.

Sous ces Départemens principaux, le Roi établit dans chaque Province un College de Juſtice & un College de Finance ſubordonnés aux Miniſtres; les Miniſtres des affaires étran-

étrangeres, ceux de la Juſtice & ceux des Finances, faiſoient journellement leur rapport au Roi, qui décidoit en dernier reſſort de toutes les affaires; pendant tout ſon regne, il ne parut pas la moindre Ordonnance qu'il n'eût ſignée de ſa main, ni la moindre Inſtruction dont il ne fût l'Auteur.

Il déclara tous les Fiefs allodiaux, moïennant une certaine redevance annuelle que les propriétaires païerent à l'Etat; Frédéric Guillaume emploïa quatre millions cinq cens mille écus au rétabliſſement de la Lithuanie; il mit ſix millions pour rebâtir les Villes de ſes Etats, augmenter Berlin & fonder Potsdam; & il acheta pour cinq millions de terres qu'il ajoûta à ſes Domaines.

Ce fut en un mot Frédéric Guillaume, qui donna à l'Etat la forme la plus avantageuſe, & qui établit le Gouvernement avec le plus de ſageſſe.

DISSERTATION
SUR LES RAISONS
D'ETABLIR ou D'ABROGER
LES LOIX.

CEux qui veulent acquérir une connoiſſance exacte de la maniere dont il faut établir ou abroger les Loix, ne la peuvent puiſer que dans l'Hiſtoire. Nous y voïons que toutes les Nations ont eu des Loix particulieres; que ces Loix ont été établies ſucceſſivement; & qu'il a fallu toujours beaucoup de tems aux Hommes, pour parvenir à quelque choſe de raiſonnable. Nous y voïons que les Légiſlateurs, dont les Loix ont ſubſiſté le plus longtems, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du Peuple dont ils régloient le Gouvernement.

CE ſont ces conſidérations qui nous obligent d'entrer ici en quelques détails ſur l'Hiſtoire même des Loix, & ſur la maniere dont elles ſe ſont établies dans les Païs les plus policés.

IL paroit probable que les Peres de Famille ont été les premiers Légiſlateurs. Le beſoin d'établir l'ordre dans leurs Maiſons, les obligea ſans doute à faire des Loix Domeſtiques. Depuis ces premiers tems, & lorſque les Hommes commencerent à ſe raſſembler dans des Villes ; les Loix de ces Juriſdictions particulieres ſe trouverent inſuffiſantes pour une Société plus nombreuſe.

LA malice du cœur humain, qui ſemble engourdie dans la ſolitude, ſe ranime dans le grand monde ; & ſi le Commerce des Hommes, qui aſſortit les caracteres les plus reſſemblans, fournit des Compagnons aux gens vertueux ; il donne également des Complices aux Scélérats.

LES Déſordres s'accrurent dans les Villes ; de nouveaux Vices prirent naiſſance ; & les Peres de Famille, comme les plus intéreſſés

à les réprimer, convinrent pour leur ſûreté de s'oppoſer à ce débordement. On publia donc des Loix, & l'on créa des Magiſtrats pour les faire obſerver : tant eſt grande la dépravation du cœur humain, que pour vivre en paix & heureux, on fut obligé de l'y contraindre par la puiſſance des Loix !

Les premieres Loix ne parerent qu'aux grands inconvéniens, les Civiles régloient le culte des Dieux, le partage des Terres, les contracts de Mariage, & les Succeſſions : les Loix Criminelles n'étoient rigoureuſes que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets : & enſuite à meſure qu'il ſurvenoit des inconvéniens inattendus, de nouveaux déſordres donnoient naiſſance à de nouvelles Loix.

De l'union des Villes ſe formerent des Républiques, & par la pente que toutes les choſes humaines ont à la viciſſitude, leur Gouvernement changea ſouvent de forme. Laſſé de la Démocratie, le Peuple paſſoit à l'Ariſtocratie, à laquelle il ſubſtituoit même le Gouvernement Monarchique : ce qui arri-

voit

voit en deux manieres, ou lorsque le Peuple mettoit sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses Citoïens ; ou lorsque par artifice quelque Ambitieux usurpoit le Souverain Pouvoir. Il est peu d'Etats qui n'aïent pas essaïé de ces différens Gouvernemens ; mais tous eurent des Loix différentes.

Osiris est le premier Législateur dont l'Histoire Profane fasse mention : il étoit Roi d'Egypte, & il y établit ses Loix : les Souverains même y étoient soumis : ces Loix qui régloient le Gouvernement du Roïaume, s'étendoient sur la conduite des Particuliers. *Hérodote ; Diodore de Sicile.*

Les Rois n'acquéroient l'amour de leur Peuple qu'autant qu'ils s'y conformoient. Osiris (*) institua trente Juges ; dont le chef portoit au cou la figure de la Vérité pendue à une Chaîne d'Or ; c'étoit obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

Osiris regla le culte des Dieux, le partage des Terres, la distinction des Conditions : il ne voulut point qu'il y eut prise de corps contre le Débiteur ; toute séduction de Rhétorique

(*) *Quelques Auteurs y ajoutent* Isis.

torique étoit bannie des Plaidoyers : les Egyptiens engagoient les Cadavres de leurs Peres, ils les dépoſoient chez leurs Créanciers, pour nantiſſement, & c'étoit une infamie que de ne les pas dégager avant leur mort. Ce Légiſlateur crut que ce n'étoit pas aſſez de punir les Hommes pendant leur vie, il établit un Tribunal qui les jugeoit après leur mort ; afin que la flétriſſure, attachée à leur condamnation, ſervît d'aiguillon pour animer les Vivans à la vertu.

Rollin, Hiſtoire Ancienne. APRES les Loix des Egyptiens ; celles des Crétois ſont les plus anciennes : Minos fut leur Légiſlateur : il ſe diſoit fils de Jupiter, & aſſûroit avoir reçu ces Loix de ſon Pere, afin de les rendre plus reſpectables.

Plutarque. LYCURGUE, Roi de Lacédémone, fit uſage des Loix de Minos, auxquelles il en ajoûta quelques unes d'Oſiris, qu'il recueillit lui-même dans un Voïage qu'il fit en Egypte : il bannit de ſa République, l'Or, l'Argent, toute ſorte de Monnoïes & les Arts ſuperflus, il partagea également les Terres entre les Citoïens.

Ce Légiſlateur qui avoit intention de former des Guerriers, ne voulut point qu'aucune eſpece de paſſion pût énerver leur courage : il permit pour cet effet la communauté des Femmes entre les Citoïens ; ce qui peuploit l'Etat, ſans attacher trop les Particuliers aux liens doux & tendres du Mariage ; tous les Enfans étoient élevés aux frais du Public : lorsque les Parens pouvoient prouver que leurs Enfans étoient nés mal-ſains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue penſoit qu'un Homme qui n'étoit pas en état de porter les Armes, ne méritoit pas la vie.

Il régla que les Hottes, eſpece d'Eſclaves, cultiveroient les Terres ; & que les Spartiates ne s'occuperoient qu'aux Exercices qui les rendoient propres à la Guerre.

La Jeuneſſe des deux ſexes luttoit, ils faiſoient leurs Exercices tout-nûs, en place publique.

Leurs Repas étoient reglés, où, ſans diſtinction des Etats, tous les Citoïens mangeoient enſemble.

Il étoit défendu aux Etrangers de s'arrêter

à Sparte, afin que leurs Mœurs ne corrompissent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

On ne puniſſoit que les Voleurs mal-adroits: Lycurgue avoit intention de former une République Militaire, & il y réuſſit.

Plutarque, Vie de Solon. Remarques de Dacier.

Dracon (*) fut à la vérité le premier Légiſlateur des Athéniens, mais ſes Loix étoient ſi rigoureuſes, qu'on diſoit qu'elles étoient écrites plutôt avec du Sang qu'avec de l'Encre.

Nous avons vu comme les Loix s'établirent en Egypte & à Sparte: voïons maintenant comme elles furent réformées à Athenes.

Les Déſordres qui regnerent dans l'Attique, & les ſuites funeſtes qu'ils préſagoient, firent qu'on eut recours à un Sage qui pouvoit ſeul réformer tant d'abus. Les Pauvres qui ſouffroient, à cauſe de leurs Dettes, des Vexations cruelles de la part des Riches, ſonge-

(*) Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes, il alla juſqu'à faire le Procès aux choſes inanimées: une Statue, par exemple, qui en tombant avoit bleſſé quelqu'un, étoit bannie de la Ville.

ſongerent à ſe choiſir un Chef qui les délivrât de la Tyrannie des Créanciers.

DANS ces Diſſenſions, Solon fut nommé Archonte, & Arbitre Souverain, du conſentement de tout le monde. Les Riches, dit Plutarque, l'agréerent volontiers comme Riche, & les Pauvres, comme Homme de bien.

SOLON déchargea les Débiteurs ; il accorda aux Citoïens la liberté de teſter.

IL permit aux Femmes, qui avoient des Maris impuiſſans, d'en choiſir d'autres parmi leurs Parens.

CES Loix impoſoient des Châtimens à l'Oiſiveté ; elles abſolvoient ceux qui tuoient un Adultere ; elles défendoient de confier la Tutelle des enfans à leurs plus proches Héritiers.

CEUX qui avoient crevé l'œil à un Borgne, étoient condamnés à perdre les deux yeux : les Débauchés n'oſoient point parler dans les Aſſemblées du Peuple.

SOLON ne fit aucune Loi contre le Parricide ; ce crime lui paroiſſoit inouï : il penſoit que c'eût été l'enſeigner plutôt que le défendre.

Moreri Dictionnaire. Rollin. Plutarque.

IL vouloit que ſes Loix fuſſent dépoſées dans l'Aréopage : ce Conſeil fondé par Cécrops, qui au commencement avoit été compoſé de trente Juges, s'augmenta jusqu'à cinq cens : l'Aréopage tenoit ſes Séances de nuit; les Avocats y plaidoient les Cauſes ſimplement; il leur étoit défendu d'exciter les paſſions.

LES Loix d'Athenes paſſerent enſuite à Rome : mais comme les Loix de cet Empire devinrent celles de tous les Peuples qu'il conquit ; il ſera néceſſaire de nous étendre davantage ſur leur ſujet.

Tite-Live. Plutarque. Cicéron.

ROMULUS fut le Fondateur & le premier Légiſlateur de Rome : voici le peu qui nous reſte des Loix de ce Prince.

Denis d'Halicarnaſſe. Antiquités Romaines.

IL vouloit que les Rois euſſent une Autorité Souveraine dans les Affaires de Juſtice, & de Religion : qu'on n'ajoutât point foi aux Fables qu'on rapporte des Dieux ; qu'on eût d'eux des Sentimens Saints & Religieux, en n'attribuant rien de déshonnête à des Natures Bienheureuſes. Plutarque ajoute que c'eſt une Impiété de croire que la Divinité prenne plaiſir

plaiſir aux attraits d'une Beauté mortelle. Ce Roi ſi peu ſuperſtitieux ordonna cependant qu'on n'entreprît rien, ſans avoir préalablement conſulté les Augures.

ROMULUS plaça les Patriciens dans le Sénat, les Plébéïens dans les Tribus; & il ne comptoit pour rien les Eſclaves dans ſa République.

LES Maris avoient le droit de punir de mort leurs Femmes lorsqu'elles étoient convaincues d'Adultere, où d'Yvrognerie.

LA Puiſſance des Peres ſur leurs Enfans n'avoit point de bornes; il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naiſſoient monstrueux: on puniſſoit les Parricides de mort: un Patron, qui fraudoit ſon Client, étoit en abomination: une Belle-fille qui battoit ſon Pere, étoit abandonnée à la vengeance des Dieux Pénates: Romulus voulut que les Murailles des Villes fûſſent Sacrées; & il tua ſon Frere Remus, pour avoir transgreſſé cette Loi en ſautant par deſſus les Murs de la Ville qu'il élevoit.

CE Prince établit des Aſiles: il y en avoit

entre autres auprès de la Roche Tarpéïenne.

Plutarque Vie de Numa. A ces Loix de Romulus, Numa en ajoûta de nouvelles ; comme ce Prince étoit fort pieux, & que ſa Religion étoit épurée, il défendit que perſonne ne donnât aux Dieux la figure humaine, ou celle de quelque Bête. Delà vint que les CLX. premieres années depuis la fondation de Rome, il n'y eut point d'Images dans les Temples.

Danet Dictionnaire des Antiquités. TULLUS Hoſtilius, afin d'exciter le Peuple à la Multiplication de l'Eſpece, voulut que, lorsqu'une Femme accoucheroit de trois Enfans à la fois, ils fuſſent nourris aux dépens du Public, jusqu'à l'âge de Puberté.

NOUS remarquons parmi les Loix de Tarquin, qu'il obligea chaque Citoïen de donner au Roi le dénombrement de tous ſes Biens, au riſque d'être puni s'il y manquoit ; qu'il régla les Dons que chacun devoit faire aux Temples ; & qu'entre autres il permit que les Eſclaves mis en liberté puſſent être reçus dans les Tribus de la Ville ; les Loix de ce Prince furent favorables aux Débiteurs.

TELLES ſont les principales Loix que les Ro-

Romains reçurent de leurs Rois: Sextus Papirius les recueillit toutes; & elles prirent de lui le nom de Code Papirien.

LA plupart de ces Loix, faites pour un Etat Monarchique, furent abolies par l'expulsion des Rois.

VALERIUS Publicola, Collegue de Brutus dans le Consulat, un des Instrumens de la Liberté dont Rome jouissoit, ce Consul, si favorable au Peuple, publia de nouvelles Loix, propres au genre de Gouvernement qu'il venoit d'établir.

CES Loix permettoient d'appeller au Peuple des Jugemens des Magistrats, & défendoient, sous peine de mort, d'accepter des Charges sans son aveu. Publicola diminua les Tailles, & autorisa le Meurtre des Citoïens qui aspiroient à la Tyrannie.

CE ne fut qu'après lui que s'établirent les Usures; les Grands de Rome les porterent jusqu'au denier huit: si le Débiteur ne pouvoit acquitter sa Dette, il étoit traîné en Prison, & réduit à l'Esclavage, lui & toute sa famille: la dureté de cette Loi parut insup-

Tite-Live. Liv. II. Echard Liv. II. Ch. II. Tacite Annales.

portable aux Plébéïens, qui en étoient ſouvent les Victimes : ils murmurerent contre les Conſuls : le Sénat ſe montra inflexible, & le Peuple, irrité de plus en plus, ſe retira au Mont Sacré ; de-là il traita d'égal avec les Sénateurs ; & il ne rentra à Rome, qu'à condition qu'on abolît ſes Dettes, & que l'on créât des Magiſtrats, qui par la charge de Tribuns ſeroient autoriſés à ſoutenir ſes Droits : ces Tribuns réduiſirent l'Uſure au Denier ſeize ; & enfin elle fut tout à fait abolie pour un tems.

Les deux Ordres, qui compoſoient la République Romaine, formoient ſans ceſſe des deſſeins ambitieux, pour s'élever les uns aux dépens des autres : de-là naquirent les Défiances & les Jalouſies : quelques Séditieux, qui flattoient le Peuple, outroient ſes prétenſions ; & quelques jeunes Sénateurs, nés avec des paſſions vives, & avec beaucoup d'orgueil, rendoient les Réſolutions du Sénat ſouvent trop ſéveres.

La Loi Agraire, ſur le partage des Terres conquiſes, diviſa plus d'une fois la Républi-

que :

que : il en fut queſtion l'année CCLXVII. de ſa Fondation. Ces Diſſenſions, auxquelles le Sénat faiſoit diverſion par quelques Guerres, mais qui ſe réveilloient toujours, continuerent jusqu'en l'année CCC.

ROME reconnut enfin la néceſſité d'avoir recours à des Loix, qui puſſent ſatisfaire les deux Partis : on envoïa à Athenes Poſthumius Albus, Antonius Manlius & Sulpicius Camérinus, pour y compiler les Loix de Solon : ces Ambaſſadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs ; ils rédigerent ces Loix qui furent approuvées du Sénat par un Arrêt, & du Peuple par un Plébiſcit: on les fit graver ſur dix Tables de Cuivre ; & l'année d'après on y en ajoûta encore deux autres: ce qui forma un Corps de Loix, ſi connu ſous le nom de celui des Douze Tables. *Tite-Live Liv. III.*

CES Loix limitoient la Puiſſance Paternelle ; elles infligeoient des punitions aux Tuteurs qui fraudoient leurs Pupilles ; elles permettoient de léguer ſon Bien à qui l'on voudroit : les Triumvirs ordonnerent depuis que les Teſtateurs ſeroient obligés de laiſſer le quart de *Danet Dictionnaire des Antiquités Romaines.*

leur Bien à leurs Héritiers ; & c'eſt l'origine de ce que nous appellons la Légitime (*).

Les Enfans Poſthumes, nés dix mois après la mort de leurs Peres, étoient déclarés légitimes; l'Empereur Adrien étendit ce Privilege jusqu'à l'onzieme mois.

Le Divorce, jusqu'alors inconnu des Romains, n'eut force de Loi que par celle des Douze Tables; il y avoit des peines infligées contre les Injures d'effet; de paroles, & par écrit.

L'Intention ſeule du Parricide étoit punie de mort.

Les Citoïens étoient autoriſés à tuer les Voleurs armés; ou qui entroient de nuit dans leur maiſon.

Tout Faux Témoin devoit être précipité de la Roche Tarpéienne. En matieres Criminelles, l'Accuſateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit l'Accuſation, qu'il ſignifioit; & l'Accuſé avoit trois jours pour y répondre (†). S'il ſe trouvoit que l'Accuſateur eût calom-

(*) Il n'y avoit que deux ſortes d'Héritiers ab inteſtat, les Enfans & les Parens Maſculins.

(†) L'Accuſé comparoiſſoit en Suppliant devant le Magiſtrat avec ſes Parens & ſes Clions,

calomnié l'Accuſé, il étoit puni des mêmes peines que méritoit le crime dont il l'avoit chargé.

Voila en ſubſtance ce que contenoient les Loix des Douze Tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes Loix: l'Egypte, la Grece, & tout ce qu'elle connoiſſoit de plus parfait, y avoient contribué: ces Loix ſi équitables & ſi juſtes ne reſſerroient la Liberté des Citoïens, que dans les cas, où l'abus, qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des Familles & à la ſûreté de la République.

L'Autorité du Sénat ſans ceſſe en oppoſition avec celle du Peuple, l'ambition outrée des Grands, les prétenſions des Plébéïens qui s'accroiſſoient chaque jour, & beaucoup d'autres raiſons, qui ſont proprement du reſſort de l'Hiſtoire, cauſerent de nouveau des orages violens: les Gracchus & les Saturninus publierent quelques Loix ſéditieuſes: pendant les troubles des Guerres Civiles, on vit un nombre d'Ordonnances que les évenemens faiſoient paroitre, & diſparoitre: Sylla abolit les Anciennes Loix & en établit de nouvelles

que Lepidus détruisit : la Corruption des Mœurs, qui augmentoit avec ces Dissensions Domestiques, donna lieu à la Multiplication des Loix à l'infini : Pompée, élu pour réformer ces Loix, en publia quelques unes qui périrent avec lui. Pendant vingt cinq ans de Guerres Civiles & de Troubles, il n'y eut ni Droit, ni Coutume, ni Justice ; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au Regne d'Auguste, qui sous son sixieme Consulat rétablit les Anciennes Loix, & annula toutes celles qui avoient pris naissance pendant les Désordres de la République.

L'EMPEREUR Justinien rémédia enfin à la confusion que la multiplicité des Loix apportoit à la Jurisprudence ; & il ordonna à son Chancelier Tribonien de composer un Corps de Droit parfait : celui-ci le réduisit en trois Volumes qui nous sont restés ; savoir, le Digeste, qui contient les Opinions des plus célebres Jurisconsultes ; le Code, qui renferme les Constitutions des Empereurs ; & les Instituts, qui forment un Abrégé du Droit Romain.

CES Loix ſe ſont trouvées ſi admirables, qu'après la deſtruction de l'Empire, elles ont été embraſſées par les Peuples les plus policés, qui en ont fait la baſe de leur Juriſprudence.

LES Romains avoient apporté leurs Loix dans les Païs de leurs Conquêtes: les Gaules les reçurent, lorsque Jules Céſar, qui les ſubjugua, en fit une Province de l'Empire. *Daniel Hiſtoire de France.*

PENDANT le cinquieme ſiécle après le démembrement de la Monarchie Romaine, les Peuples du Nord inonderent une partie de l'Europe: ces différentes Nations Barbares introduiſirent, chez leurs Ennemis vaincus, leurs Loix, & leurs Coutumes; les Gaules furent envahies par les Viſigoths, les Bourguignons, & les Francs.

CLOVIS crut faire grace à ſes nouveaux Sujets en leur laiſſant l'opinion des Loix du Vainqueur, ou de celles du Vaincu; il publia la Loi Salique; & ſous les Regnes de ſes Succeſſeurs on créa ſouvent de nouvelles Loix. En 1487. *ſelon Daniel.*

Goudebaud, Roi de Bourgogne, fit une Ordonnance, par laquelle il défere le Duel à ceux *Hénault Abrégé Chronologique.*

qui ne voudront pas s'en tenir au Serment.

Anciennement les Seigneurs avoient le droit de juger Souverainement & ſans Appel.

Sous le Regne de Louis le Gros, s'établit la Juſtice Supérieure & Roïale en France: nous voïons depuis que Charles IX. avoit intention de réformer la Juſtice & d'abréger les Procédures; c'eſt ce qui paroit par l'Ordonnance de Moulins: il eſt à remarquer que des Loix ſi ſages furent publiées dans des tems de troubles; mais, dit le Préſident Hainault, le Chancelier de l'Hôpital veilloit pour le ſalut de la Patrie. Ce fut enfin Louis XIV. qui fit rédiger toutes les Loix, depuis Clovis jusques à lui, dans un Corps qu'on appella de ſon nom le Code Louis.

De Thou.

Rapin Thoyras Introduction.

Les Bretons que les Romains ſubjuguerent, de même que les Gaulois, reçurent également les Loix de leurs Conquérans.

Avant d'être aſſujettis, ces Peuples étoient gouvernés par des Druïdes, dont les Maximes avoient force de Loix.

Les Peres de Famille chez ces Peuples avoient droit de Vie & de Mort ſur leurs Femmes,

mes, & leurs Enfans : tout Commerce étranger leur étoit défendu ; ils égorgoient les Priſonniers de Guerre, & en faiſoient un Sacrifice aux Dieux.

LES Romains maintinrent leur Puiſſance, & leurs Loix chez ces Inſulaires, jusqu'à l'Empire d'Honorius, qui rendit aux Anglois leur Liberté, l'an CCCCX. par un Acte ſolemnel.

LES (*) Pictes, Alliés avec les Ecoſſois, les attaquerent enſuite ; les Bretons, foiblement ſecourus des Romains & toujours battus par leurs Ennemis, eurent recours aux Saxons : ceux-ci ſubjuguerent toute l'Iſle après une guerre de 150. ans ; & de leurs Auxiliaires ils devinrent leurs Maîtres.

LES Anglo-Saxons introduiſirent dans la Grande-Bretagne leurs Loix ; les mêmes qui ſe pratiquoient anciennement en Allemagne : ils partagerent l'Angleterre en ſept Roïaumes, qui ſe gouvernoient ſéparément ; ils avoient tous des Aſſemblées (†) Générales, compoſées des

(*) Les Pictes, Peuples venus du Mecklenbourg.

(†) Ces Aſſemblées s'appelloient Wittenagemot ou Conſeil des Sages, dont le Gouvernement prit le nom d'Heptarchique.

des Grands, du Peuple & de l'ordre des Païſans: la forme de ce Gouvernement, qui étoit enſemble Monarchique, Ariſtocratique, & Démocratique, s'eſt conſervée jusqu'à nos jours; l'Autorité ſe trouve encore partagée entre le Roi, la Chambre des Seigneurs & de celle des Communes.

ALFRED le Grand donna à l'Angleterre les premieres Loix, réduites en Corps. Quoiqu'elles fuſſent douces, ce Prince fut inexorable envers les Magiſtrats convaincus de corruption: l'Hiſtoire remarque qu'en une ſeule année il fit pendre quarante quatre Juges qui avoient prévariqué.

Rapin Thoyras en 890. SELON le Code d'Alfred le Grand, tout Anglois accuſé de quelque crime devoit être jugé par ſes Pairs, & la Nation conſerve encore ce Privilege.

L'ANGLETERRE prit une nouvelle forme par la Conquête qu'en fit (*) Guillaume, Duc de Normandie: ce Conquérant érigea de nouvelles Cours Souveraines, dont celle de l'Echiquier ſubſiſte encore; ces Tribunaux ſuivoient

(*) Couronné à Londres 1066.

voient la Perſonne du Roi: il ſépara la Juriſdiction Eccléſiaſtique de la Civile: & de ſes Loix, qu'il fit publier en Langue Normande, la plus ſévere étoit l'Interdiction de la Chaſſe, ſous peine de Mutilation ou de Mort même.

DEPUIS Guillaume le Conquérant, les Rois ſes Succeſſeurs firent différentes Chartres.

HENRI I. dit Beauclerc, permit aux Héritiers Nobles de prendre poſſeſſion des Succeſſions qui leur retomboient, ſans rien païer au Souverain: il permit même à la Nobleſſe de ſe marier, ſans le conſentement du Prince. En 1100.

NOUS voïons encore que le Roi Etienne donna une Chartre, par laquelle il reconnoit tenir ſon Pouvoir du Peuple & du Clergé, qui confirme les Prérogatives de l'Egliſe, & abolit les Loix rigoureuſes de Guillaume le Conquérant. En 1136.

ENSUITE Jean Sans-Terre accorda à ſes Sujets la Chartre, dite la Grande-Chartre, elle conſiſte en LXII. Articles. *Rapin Troyras Liv. VIII.* En 1215.

LES Articles principaux reglent la façon de relever les Fiefs; le partage des Veuves,

en

en défendant de les contraindre à convoler en ſecondes Noces : elle les oblige ſous caution à ne ſe point remarier ſans la permiſſion de leur Seigneur Suſerain : ces Loix établiſſent les Cours de Juſtice dans des lieux ſtables : elles défendent au Parlement de lever des Impôts, ſans le conſentement des Communes, à moins que ce ne ſoit pour racheter la Perſonne du Roi, ou afin de faire ſon fils Chevalier, ou pour doter ſa fille ; elles ordonnent de n'empriſonner, de ne dépoſſéder, ni de ne faire mourir perſonne, ſans que ſes Pairs l'aient jugé ſelon les Loix du Roïaume ; & de plus le Roi s'engage à ne vendre, ni refuſer la Juſtice à perſonne.

En 1275. Les Loix de Weſtminſter, qu'Edouard I. publia, n'étoient qu'un renouvellement de la Grande-Charte, excepté qu'il défendit l'acquiſition des Terres aux Gens de Main-morte, & qu'il bannit les Juifs du Roïaume.

Quoique l'Angleterre ait beaucoup de ſages Loix ; c'eſt peut-être le Païs de l'Europe où elles ſont le moins en vigueur. Rapin Thoyras remarque très bien que par un vice du

du Gouvernement, le Pouvoir du Roi ſe trouve ſans ceſſe en oppoſition avec celui du Parlement; qu'ils s'obſervent mutuellement, ſoit pour conſerver leur Autorité, ſoit pour l'étendre; ce qui diſtrait & le Roi & les Répréſentans de la Nation du ſoin qu'ils devroient emploïer au maintien de la Juſtice: & ce Gouvernement turbulent & orageux change ſans ceſſe ſes Loix par Acte de Parlement, ſelon que les conjonctures & les événemens l'y obligent; d'où il s'en ſuit, que l'Angleterre eſt dans le cas d'avoir plus beſoin de Réforme dans ſa Juriſprudence qu'aucun autre Roïaume.

IL ne nous reſte qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçumes les Loix Romaines, lorsque ces Peuples conquirent la Germanie; & nous les conſervames, parce que les Empereurs abandonnant l'Italie, transporterent chez nous le Siége de leur Empire; cependant il n'eſt aucun Cercle, aucune Principauté, quelque petite qu'elle ſoit, qui n'ait un Droit Coutumier différent, & ces Droits par la longueur du tems, ſe ſont acquis force de Loix.

APRES

Apres avoir exposé la maniere dont les Loix se sont établies chez la plupart des Peuples policés ; nous remarquerons que dans tous les Païs où elles ont été introduites du consentement des Citoïens, c'étoit le besoin qui les y fit recevoir ; & que dans les Païs subjugués, c'étoient les Loix des Conquérans qui devenoient celles des Conquis ; mais qu'également partout elles ont été augmentées successivement. Si l'on est étonné de voir au premier coup d'œil, que les Peuples puissent être gouvernés par tant de Loix différentes ; on peut revenir de sa surprise, en observant que, pour l'essentiel des Loix, elles se trouvent à peu-près les mêmes ; j'entens celles qui, pour le maintien de la Société, puniſſent les Crimes.

Nous observons encore, en examinant la conduite des plus sages Législateurs, que les Loix doivent être adaptées au genre du Gouvernement & au génie de la Nation qui les doit recevoir ; que les meilleurs Législateurs ont eu pour but la Félicité publique ; & qu'en général toutes les Loix, qui sont les

plus

plus conformes à l'Equité Naturelle, à quelques exceptions près, ſont les meilleures.

COMME Lycurgue trouva un Peuple ambitieux ; il lui donna des Loix plus propres à faire des Guerriers que des Citoïens ; & s'il bannit l'Or de ſa République, c'étoit parce que l'intérêt eſt de tous les Vices celui qui eſt le plus oppoſé à la Gloire.

SOLON diſoit de lui-même, qu'il n'avoit pas donné aux Athéniens les Loix les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils fuſſent capables de recevoir : ce Légiſlateur conſidéra non-ſeulement le Génie de ce Peuple, mais auſſi la ſituation d'Athenes qui étoit aux bords de la Mer : par cette raiſon, il infligea des peines pour l'Oiſiveté ; il encouragea l'Induſtrie ; & il ne défendit point l'Or & l'Argent, prévoïant que ſa République ne pouvoit devenir grande ni puiſſante, que par un Commerce floriſſant. *Plutarque Vie de Solon.*

IL faut bien que les Loix s'accordent avec les Génies des Nations, ou il ne faut point eſpérer qu'elles ſubſiſtent : le Peuple Romain vouloit la Démocratie ; tout ce qui pouvoit altérer

altérer cette forme de Gouvernement, lui étoit odieux : de-là vint qu'il y eut tant de Séditions pour faire paſſer la Loi Agraire ; le Peuple ſe flattant que, par le partage des Terres, il rétabliroit une ſorte d'égalité dans les fortunes des Citoïens : de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des Dettes ; parce que les Créanciers, qui étoient les Grands, traitoient leurs Débiteurs, qui étoient les Plébéïens, avec inhumanité ; & que rien ne rend plus odieuſe la différence des Conditions, que la Tyrannie que les Riches exercent impunément ſur les Miſérables.

On trouve trois ſortes de Loix dans tous les Païs ; à ſavoir, celles qui tiennent à la Politique, & qui établiſſent le Gouvernement ; celles qui tiennent aux Mœurs & qui puniſſent les Criminels, & enfin les Loix Civiles, qui reglent les Succeſſions, les Tutelles, les Uſures, & les Contracts. Les Légiſlateurs, qui établiſſent des Loix dans des Monarchies, ſont ordinairement eux-mêmes Souverains : ſi leurs Loix ſont douces & équitables, elles ſe ſoutiennent d'elles-mêmes ;

tous

tous les Particuliers y trouvent leur avantage: ſi elles ſont dures & tyranniques, elles ſeront bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par la violence, & que le Tyran eſt ſeul contre tout un Peuple, qui n'a de déſir que de les ſupprimer.

Dans pluſieurs Républiques, où des Particuliers ont été Légiſlateurs; leurs Loix n'ont réuſſi qu'autant qu'elles ont pu établir un juſte Equilibre entre le Pouvoir du Gouvernement & la Liberté des Citoïens.

Il n'eſt que les Loix qui regardent les Mœurs, ſur leſquelles les Légiſlateurs conviennent en général du même principe; excepté qu'ils ſe ſont plus roidis contre un crime que contre un autre: & cela ſans doute, pour avoir connu les Vices, auxquels la Nation avoit le plus de penchant.

Comme les Loix ſont des Digues qu'on oppoſe au Débordement des Vices; il faut qu'elles ſe faſſent reſpecter par la terreur des peines; mais il n'en eſt pas moins vrai que les Légiſlateurs, qui ont le moins aggravé les Châtimens, ſont au moins les plus humains,

mains, s'ils ne ſont pas les plus rigides.

Les Loix Civiles ſont celles qui different le plus entre elles: ceux qui les ont établies, ont trouvé certains uſages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont oſé abolir ſans choquer les préjugés de la Nation; ils ont reſpecté la Coutume, qui les fait regarder comme bonnes; & ils ont adopté ces Uſages, quoiqu'ils ne ſoient pas équitables, purement en faveur de leur Antiquité.

Quiconque s'eſt donné la peine d'examiner les Loix avec un eſprit Philoſophique, en aura ſans doute trouvé beaucoup, qui d'abord paroiſſent contraires à l'Equité Naturelle, & qui cependant ne le ſont pas: je me contente de citer le Droit de Primogéniture; il paroit que rien n'eſt plus juſte que de partager la Succeſſion Paternelle en portions égales entre tous les Enfans; cependant l'expérience prouve que les plus puiſſans Héritages, ſubdiviſés en beaucoup de parties, réduiſent avec le tems des Familles opulentes à l'indigence; ce qui a fait que des Peres ont mieux aimé deshériter

leurs

leurs Cadets, que de préparer à leur Maiſon une décadence certaine : & par la même raiſon, des Loix qui paroiſſent gênantes & dures à quelques Particuliers, n'en ſont pas moins ſages, dès qu'elles tendent à l'avantage de la Société entiere; c'eſt un tout, auquel un Légiſlateur éclairé ſacrifiera conſtamment les parties.

Les Loix qui regardent les Débiteurs, ſont ſans contredit celles qui exigent le plus de circonſpection, & de prudence, de la part de ceux qui les publient: ſi ces Loix favoriſent les Créanciers, la condition des Débiteurs devient trop dure; un malheureux hazard peut ruiner à jamais leur fortune: ſi au contraire cette Loi leur eſt avantageuſe, elle altere la confiance publique, en infirmant des Contracts qui ſont fondés ſur la Bonne-Foi.

Ce juſte milieu, qui, en maintenant la validité des Contracts, n'opprime pas les Débiteurs inſolvables, me paroit la Pierre Philoſophale de la Juriſprudence.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur cet article; la nature de cet Ouvrage ne nous permet

permet point d'entrer dans un plus grand détail ; nous nous bornons aux réflexions générales.

UN Corps de Loix parfaites ſeroit le Chef d'œuvre de l'Eſprit Humain, dans ce qui regarde la Politique du Gouvernement ; on y remarqueroit une unité de deſſein, & des regles ſi exactes & ſi proportionnées, qu'un Etat conduit par ces Loix reſſembleroit à une Montre, dont tous les reſſorts ont été faits pour un même but ; on y trouveroit une connoiſſance profonde du Cœur humain & du Génie de la Nation : les Châtimens ſeroient tempérés, de ſorte qu'en maintenant les bonnes Mœurs, ils ne ſeroient ni legers ni rigoureux : des Ordonnances claires & préciſes ne donneroient jamais lieu au litige ; elles conſiſteroient dans un choix exquis de tout ce que les Loix Civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieuſe & ſimple de ces Loix aux Uſages de la Nation : tout ſeroit prévu, tout ſeroit combiné, & rien ne ſeroit ſujet à des inconvéniens : mais les choſes parfaites ne ſont pas du reſſort de l'Humanité.

LES

LES Peuples auroient lieu d'être ſatisfaits, ſi les Légiſlateurs ſe mettoient à leur égard dans les mêmes diſpoſitions d'eſprit, où étoient ces Peres de Famille, qui donnerent les premieres Loix: ils aimoient leurs Enfans; les Maximes, qu'ils leur preſcrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur Famille.

PEU de Loix ſages rendent un Peuple heureux; beaucoup de Loix embarraſſent la Juriſprudence: par la raiſon, qu'un bon Médecin ne ſurcharge pas ſes malades de remedes; le Légiſlateur habile ne ſurcharge pas le Public de Loix ſuperflues; trop de médecines ſe nuiſent, & empêchent réciproquement leurs effets; trop de Loix deviennent un Dédale, où les Juriſconſultes & la Juſtice s'égarent.

CHEZ les Romains les Loix ſe multiplierent, lorsque les Révolutions étoient fréquentes: tout Ambitieux, qui ſe voïoit favoriſé de la fortune ſe faiſoit Légiſlateur: cette Confuſion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au tems d'Auguſte, qui annulla

toutes ces Ordonnances injuſtes, & remit les anciennes Loix en vigueur.

En France les Loix devinrent plus nombreuſes, lorsque les Francs, en conquérant ce Roïaume, y introduiſirent les leurs: Louis XI. eut deſſein de réunir toutes ces Loix & d'établir dans ſon Empire, comme il le diſoit lui-même, une ſeule Loi, un ſeul Poids, & une ſeule Meſure.

Il eſt pluſieurs Loix, auxquelles les Hommes ſont attachés, parce qu'ils ſont la plupart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en ſubſtituer de meilleures à leur place, il ſeroit peut-être dangereux d'y toucher: la Confuſion que cette Réforme mettroit dans la Juriſprudence, feroit peut-être plus de mal que les nouvelles Loix ne produiroient de bien.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des cas, où la Réforme ſemble abſolument néceſſaire: c'eſt lorsqu'il ſe trouve des Loix contraires au Bonheur public, & à l'Equité naturelle; lorsqu'elles ſont énoncées en termes vagues & obſcurs; & lors enfin qu'elles impliquent con-

contradiction dans le ſens ou dans les termes.

ENTRONS dans quelques éclairciſſemens ſur cette matiere. Les Loix d'Oſiris ſur le Vol, ſont, par exemple, dans le cas de ces premieres, dont nous avons parlé: elles ordonnoient que ceux, qui voudroient faire le métier de Voleurs, ſe fiſſent inſcrire chez leurs Capitaines, & qu'on portât chez lui à l'inſtant tout ce qu'on déroberoit: Ceux chez qui s'étoit fait le Vol, venoient chez le Chef des Voleurs révendiquer leurs Biens, qu'on leur reſtituoit, pourvu que le Propriétaire donnât le quart de la Valeur: le Légiſlateur penſoit que par cet expédient, il fourniſſoit aux Citoïens un moïen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moïennant une légere Redevance: c'étoit le moïen de faire des Voleurs de tous les Egyptiens: Oſiris n'y penſoit pas ſans doute en établiſſant cette Loi, à moins qu'on ne veuille dire qu'il conniva au Vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher: de même que le Gouvernement d'Amſterdam ſouffre les Muſicos, & celui de Rome les Maiſons de Joie privilégiées. *Diodore de Sicile.*

Les bonnes Mœurs & la Sûreté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette Loi d'Oſiris, ſi malheureuſement on la trouvoit établie.

Les François ont pris le contre-pied des Egyptiens: Ceux-là étoient trop doux; ceux-ci trop ſéveres: les Loix Françoiſes ſont d'une rigueur terrible; tous les Voleurs Domeſtiques ſont punis de mort; ils diſent pour ſe juſtifier, qu'en puniſſant ſéverement les Coupeurs de Bourſes, ils détruiſent la ſemence des Brigands & des Aſſaſſins.

L'Equité naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le Crime, & le Chatiment: les Vols compliqués méritent la mort, ceux qui ſe commettent ſans violence ont des côtés par lesquels on peut enviſager avec compaſſion ceux qui en ſont coupables.

Il y a l'infini entre le Deſtin d'un Riche & d'un Miſérable: l'un regorge de Biens & nage dans le Superflu, l'autre, abandonné de la Fortune, manque même du Néceſſaire; qu'un malheureux dérobe, pour vivre, quelques Piſtoles, une Montre d'Or, où pareilles bagatelles

bagatelles, à un homme que ſa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte; faut-il que ce miſérable ſoit dévoué à la mort? l'Humanité n'exige-t-elle pas qu'on adouciſſe cette extrême rigueur? Il paroit bien que les Riches ont fait cette Loi: les Pauvres ne ſeroient-ils pas en droit de dire? „ Que n'a-t-on de la commiſération de no-„ tre état déplorable? ſi vous étiez charita-„ bles, ſi vous étiez humains, vous nous „ ſecourriez dans nos miſéres, & nous ne „ vous volerions pas: parlez; eſt-il juſte que „ toutes les Félicités de ce Monde ſoient „ pour vous, & que toutes les Infortunes „ nous accablent?

La Juriſprudence Pruſſienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte, & la ſévérité de celle de France; les Loix ne puniſſent point de Mort le Vol ſimple; elles ſe contentent de condamner le Coupable à certain tems de Priſon: peut-être feroit-on mieux encore d'introduire la Loi du Talion, qui s'obſervoit chez les Juifs: par laquelle le Voleur étoit obligé de reſtituer

le double de ce qu'il avoit dérobé, ou de ſe conſtituer l'Eſclave de celui dont il avoit ſaiſi le Bien. Si l'on ſe contente de punir légerement les petites fautes, on réſerve les derniers Supplices aux Brigands, aux Meurtriers, aux Aſſaſſins, de ſorte que la Punition marche toujours de pair avec le Crime.

AUCUNE Loi ne révolte plus l'Humanité, que le Droit de Vie & de Mort, que les Peres avoient ſur leurs Enfans, à Sparte & à Rome: en Gréce un Pere, qui ſe trouvoit trop pauvre pour fournir aux beſoins d'une Famille nombreuſe, faiſoit périr les Enfans qui lui naiſſoient de trop; à Sparte, & à Rome, qu'un Enfant vint au monde mal conformé, cela autoriſoit ſuffiſamment le Pere à lui ôter la Vie? nous ſentons toute la Barbarie de ces Loix, à cauſe que ce ne ſont pas les nôtres, mais examinons un moment ſi nous n'en avons pas d'auſſi injuſtes.

N'Y a-t-il point quelque choſe de bien dur dans la façon dont nous puniſſons les Avortemens? A Dieu ne plaiſe que j'excuſe l'action affreuſe de ces Médées, qui, cruelles à elles-mêmes,

mêmes, & à la voix du ſang étouffent la Race future (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) ſans lui laiſſer le tems de voir le jour! Mais que le Lecteur ſe dépouille de tous les préjugés de la coutume; & qu'il daigne prêter quelque attention aux Réflexions que je vais lui préſenter.

LES Loix n'attachent-elles pas un dégré d'Infâmie aux Couches Clandeſtines? une Fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promeſſes d'un Débauché, ne ſe trouve-t-elle pas, par les ſuites de ſa Crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de ſon Honneur, ou celle du Fruit malheureux qu'elle a conçu? N'eſt-ce pas la faute des Loix, de la mettre dans une ſituation auſſi violente? & la Sévérité des Juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux Sujets à la fois? de l'Avorton qui a péri, & de la Mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légitime? On dit à cela qu'il y a des Maiſons d'Enfans-Trouvés: je ſai qu'elles ſauvent la vie à une infinité de Bâtards: mais ne vaudroit-il pas mieux trancher

le mal par ſes racines, & conſerver tant de pauvres Créatures qui périſſent miſérablement, en aboliſſant les flétriſſures attachées aux ſuites d'un Amour imprudent & volage?

Cicéron Verrine.

Cicéron pro Cluentio.

MAIS rien de plus cruel que la Queſtion: les Romains la donnoient à leurs Eſclaves, qu'ils regardoient comme une eſpece de Bétail Domeſtique: jamais aucun Citoïen ne la recevoit.

LA Queſtion ſe donne en Allemagne aux Malfaiteurs, après qu'ils ſont convaincus, afin d'arracher de leur propre bouche l'aveu de leurs crimes: elle ſe donne en France pour avérer le Fait, ou pour découvrir les Complices: autrefois les Anglois avoient (*) l'Ordéal ou l'épreuve par le Feu, & par (†) l'Eau: ils ont à préſent une eſpece de Queſtion moins dure que l'Ordinaire; mais qui revient à peu près à la même choſe.

Rapin Thoyras.

QU'ON me le pardonne, ſi je me récrie contre

(*) *L'Ordéal par le feu*; on mettoit entre les mains de l'Accuſé un morceau de fer ardent; s'il étoit aſſez heureux pour ne ſe point brûler, il étoit abſous, ſi non, on le puniſſoit comme Coupable.

(†) *L'Ordéal par l'Eau*: on lioit le Coupable & le jettoit dans l'Eau; s'il ſurnageoit, il étoit abſous.

contre la Queſtion ; j'oſe prendre le parti de l'Humanité contre un uſage honteux à des Chrétiens, & à des Peuples policés, & j'oſe ajouter, contre un uſage auſſi cruel qu'inutile.

QUINTILIEN le plus ſage, & le plus éloquent des Rhéteurs, dit, en traitant de la Queſtion ; que c'eſt une affaire de Tempérament : un Scélérat vigoureux nie le Fait : un Innocent d'une complexion foible l'avoue : un homme eſt accuſé ; il y a des Indices ; le Juge eſt dans l'incertitude ; il veut s'éclaircir : ce malheureux eſt mis à la Queſtion ; s'il eſt innocent ; quelle Barbarie de lui faire ſouffrir le martyre ! ſi la force des Tourmens l'oblige à dépoſer contre lui-même, quelle Inhumanité épouvantable que d'expoſer aux plus violentes Douleurs, & de condamner à la mort un Citoïen vertueux, contre lequel il n'y a que des Soupçons ! il vaudroit mieux pardonner à vingt Coupables que de ſacrifier un Innocent. Si les Loix ſe doivent établir pour le bien des Peuples ; faut il qu'on en tolere de pareilles, qui mettent les Juges dans le cas

Quintilien, Liv. V. des Preuves & de la Réfutation.

de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'Humanité ?

Il y a huit ans que la Queſtion eſt abolie en Pruſſe ; on eſt ſûr de ne point confondre l'Innocent & le Coupable ; & la Juſtice ne s'en fait pas moins.

Examinons à préſent les Loix vagues & les Procédures qui ſont dans le cas d'être réformées.

Il y avoit une Loi en Angleterre qui défendoit la Bigamie : un Homme fut accuſé d'avoir cinq Femmes ; & comme la Loi ne s'expliquoit pas ſur ce cas & qu'on l'interprete littéralement ; il fut mis hors de Cour & de Procès. Pour que cette Loi fût claire, elle auroit dû porter, que quiconque prend plus d'une Femme ſoit puni &c. Les (*) Loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre, ont donné lieu aux Abus les plus ridicules.

Des Loix préciſes ne donnent point lieu à la

(*) *Murait.* Un homme coupa le nez à ſon Ennemi : on voulut le châtier d'avoir mutilé un Citoïen ; mais il ſoutint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un Membre, & le Parlement déclara par un Arrêt qu'on regardoit le nez comme un Membre.

la Chicane, elles doivent s'entendre ſelon le ſens de la lettre ; lorsqu'elles ſont vagues ou obſcures, elles obligent de recourir à l'intention du Légiſlateur, & au lieu de juger des Faits, on s'occupe à les définir.

La Chicane ne ſe nourrit pour l'ordinaire que de Succeſſions & de Contracts ; & par cette raiſon les Loix, qui roulent ſur ces articles, ont beſoin de la plus grande clarté ; ſi l'on s'occupe à vétiller ſur les termes, en compoſant des Ouvrages d'eſprit frivoles ; à combien plus forte raiſon les termes de la Loi méritent-ils d'être peſés ſcrupuleuſement ?

Les Juges ont deux Piéges à craindre ; ceux de la Corruption, & ceux de l'Erreur ; leur Conſcience doit les garantir des premiers, & les Légiſlateurs, des ſeconds : des Loix claires, qui ne donnent pas lieu à des Interprétations, y ſont un premier remede ; & la Simplicité des Plaidoïers, le ſecond : on peut reſtraindre les Diſcours des Avocats à la Narration du Fait, fortifiée de quelques Preuves & terminée par une Epilogue ou courte récapitulation : rien n'eſt plus fort dans la bou-

che d'un homme éloquent que l'Art de manier les paſſions : l'Avocat s'empare de l'eſprit des Juges ; il les intéreſſe, il les émeut ; il les entraîne, & le preſtige du ſentiment fait illuſion ſur le fond de la Vérité ; Lycurgue & Solon interdirent tous les deux cette ſorte de Perſuaſion aux Avocats ; & ſi nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues ſur la Couronne, qui nous reſtent de Démoſthenes & d'Eſchine, il faut obſerver qu'elles ne ſe prononcerent pas devant l'Aréopage, mais devant le Peuple, que les Philippiques ſont du Genre Délibératif ; & que celles ſur la Couronne ſont plutôt du Genre Démonſtratif que du Judiciaire.

Les Romains n'étoient pas auſſi ſcrupuleux que les Grecs ſur les Harangues de leurs Orateurs : il n'eſt point de Plaidoïer de Cicéron, qui ne ſoit plein de paſſion ; j'en ſuis fâché pour cet Orateur ; mais nous voïons dans ſa Harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour ſa Partie Adverſe ; la Cauſe de Cluentius ne paroit pas abſolument bonne ;

bonne; mais l'Art de l'Orateur l'emporta: le Chef d'œuvre de Cicéron eſt ſans doute la Peroraiſon de la Harangue pour Fonteïus; elle le fit abſoudre; quoiqu'il paroiſſe coupable. Quel abus de l'Eloquence, que de ſe ſervir de ſon enchantement pour énerver les Loix les plus ſages!

La Pruſſe a ſuivi cet uſage de la Gréce: & ſi les rafinemens dangereux de l'Eloquence ſont bannis des Plaidoïers; elle en eſt redevable à la Sageſſe du Grand-Chancelier, dont la probité, les lumieres, & l'activité infatigable, auroient fait honneur aux Républiques Greques & Romaines, dans les tems où elles étoient les plus fécondes en Grands-Hommes.

Il eſt encore un article, qui doit être compris ſous l'Obſcurité des Loix; c'eſt la Procédure & le nombre d'Inſtances que les Plaideurs ont à parcourir, avant que de terminer leurs Procès. Que ce ſoient de mauvaiſes Loix, qui leur faſſent injuſtice: que ce ſoient des Plaidoïers artificieux, qui obſcurciſſent leurs Droits; ou que ce ſoient des

Lon-

Longueurs, qui, abſorbant le fond même du litige, leur faſſent perdre les avantages qui leur ſont dûs ; tout cela revient au même : l'un eſt un mal plus grand que l'autre ; mais tous les Abus méritent Réforme ; ce qui allonge les Procès donne un avantage conſidérable aux Riches ſur les plaideurs qui ſont Pauvres ; ils trouvent le moïen de traduire le Procès d'une Inſtance à l'autre ; ils mattent & ruinent leur Partie ; & ils reſtent à la fin les ſeuls dans la carriere.

AUTREFOIS dans ce Païs les Procès duroient au de-là d'un Siécle : lors même qu'une Cauſe avoit été décidée par cinq Tribunaux, la Partie Adverſe, au plus haut mépris de la Juſtice, en appelloit aux Univerſités ; & les Profeſſeurs en Droit réformoient ces Sentences à leur gré : un Plaideur jouoit bien de malheur, qui, dans cinq Tribunaux & je ne ſai combien d'Univerſités, ne trouvoit pas des Ames Vénales & corruptibles ; ces Uſages ont été abolis, les Procès ſont jugés en dernier reſſort dès la troiſieme Inſtance ; & le Terme limité d'un An eſt preſcrit aux Juges ;

dans

dans lequel ils doivent terminer les Cauſes les plus litigieuſes.

IL nous reſte encore à dire quelques mots ſur les Loix qui impliquent Contradiction, ſoit par les termes, ſoit par le ſens même.

LORSQUE dans un Etat les Loix ne ſont pas raſſemblées en un ſeul Corps; il faut qu'il y en ait qui ſe contrediſent entre-elles : comme elles ſont l'Ouvrage de différens Légiſlateurs, qui n'ont pas travaillé ſur le même plan, elles manqueront de cette Unité ſi eſſentielle & ſi néceſſaire à toutes les choſes importantes.

QUINTILIEN traite de cette matiere dans ſon Livre de l'Orateur, & nous voïons, dans les Oraiſons de Cicéron, qu'il oppoſe ſouvent une Loi à une autre : nous trouvons de même dans l'Hiſtoire de France, des Edits, tantôt en faveur & tantôt contre les Huguenots; le beſoin de rédiger ces ſortes d'Ordonnances, eſt d'autant plus indiſpenſable, que rien n'eſt moins digne de la Majeſté des Loix, (qu'on ſuppoſe toujours établies avec Sageſſe) que d'y découvrir des Contradictions ouvertes & manifeſtes.

Quintilien Liv. VII. Ch. VII.

Edit de Nantes de 1598. révoqué par Louis XIV.

L'EDIT

L'EDIT contre les Duels eſt très juſte, très équitable, très bien fait: mais il n'amene point au but que les Princes ſe ſont propoſé en le publiant: des préjugés plus anciens que cet Edit l'emportent ſur lui de haute-lutte; & il ſemble que le Public, rempli de fauſſes Opinions, ſoit convenu tacitement de n'y point obéir: un Point-d'Honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le Pouvoir des Souverains; & ils ne peuvent maintenir cette Loi en vigueur, qu'avec une eſpece de Cruauté. Tout homme, qui a le malheur d'être inſulté par un Brutal, paſſe pour un lâche dans tout l'Univers, s'il ne ſe venge de ſon affront, en donnant la mort à celui qui en eſt l'auteur: ſi cette affaire arrive à un homme de Condition, on le regarde comme indigne des Titres de Nobleſſe qu'il porte: s'il eſt Militaire, & qu'il ne termine point ſon différend, on le force de ſortir avec Ignominie du Corps dans lequel il ſert; & il ne trouve de l'Emploi dans aucun Service de l'Europe. Quel parti prendra donc un Particulier, s'il ſe trouve engagé dans une affaire auſſi épineu-

ſe?

ſe? Voudra-t-il ſe deshonorer en obéiſſant à la Loi, ou ne riſquera-t-il pas plutôt ſa Vie & ſa Fortune pour ſauver ſa Réputation?

LE point de la difficulté, qui reſte à réſoudre, ſeroit de trouver un Expédient, qui, en conſervant l'Honneur aux Particuliers, maintint la Loi dans toute ſa vigueur.

LA Puiſſance des plus Grands Rois n'a rien pû contre cette Mode barbare; Louis XIV., Frédéric I. & Frédéric Guillaume, publierent des Edits rigoureux contre les Duels; ces Princes n'avancerent rien, ſi-non que les Duels changerent de nom & paſſerent pour des Rencontres; & que bien des Nobles qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts ſubitement.

SI tous les Princes de l'Europe n'aſſemblent pas un Congrès, & ne conviennent entre eux d'attacher un Deshonneur à ceux, qui malgré leurs Ordonnances tentent de s'égorger dans ces Combats Singuliers, ſi, dis-je, ils ne conviennent pas de refuſer tout aſile à cette eſpece de Meurtriers, & de punir ſéverement ceux, qui inſulteront leurs

pareils,

pareils, ſoit en Paroles, ſoit par Ecrit, ou par voies de Fait; il n'y aura point de fin aux Duels.

Qu'on ne m'aucuſe point d'avoir hérité des Viſions de l'Abbé de Saint-Pierre: je ne vois rien d'impoſſible à ce que des Particuliers ſoumettent leurs Querelles à la déciſion des Juges; de même qu'ils y ſoumettent les Différends qui décident de leurs Fortunes: & par quelle raiſon les Princes n'aſſembleroient-ils pas un Congrès pour le bien de l'Humanité; après en avoir fait tenir tant d'infructueux ſur des ſujets de moindre importance? J'en reviens-là, & j'oſe aſſûrer que c'eſt le ſeul moïen d'abolir en Europe ce Point-d'Honneur mal placé, qui a coûté la Vie à tant d'Honnêtes-gens, dont la Patrie pouvoit s'attendre aux plus grands Services.

Telles ſont en abrégé les Réflexions que les Loix m'ont fournies: je me ſuis borné à faire une Esquiſſe au lieu d'un Tableau; & je crains même de n'en avoir que trop dit.

Il me ſemble enfin que, chez des Nations qui ſortent à peine de la Barbarie, il faut des Légis-

Légiſlateurs ſéveres ; que, chez les Peuples policés dont les Mœurs ſont douces ; il faut des Légiſlateurs Humains.

S'IMAGINER que les Hommes ſont tous des Démons, & s'acharner ſur eux avec cruauté ; c'eſt la Viſion d'un Miſanthrope farouche : ſuppoſer que les Hommes ſont tous des Anges, & leur abandonner la bride ; c'eſt le Rêve d'un Capucin imbécile : croire qu'ils ne ſont ni tous bons, ni tous mauvais ; récompenſer les bonnes actions au de-là de leur prix ; punir les mauvaiſes au deſſous de ce qu'elles méritent ; avoir de l'Indulgence pour leurs Foibleſſes, & de l'Humanité pour tous ; c'eſt comme en doit agir un Homme Raiſonnable.

F I N.

Fautes du Copiſte.

Page 359 Ligne 14 *Hottes* liſez *Ilottes.*
Page 371 Ligne 19 *l'opinion* liſez *l'opition.*

AOA MAG071